À M. Gustave Lanson
directeur de l'École normale
supérieure
respectueux souvenir
Edmond Fleg.

ANTHOLOGIE JUIVE

DES ORIGINES A NOS JOURS

ÉDITION CLASSIQUE

OUVRAGES DE M. EDMOND FLEG

ANTHOLOGIE JUIVE, des Origines au Moyen Age........................ 1 volume.

ANTHOLOGIE JUIVE, du Moyen Age à nos jours.......................... 1 volume.

POÈMES

LE MUR DES PLEURS (*Camille Bloch, Lipschutz*).......................... 1 volume.

LE PSAUME DE LA TERRE PROMISE (*Kundig, Lipschutz*)............... 1 plaquette.

ÉCOUTE, ISRAEL. Le Livre de la Pâque et le Livre des Semaines (*G. Crès*). 1 volume.

THÉATRE

LE MESSAGE, 3 actes (*Escholiers*).

LE DÉMON, 1 acte (*Théâtre Michel*).

LA BÊTE, 4 actes (*Théâtre Antoine*).

LE TROUBLE-FÊTE, 4 actes (*Comédie des Champs-Elysées*).

MACBETH, 7 tableaux, d'après Shakespeare, musique d'Ernest Bloch (*Opéra-Comique*).

LA MAISON DU BON DIEU, 3 actes (*Théâtre des Arts*).

FILM

LE PENSEUR, mis en scène par Léon Poirier (*Gaumont*).

Edmond Fleg

ANTHOLOGIE JUIVE

DES ORIGINES A NOS JOURS

ÉDITION CLASSIQUE



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXIV



IL A ÉTÉ TIRÉ VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, DONT CINQ HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 20 ET DE 21 A 25.

A MAURICE ET DANIEL

MES FILS

Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de toute ton âme, de tout ton cœur et de tout ton pouvoir.

(Deutéronome, VI, 5.)

Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

(Lévitique, XIX, 18.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Dans son Anthologie juive *en deux volumes, que certains critiques ont justement nommée une Encyclopédie du Judaïsme, M. Edmond Fleg s'était proposé de retracer la marche d'Israël à travers les siècles, à l'aide de textes empruntés aux meilleurs écrits juifs de tous les pays et de tous les temps.*

Quelques personnalités israélites ont estimé qu'il conviendrait de tirer de ce vaste travail un ouvrage ordonné selon le même plan, mais de proportions plus réduites, qui, s'adressant en particulier à l'adolescence, laisserait de côté les pages philosophiques, politiques et critiques, pour insister sur celles que signale leur intérêt littéraire, moral, social ou religieux.

De cette idée est né le livre que nous présentons aujourd'hui au public. Nous tenons à remercier respectueusement ici M. Israël Lévi, Grand Rabbin de France, ainsi que M. le Rabbin Weill, qui nous ont aidés à choisir, dans l'Anthologie en deux volumes, les textes dont se compose cette édition classique, — et qui, en outre, ont bien voulu, pour les extraits de la Bible et des Prières, nous indiquer les traductions le plus conformes à l'esprit de la Synagogue.

ÉPOQUE BIBLIQUE

Les écrits qui composent la BIBLE narrent l'histoire traditionnelle de l'humanité primitive, ainsi que celle d'Israël, de ses patriarches, de ses prophètes, de ses juges, de ses lois, de son évolution religieuse, morale et politique, depuis l'époque où Abraham quitta la Chaldée pour la terre de Canaan, jusqu'aux temps où les Hébreux, exilés de ce pays, y revinrent après la captivité de Babylone (539 av. J.-C.).

La BIBLE (du grec *Biblia*, traduction de l'hébreu *Sefarim*, les Livres) est la collection des 24 *Livres Saints* que la tradition juive déclare inspirés par Dieu, et classe en trois groupes : 1° Un écrit historique et législatif, la TORAH (enseignement, loi) DE MOÏSE (XVe s. av. J.-C.) ou PENTATEUQUE *(Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome)* ; 2° Les NEBIIM (Prophètes), comprenant les livres des *Premiers Prophètes* : (JOSUÉ, JUGES, SAMUEL I et II, ROIS I et II, émanant de Josué, Samuel, Gad, Nathan et Jérémie (du XIVe s. au VIe), ISAÏE, JÉRÉMIE et ÉZÉCHIEL (du VIIIe au VIe s.) et des *Derniers Prophètes* : OSÉE, JOËL, AMOS, OBADIA, JONAS, MICHÉE, NAHOUM, HABACUC, CÉPHANIA, HAGGAÏ, ZACHARIE, MALACHIE (du IXe au Ve s.) ; 3° Les KETOUBIM (écrits), HAGIOGRAPHES, œuvres lyriques, morales et poétiques : PSAUMES de David (XIe s.), PROVERBES, ECCLÉSIASTE et CANTIQUE DES CANTIQUES, de Salomon (Xe s.), LAMENTATIONS de Jérémie (VIe s.), apocalypse de DANIEL (Ve s.), histoires édifiantes de JOB, de RUTH et d'ESTHER, attribuées respectivement à Moïse (XVe s.), à Samuel (XIe s.) et aux hommes de la Grande Synagogue (IVe s.), et enfin les écrits historiques de NÉHÉMIE et d'ESDRAS et les CHRONIQUES I et II, également attribuées à Esdras (IVe s.), de même que la réunion de toutes ces œuvres diverses en un recueil unique : la BIBLE.

La critique moderne, — qui compte parmi ses plus importants précurseurs ABRAHAM IBN EZRA au XIIe s., et SPINOZA au XVIIe, — conteste presque toutes les attributions d'auteurs et les dates indiquées plus haut ; mais les érudits n'ont pu se mettre d'accord pour les remplacer. Selon les uns, les écrits qui composent la Bible contiennent des fragments d'une très haute antiquité,

mais n'auraient reçu la forme sous laquelle nous les connaissons qu'à des époques plus récentes, variant entre le VIIIe et le IIe s. av. J.-C. ; selon d'autres, leur rédaction dernière ne remonterait, pour aucun d'eux, plus haut que le Ve siècle.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces discussions. Qu'il suffise d'observer que la rédaction relativement moderne d'un des livres bibliques, — fût-il tout défiguré par d'innombrables interpolations, — ne prouve rien contre l'ancienneté des traditions orales ou écrites qu'il met en œuvre.

I. — *ISRAËL DANS L'HUMANITÉ*

La création. — Au commencement, Dieu avait créé le ciel et la terre. Or, la terre n'était que solitude et chaos ; des ténèbres couvraient la face de l'abîme, et le souffle de Dieu planait sur la face des eaux. Dieu dit : « Que la lumière soit ! » Et la lumière fut. Dieu considéra que la lumière était bonne, et il établit une distinction entre la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière Jour, et les ténèbres, il les appela Nuit. Il fut soir, il fut matin, — un jour.

Dieu dit : « Qu'un espace s'étende au milieu des eaux, et forme une barrière entre les unes et les autres. » Dieu fit l'espace, opéra une séparation entre les eaux qui sont au-dessous et les eaux qui sont au-dessus, et cela demeura ainsi. Dieu nomma cet espace le Ciel. Le soir se fit, le matin se fit, — second jour.

Dieu dit : « Que les eaux répandues sous le ciel se réunissent sur un même point, et que le sol apparaisse. » Cela s'accomplit. Dieu nomma le sol la Terre, et l'agglomération des eaux, il la nomma les Mers. Et Dieu considéra que c'était bien. Dieu dit : « Que la terre produise des végétaux, savoir : des herbes renfermant une semence ; des arbres fruitiers portant, selon leur espèce, un fruit qui perpétue sa semence sur la terre. » Et cela s'accomplit... Et Dieu considéra que c'était bien. Le soir se fit, le matin se fit, — troisième jour.

Dieu dit : « Que des corps lumineux apparaissent dans l'espace des cieux, pour distinguer entre le jour et la nuit ; ils serviront de signes pour les saisons, pour

les jours, pour les années ; et ils serviront de luminaires, dans l'espace céleste, pour éclairer la terre. » Et cela s'accomplit. Dieu fit les deux grands luminaires : le plus grand luminaire pour la royauté du jour, le plus petit luminaire pour la royauté de la nuit, et aussi les étoiles... Le soir se fit, le matin se fit, — quatrième jour.

Dieu dit : « Que les eaux fourmillent d'une multitude animée, vivante ; et que des oiseaux volent au-dessus de la terre, à travers l'espace des cieux. Dieu créa les cétacés énormes, et tous les êtres animés qui se meuvent dans les eaux, où ils pullulèrent selon leurs espèces, puis tout ce qui vole au moyen d'ailes, selon son espèce ; et Dieu considéra que c'était bien. Dieu les bénit en disant : « Croissez et multipliez ! remplissez les eaux, habitants des mers ; oiseaux, multipliez sur la terre ! » Le soir se fit, le matin se fit, — cinquième jour.

Dieu dit : « Que la terre produise des êtres animés selon leurs espèces : bétail, reptiles, bêtes sauvages de chaque sorte. » Et cela s'accomplit. Dieu forma les bêtes sauvages selon leurs espèces, de même les animaux qui paissent, de même ceux qui rampent sur le sol. Et Dieu considéra que c'était bien. Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail ; enfin sur toute la terre, et sur tous les êtres qui s'y meuvent. » Dieu créa l'homme à son image ; c'est à l'image de Dieu qu'il le créa. Mâle et femelle furent créés à la fois. Dieu les bénit en leur disant : « Croissez et multipliez ! remplissez la terre et soumettez-la ! commandez aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, à tous les animaux qui se meuvent sur la terre ! »... Le soir se fit, puis le matin ; ce fut le sixième jour.

Ainsi furent terminés les cieux et la terre, avec tout ce qu'ils renferment. Dieu mit fin, le septième jour, à l'œuvre faite par lui ; et il se reposa, le septième jour, de toute l'œuvre qu'il avait faite. Dieu bénit le septième jour et le proclama saint, parce qu'en ce jour il se reposa de l'œuvre entière qu'il avait produite et organisée. (*Genèse*, I-II, 1-3.) *

Alliance de Dieu avec l'humanité. — Dieu bénit Noé et ses fils, en leur disant : « Croissez et multipliez, et remplissez la terre ! Que votre ascendant et votre terreur soient sur tous les animaux de la terre et sur tous les oiseaux du ciel ; tous les êtres dont fourmille le sol, tous les poissons de la mer, sont livrés en vos mains. Tout ce qui se meut, tout ce qui vit, servira à votre nourriture ; de même que les végétaux, je vous livre tout. Toutefois aucune créature, tant que son sang maintient sa vie, vous n'en mangerez. Toutefois encore, votre sang, qui fait votre vie, j'en demanderai compte : je le redemanderai à tout animal ; et à l'homme lui-même, si l'homme frappe son frère, je redemanderai la vie de l'homme. Celui qui verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé ; car l'homme a été fait à l'image de Dieu. Pour vous, croissez et multipliez ; foisonnez sur la terre et devenez-y nombreux. »... Dieu ajouta : « Ceci est le signe de l'alliance que j'établis, pour une durée perpétuelle, entre moi et vous, et tous les êtres animés qui sont avec vous : j'ai placé mon arc dans la nue, et il deviendra un signe d'alliance entre moi et la terre. A l'avenir, lorsque j'amoncellerai des nuages sur la terre et que l'arc apparaîtra dans la

* La traduction de tous les textes bibliques est empruntée à la BIBLE *traduite du texte original par les* MEMBRES DU RABBINAT FRANÇAIS, *sous la direction du Grand Rabbin* ZADOC-KAHN (éd. Durlacher).

nue, je me souviendrai de mon alliance avec vous et tous les êtres animés ; et les eaux ne deviendront plus un déluge, anéantissant toute chair. (*Genèse*, IX, 1-15.)

Consécration d'Abram. — Melchisédec, roi de Salem, apporta du pain et du vin : il était prêtre du Dieu suprême. Il le bénit, en disant : « Béni soit Abram de par le Dieu suprême, auteur des cieux et de la terre ! Et béni le Dieu suprême d'avoir livré tes ennemis en ta main ! » Et Abram lui donna la dîme de tout le butin. (*Genèse*, XIV, 18-20.)

Alliance de Dieu avec Abram. — L'Eternel avait dit à Abram : « Eloigne-toi de ton pays, de ton lieu natal et de la maison paternelle, et va au pays que je t'indiquerai. Je te ferai devenir une grande nation ; je te bénirai, je rendrai ton nom glorieux, et tu seras un type de bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, et qui t'outragera, je le maudirai ; et par toi seront heureuses toutes les races de la terre. » (*Genèse*, XII, 1-3.)

Mission de Moïse. — L'Eternel vit que Moïse s'approchait pour regarder ; alors Dieu l'appela du sein du buisson, disant : « Moïse ! Moïse ! » Et il répondit : « Me voici. » Il reprit : « N'approche point d'ici ! Ote ta chaussure, car l'endroit que tu foules est un sol sacré ! » Il ajouta : « Je suis la Divinité de ton père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob... » Moïse se couvrit le visage, craignant de regarder le Seigneur. L'Eternel poursuivit : « J'ai vu, j'ai vu l'humiliation de mon peuple qui est en Egypte ; j'ai accueilli sa plainte contre ses oppresseurs, car je connais ses souffrances. Je suis donc intervenu pour le délivrer de la puissance égyptienne, et pour le faire passer de cette contrée-là dans

une contrée fertile et spacieuse, dans une terre ruisselante de lait et de miel, où habitent le Cananéen, le Héthéen, l'Amorréen, le Phérézéen, le Hévéen et le Jébuséen. Oui, la plainte des enfants d'Israël est venue jusqu'à moi ; oui, j'ai vu la tyrannie dont les Egyptiens les accablent. Et maintenant va, je te délègue vers Pharaon ; et fais que mon peuple, les enfants d'Israël, sortent de l'Égypte. » (*Exode*, III, 4-10.)

Israël béni par Moab. — Et Moab dit aux anciens de Madian : « Bientôt cette multitude aura fourragé tous nos alentours, comme le bœuf fourrage l'herbe des champs ! » Or, Balak, fils de Cippor, régnait sur Moab, à cette époque. Il envoya des messagers à Balaam, fils de Beor, à Pethor qui est sur le Fleuve, dans le pays de ses concitoyens, pour le mander, en ces termes : « Un peuple est sorti d'Égypte ; déjà il couvre la face du pays, et il est campé vis-à-vis de moi. Viens donc, je te prie, et maudis-moi ce peuple, car il est plus puissant que moi : peut-être parviendrai-je à le vaincre et le repousserai-je du pays. Car, je le sais, celui que tu bénis est béni, et celui que tu maudis est maudit. »... Et Balaam proféra son oracle en ces termes :

« Parole de Balaam, fils de Beor,
Parole de l'homme au clairvoyant regard,
De celui qui entend le verbe divin,
Qui perçoit la vision du Tout-Puissant
— Il fléchit, mais son œil reste ouvert — :
Qu'elles sont belles tes tentes, ô Jacob !
Tes demeures, ô Israël !
Elles se développent comme des vallées,
Comme des vergers le long d'un fleuve ;
Dieu les a plantées comme des aloès,
Comme des cèdres au bord des eaux.
La sève ruisselle de ses branches,
Et sa graine est abondamment arrosée ;

Son Roi est plus grand que n'est Agag,
Sa royauté est souveraine ! »

(*Nombres*, XXII, 4-6 ; XXIV, 3-7.)

Booz et l'étrangère. — Voilà que Booz arrivait justement de Bethléem ; il dit aux moissonneurs : « Que le Seigneur soit avec vous ! » Et eux de répliquer : « Le Seigneur te bénisse ! » Booz demanda à son serviteur qui dirigeait les moissonneurs : « A qui cette jeune fille ? » Le serviteur chargé de surveiller les moissonneurs répondit : « C'est une jeune fille moabite, celle qui est venue avec Noémi des plaines de Moab. Elle nous a dit : — Je voudrais glaner et recueillir (des épis) près des tas de gerbes, à la suite des moissonneurs. — Ainsi elle est venue, et elle se trouve ici depuis le matin jusqu'à présent, tant son séjour à la maison a été de courte durée. » Booz dit alors à Ruth : « Entends-tu, ma fille, ne va pas glaner dans un autre champ, et ne t'éloigne pas d'ici ; attache-toi de la sorte aux pas de mes jeunes servantes. Aie les yeux fixés sur le champ qu'elles moissonneront et marche à leur suite ; j'ai bien recommandé aux jeunes gens de ne pas te molester ; si tu as soif, va où sont les vases et bois de ce que les jeunes gens auront puisé. » Ruth se jeta la face contre terre, se prosterna et lui dit : « Comment ai-je pu trouver grâce à tes yeux, pour que tu t'intéresses à moi, qui suis une étrangère ? »... A l'heure du repas, Booz lui dit : « Approche et mange de nos aliments ; tu peux aussi tremper ton pain dans le vinaigre ; » elle s'assit à côté des moissonneurs, il lui offrit du grain grillé, elle en mangea à satiété et en eut encore de reste. Puis elle se releva pour glaner, et Booz fit cette recommandation à ses gens : « Laissez-la glaner même entre les gerbes, et ne l'humiliez pas.

Ayez même soin de laisser tomber, de vos javelles, (des épis) que vous abandonnerez, pour qu'elle les ramasse ; gardez-vous de lui parler avec dureté. » Elle glana de la sorte dans le champ jusqu'au soir. (*Ruth*, II, 4-17.)

Elisée et l'idolâtre. — Naaman, général d'armée du roi de Syrie, était un homme considérable et en grande faveur chez son maître, parce que le Seigneur avait donné par lui la victoire à la Syrie ; mais cet homme, ce vaillant guerrier, était lépreux. Or, les Syriens, ayant fait une incursion sur le territoire d'Israël, en ramenèrent captive une jeune fille, qui entra au service de l'épouse de Naaman. Elle dit à sa maîtresse : « Ah ! si mon maître s'adressait au prophète qui est à Samarie, certes il le délivrerait de sa lèpre. »... Naaman vint avec ses chevaux et son char, et s'arrêta à l'entrée de la demeure d'Élisée. Élisée lui fit dire par un envoyé : « Va te plonger sept fois dans le Jourdain, et ta chair redeviendra nette. » Naaman se mit en colère et s'en alla en disant : ... « Est-ce que l'Amana et le Parpar, ces rivières de Damas, ne valent pas mieux que toutes les eaux d'Israël ? pourquoi, en m'y baignant, ne deviendrais-je pas net ? » Et il s'en retournait et partait furieux, quand ses serviteurs s'approchèrent pour l'exhorter et dirent : « Mon père, si le prophète t'avait imposé une chose difficile, ne l'aurais-tu pas faite ? Combien plutôt, lorsqu'il te dit : Baigne-toi, tu seras net ! » Il descendit, se plongea dans le Jourdain sept fois, selon la parole de l'homme de Dieu, et sa chair redevint comme la chair d'un jeune enfant : il était rétabli. Il s'en retourna chez l'homme de Dieu avec toute sa suite ; arrivé, il se présenta devant lui et dit : « Ah ! certes, je reconnais qu'il n'y a point de dieu

sur toute la terre, si ce n'est en Israël ! Et maintenant, de grâce, accepte un présent de ton serviteur. » Élisée répondit : « Par l'Éternel, que j'ai toujours servi, je n'accepterai point. » Naaman le pressa d'accepter, mais il refusa. Naaman reprit : « Eh bien, non ! Qu'on donne du moins à ton serviteur autant de terre qu'en peuvent porter une paire de mulets ; car ton serviteur ne fera plus d'holocauste ni de sacrifice à d'autres dieux qu'à l'Éternel. Toutefois, que l'Éternel pardonne une chose à ton serviteur : quand mon maître vient se prosterner dans le temple de Rimmôn, il s'appuie sur mon bras ; je devrai donc me prosterner dans le temple de Rimmôn. Or, lorsque je me prosternerai dans ce temple, que l'Éternel pardonne cette action à ton serviteur. » Élisée lui répondit : « Va en paix. » (II, *Rois*, v, 1-2 ; 10-19.)

La plainte de Jérusalem. — Hélas ! Comme elle est assise solitaire, la cité naguère si populeuse ! Elle, si puissante parmi les peuples, ressemble à une veuve ; elle qui était une souveraine parmi les provinces a été rendue tributaire ! Elle pleure amèrement dans la nuit, les larmes inondent ses joues ; personne ne la console de tous ceux qui l'aimaient ; tous ses amis l'ont trahie, se sont changés pour elle en ennemis. Juda est allé en exil, accablé par la misère et une dure servitude ; il demeure parmi les nations, sans trouver de repos. Ses persécuteurs, tous ensemble, l'ont atteint dans les étroits défilés. Les routes de Sion sont en deuil, personne ne se rendant à ses solennités ; toutes ses portes sont en ruines, ses prêtres gémissent, ses vierges sont en proie à la douleur, et elle-même est abreuvée d'amertume. Ses adversaires ont pris le dessus, ses ennemis vivent en sécurité, car l'Éternel l'a frappée

pour ses nombreux péchés... O vous tous qui passez par là! Regardez et voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur!... (*Lamentations*, I, 1-5; 12.)

Les devoirs de l'exil. — « Ainsi parle l'Éternel-Cebaot, Dieu d'Israël, à tous les exilés que j'ai déportés de Jérusalem à Babylone : Bâtissez des maisons et habitez-les, plantez des jardins et mangez-en les fruits. Épousez des femmes et mettez au monde fils et filles ; donnez des femmes à vos fils, des maris à vos filles, afin qu'elles aient des enfants. Multipliez-vous là-bas et ne diminuez pas en nombre. Travaillez enfin à la prospérité de la ville où je vous ai relégués et implorez Dieu en sa faveur ; car sa prospérité est le gage de votre prospérité. (*Jérémie*, XXIX, 4-7.)

L'espoir du retour. — La main du Seigneur se posa sur moi et le Seigneur me transporta en esprit et me déposa au milieu de la vallée, laquelle était pleine d'ossements... Il me dit : « Fils de l'homme, ces ossements peuvent-ils revivre ? » Je répondis : « Seigneur Dieu, tu le sais. » Et il me dit : « Prophétise sur ces ossements et dis-leur : Ossements desséchés, écoutez la parole de l'Éternel! Ainsi parle le Seigneur Dieu à ces ossements : Voici que je vais faire passer en vous un souffle, et vous revivrez. Je mettrai sur vous des nerfs, je ferai croître autour de vous de la chair, je vous envelopperai d'une peau ; puis je mettrai en vous l'esprit, et vous vivrez ; et vous reconnaîtrez que je suis l'Éternel. » — Je prophétisai comme j'en avais reçu l'ordre. Il se fit une rumeur, comme je prophétisais, puis un frémissement, et les os se rapprochèrent en s'ajustant l'un à l'autre. Je vis qu'il y avait sur eux des nerfs, qu'une chair s'était développée et qu'une

peau s'étendait par-dessus, mais de souffle, il n'y en avait point encore. Il me dit : fais appel à l'esprit, fais appel, fils de l'homme, et dis à l'esprit : Ainsi parle le Seigneur Dieu : Des quatre coins, viens, ô esprit, souffle sur ces cadavres et qu'ils revivent. Et je prophétisai, comme il me l'avait ordonné ; et l'esprit les pénétra, ils vécurent et ils se dressèrent sur leurs pieds, en une multitude extrêmement nombreuse. — Alors il me dit : « Fils de l'homme, ces ossements, c'est toute la maison d'Israël. Ceux-ci disent : « Nos os sont desséchés, notre espoir est perdu, c'est fait de nous ! » Eh bien ! prophétise et dis-leur : Ainsi parle le Seigneur Dieu : Voici que je rouvre vos tombeaux, et je vous ferai remonter de vos tombeaux, ô mon peuple ! et je vous ramènerai au pays d'Israël. Et vous reconnaîtrez que je suis l'Éternel, quand j'aurai ouvert vos tombeaux et quand je vous aurai fait remonter de vos tombeaux, ô mon peuple ! Je mettrai mon esprit en vous et vous serez vivifiés, et je vous asseoirai sur votre sol, et vous reconnaîtrez que je suis l'Éternel, qui ai parlé et qui exécute, dit l'Éternel. » (*Ezéchiel*, XXXVII, 1-14.)

La fin de la captivité. — Dans la première année de Cyrus, roi de Perse, à l'époque où devait s'accomplir la parole de l'Éternel annoncée par Jérémie, l'Éternel éveilla le bon vouloir de Cyrus, roi de Perse ; et celui-ci fit proclamer dans tout son empire, par la voix (des hérauts) et aussi par des missives écrites, ce qui suit : « Ainsi parle Cyrus, roi de Perse : — L'Éternel, Dieu du ciel, m'a mis entre les mains tous les royaumes de la terre, et c'est lui qui m'a donné mission de lui bâtir un temple à Jérusalem, qui est en Judée. S'il est parmi vous quelqu'un qui appartienne à son peuple, que son

Dieu soit avec lui, pour qu'il monte à Jérusalem, qui est en Judée, et bâtisse le temple de l'Éternel, Dieu d'Israël, de ce Dieu qui réside à Jérusalem ! Tous ceux qui restent (de ce peuple), quelle que soit leur résidence, leurs compatriotes devront les gratifier d'argent, d'or, d'objets de valeur et de bêtes de somme, en même temps que d'offrandes volontaires destinées au temple de Dieu à Jérusalem. » (*Esdras,* I, 1-4.)

II. — *DIEU*

Dieu Un. — Écoute, Israël : l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est un ! Tu aimeras l'Eternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir. (*Deutéronome,* VI, 4-5.)

Dieu créateur. — 1. Par la parole de l'Éternel les cieux se sont formés, par le souffle de sa bouche, toutes leurs milices. Il amoncelle comme une digue les eaux de la mer, il renferme dans des réservoirs les flots profonds. Que toute la terre craigne l'Éternel ! Que tous les habitants du globe tremblent devant lui ! Car il a parlé, et (tout) naquit ; il a ordonné, et (tout) fut là. (*Psaume,* XXIII, 6-9.)

2. Hors de moi il n'y a rien ; moi je suis l'Éternel et nul autre ; je forme la lumière et crée les ténèbres, j'établis la paix et suis l'auteur du mal ; moi l'Éternel, je fais tout cela. » (*Isaïe,* XLV, 6-7.)

Dieu dans la nature. — Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament proclame l'œuvre de ses mains. Le jour en fait le récit au jour, la nuit en donne connais-

sance à la nuit. Point de discours, point de paroles. Leur voix ne se fait pas entendre. Sur toute la terre (pourtant) s'étend leur harmonie, et leurs accents vont jusqu'aux confins du monde, là où Dieu a assigné une demeure au soleil. (*Psaume*, XIX, 1-5.)

Dieu juste. — L'Éternel dit : « Comme le décri de Sodome et de Gomorrhe est grand ; comme leur perversité est excessive, je veux y descendre ; je veux voir si, comme la plainte en est venue jusqu'à moi, ils se sont livrés aux derniers excès ; si cela n'est pas, j'aviserai. » Les hommes quittèrent ce lieu et s'acheminèrent vers Sodome ; Abraham était encore en présence du Seigneur. Abraham s'avança et dit : « Anéantirais-tu, d'un même coup, l'innocent avec le coupable ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans cette ville : les feras-tu périr aussi, et ne pardonneras-tu pas à la contrée en faveur des cinquante justes qui s'y trouvent ? Loin de toi d'agir ainsi, de frapper l'innocent avec le coupable, les traitant tous deux de même façon ! Loin de toi ! Celui qui juge toute la terre serait-il un juge inique ? » Le Seigneur répondit : « Si je trouve à Sodome, au sein de la ville, cinquante justes, je pardonnerai à toute la contrée à cause d'eux. » Abraham reprit en disant : « De grâce ! j'ai entrepris de parler à mon Souverain, moi poussière et cendre ! Peut-être, à ces cinquante justes, en manquera-t-il cinq : détruirais-tu, pour cinq, une ville entière ? » Il répondit : « Je ne sévirai point, si j'en trouve quarante-cinq. » Il insista encore, en lui disant : « Peut-être s'y en trouvera-t-il quarante ? » Il répondit : « Je m'abstiendrai à cause de ces quarante. » Il dit : « De grâce, que mon Souverain ne s'irrite point de mes paroles ! Peut-être s'en trouvera-t-il trente ? » Il répondit : « Je m'abstiendrai, si

j'en trouve trente. » Il reprit : « De grâce, puisque j'ai osé parler à mon Souverain, peut-être s'en trouvera-t-il vingt ? » Il répondit : « Je renoncerai à détruire, en faveur de ces vingt. » Il dit : « De grâce, que mon Souverain ne s'irrite pas, je ne parlerai plus que cette fois. Peut-être s'en trouvera-t-il dix ? » Il répondit : « Je renoncerai à détruire, en faveur de ces dix. » (*Genèse*, XVIII, 20-32.)

Dieu Tout-Puissant. — Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent l'hymne suivant à l'Éternel. Ils dirent :

« Chantons l'Éternel, il est souverainement grand ;
Coursier et cavalier, il les a lancés dans la mer.
Il est ma force et ma gloire, l'Éternel !
Je lui dois mon salut.
Voilà mon Dieu, je lui rends hommage ;
Le Dieu de mon père, et je le glorifie.
L'Éternel est le maître des batailles ;
Éternel est son nom !
Les chars de Pharaon et son armée,
Il les a précipités dans la mer ;
L'élite de ses combattants
Se sont noyés dans la mer des Joncs.
L'abîme s'est fermé sur eux ;
Au fond du gouffre ils sont tombés comme une pierre.
Ta droite, Seigneur, est insigne par la puissance ;
Ta droite, Seigneur, écrase l'ennemi.
Par ta souveraine majesté
Tu renverses tes adversaires ;
Tu déchaînes ton courroux,
Il les consume comme du chaume.
Au souffle de ta face
Les eaux s'amoncellent,
Les ondes se dressent comme une digue,
Les flots se figent au sein de la mer.
Il disait, l'ennemi :
« Courons, atteignons ! partageons le butin !
» Que mon âme s'en repaisse !
» Tirons l'épée, que ma main les extermine !... »
Toi, tu as soufflé,

L'océan les a engloutis ;
Ils se sont abîmés comme le plomb
Au sein des eaux puissantes.
Qui t'égale parmi les forts, Éternel ?
Qui est, comme toi, paré de sainteté ;
Inaccessible à la louange,
Fécond en merveilles ? »

(*Exode*, XV, 1-11.)

Dieu Vengeur. — Oui, voici ce que m'a dit l'Éternel, Dieu d'Israël : « Prends de ma main cette coupe de vin, (cette coupe) de colère, et donne-la à boire à tous les peuples auprès desquels je t'envoie. Qu'ils boivent, qu'ils titubent et soient affolés, devant le glaive que j'envoie au milieu d'eux... Et tu leur diras : « Ainsi parle l'Éternel-Cebaoth, Dieu d'Israël : Buvez et enivrez-vous, et vomissez, et tombez pour ne plus vous relever, devant l'épée que j'envoie parmi vous. » Que s'ils refusent de prendre la coupe de ta main pour boire, tu leur diras : « Ainsi parle l'Éternel-Cebaoth : Il faut que vous buviez. Quoi ! c'est par la ville qui porte mon nom que je commence à sévir, et vous, vous resteriez entièrement indemnes ! Non, vous ne resterez pas indemnes ; car je fais appel au glaive contre tous les habitants de la terre », dit l'Éternel-Cebaoth. Toi donc prophétise-leur tous ces événements, dis-leur : « L'Éternel rugit du haut de l'Empyrée, du fond de sa demeure sainte il fait retentir sa voix ; il pousse de violents rugissements contre le lieu de sa résidence, tel que les fouleurs au pressoir, il lance des clameurs contre tous les habitants de la terre. Le fracas ira jusqu'au bout de la terre, car l'Éternel prend à partie les nations, il entre en jugement contre toute chair ; les méchants, il les livre à l'épée ; telle est la parole de l'Éternel. » (*Jérémie*, xxv, 15-17 ; 27-31.)

Dieu clément. — La parole de l'Éternel fut adressée une seconde fois à Jonas, en ces termes : « Lève-toi, va à Ninive la grande ville, et fais-y la publication que je te dicterai. » Jonas se leva et se rendit à Ninive, selon l'ordre du Seigneur. Or, Ninive était une ville puissamment grande : (il fallait) trois jours pour la parcourir. Jonas commença à parcourir la ville l'espace d'une journée, et publia cette annonce : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! » Les habitants de Ninive crurent à Dieu ; ils proclamèrent un jeûne, et tous, grands et petits, se vêtirent de cilices. Le bruit étant parvenu jusqu'au roi de Ninive, il se leva de son trône, jeta bas son manteau, se couvrit d'un cilice et s'assit sur la cendre. Et il fit publier dans Ninive comme décret du roi et de ses dignitaires ce qui suit : « Que ni homme ni bête, ni gros ni menu bétail ne goûtent quoi que ce soit ; qu'on ne les laisse pâturer ni boire de l'eau. Que les hommes et le bétail soient enveloppés de cilices ; que chacun invoque Dieu avec force, qu'il renonce à sa mauvaise conduite et à la rapine qui est dans ses mains ! Qui sait ? Peut-être Dieu, se ravisant, révoquera-t-il son arrêt et se départira-t-il de son courroux, pour que nous ne périssions pas. » Dieu, en effet, considérant leur conduite, voyant qu'ils avaient abandonné leur mauvaise voie, revint sur la calamité qu'il leur avait annoncée et n'accomplit pas sa menace.

Jonas en conçut un grand déplaisir et se mit en colère... Étant sorti de Ninive, il s'était établi à l'orient de la ville ; là il s'était dressé une cabane sous laquelle il s'était assis à l'ombre, dans l'attente de ce qui se passerait dans la ville. Or, le Seigneur Dieu fit pousser un ricin qui s'éleva au-dessus de Jonas pour ombrager sa tête et le consoler de sa douleur. Jonas ressentit

une grande joie au sujet du ricin. Mais dès l'aube du lendemain, ce même Dieu suscita un ver qui rongea le ricin, de sorte qu'il se dessécha. Puis, quand le soleil fut levé. Dieu fit souffler un vent d'Est étouffant, et le soleil darda ses feux sur la tête de Jonas, qui en fut accablé. Alors il se souhaita la mort à lui-même, et il dit : « La mort vaudrait mieux pour moi que la vie. » Et Dieu dit à Jonas : « Est-ce à bon droit que tu te chagrines à cause de ce ricin ? » Il répondit : « Je m'en chagrine à bon droit, au point de désirer la mort. » L'Éternel répliqua : « Quoi ! tu as souci de ce ricin qui ne t'a coûté aucune peine, que tu n'as point fait pousser, qu'une nuit a vu naître, qu'une nuit a vu périr : et moi je n'épargnerais pas Ninive, cette grande ville, qui renferme plus de douze myriades d'êtres humains, incapables de distinguer leur main droite de leur main gauche, et un bétail considérable ! » (*Jonas*, III ; IV.)

Dieu Père. — Bénis, mon âme, l'Éternel ! Que tout mon être bénisse son saint nom ! Bénis, mon âme, l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits. C'est lui qui pardonne toutes tes fautes, guérit toutes tes souffrances ; délivre ta vie de l'abîme, te ceint comme d'une couronne de sa grâce et de sa clémence ; prodigue le bonheur à ton âge florissant, fait se renouveler ta jeunesse comme celle de l'aigle. — L'Éternel accomplit des œuvres de justice, maintient le bon droit en faveur de tous les opprimés. Il fit connaître ses voies à Moïse, aux enfants d'Israël, ses hauts faits. L'Éternel est clément et miséricordieux, tardif à la colère et plein de bienveillance. Il ne récrimine pas sans fin, et son ressentiment n'est pas éternel. Il n'a garde d'agir avec nous selon nos péchés, ni de nous rémunérer selon nos fautes. — Car autant les cieux sont élevés

au-dessus de la terre, autant sa grâce est puissante pour ses adorateurs. Autant l'Orient est éloigné de l'Occident, autant il éloigne de nous nos manquements. Comme un père prend pitié de ses enfants, l'Éternel prend pitié de ceux qui le craignent... Bénissez l'Éternel, vous, toutes ses armées, ses ministres, qui accomplissez ses volontés. Bénissez l'Éternel, vous, toutes ses créatures, dans tous les lieux où s'étend son empire. — Bénis, mon âme, l'Éternel ! (*Psaume*, CIII.)

Dieu universel. — En ce jour, un autel sera consacré à l'Éternel en plein pays d'Égypte, et, près de sa frontière, se dressera une stèle en l'honneur de l'Éternel. Ce sera, dans le pays d'Égypte, un signe et un témoignage pour l'Éternel-Cebaoth : lorsqu'ils élèveront leurs cris vers l'Éternel, à cause des oppresseurs, il leur enverra un sauveur, un défenseur qui les délivrera. En ce jour, une chaussée conduira d'Égypte en Assyrie. Les Assyriens iront en Égypte, les Égyptiens en Assyrie ; l'Égypte et l'Assyrie pratiqueront le même culte. — En ce jour-là, Israël uni, lui troisième, à l'Égypte et à l'Assyrie, sera un sujet de bénédiction dans l'étendue de ces pays, car l'Éternel-Cebaoth lui aura conféré sa bénédiction en ces termes : « Bénis soient mon peuple d'Égypte, l'Assyrie, œuvre de mes mains, et Israël, mon bien propre ! » (*Isaïe*, XIX, 19-25.)

Dieu inconnaissable. — Mais la Sagesse, où la trouver ? Où est le siège de la Raison ? Le mortel n'en connaît pas le prix, elle est introuvable au pays des vivants. L'abîme dit : « Elle n'est pas dans mon sein ! » Et la mer dit : « Elle n'est pas chez moi ! » On ne peut l'acquérir pour de l'or de choix, on ne l'achète pas au poids de l'argent. L'or d'Ophir ne correspond pas à sa valeur,

ni l'onyx précieux, ni le saphir. Ni or ni verre ne peuvent rivaliser avec elle ; aucun vase d'or fin ne paie son prix. Ni corai lni cristal n'entrent en compte ; la possession de la sagesse vaut mieux que les perles. La topaze d'Éthiopie ne l'égale point ; on ne peut la mettre en balance avec l'or pur. — Oui, la Sagesse, d'où vient-elle ? Où est le siège de la Raison ? Elle se dérobe aux yeux de tout vivant, elle est inconnue à l'oiseau du ciel. L'abîme et la mort disent : « De nos oreilles nous avons entendu parler d'elle. » C'est Dieu qui en sait le chemin, c'est lui qui en connaît le siège. Car ses regards portent jusqu'aux confins de la terre ; tout ce qui est sous les cieux, il le voit. Lorsqu'il donna au vent son équilibre et détermina la mesure des eaux, lorsqu'il traça sa loi à la pluie et sa voie à l'éclair sonore, c'est alors qu'il l'a vue et appréciée à sa valeur, c'est alors qu'il en a marqué la place et pénétré le fond, et il a dit à l'homme : « Ah ! la crainte du Seigneur, voilà la Sagesse ; éviter le mal, voilà la Raison. » (*Job*, XXVIII, 12-28.)

III. — *LA TORAH*

La révélation du Sinaï et les dix commandements. — Moïse fit sortir le peuple du camp au-devant de la Divinité, et ils s'arrêtèrent au pied de la montagne. Or, la montagne de Sinaï était toute fumante, parce que le Seigneur y était descendu au sein de la flamme ; sa fumée montait comme la fumée d'une fournaise, et la montagne entière tremblait violemment.

Alors Dieu prononça toutes ces paroles, savoir : « Je

suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, d'une maison d'esclavage. — Tu n'auras point d'autre dieu que moi. Tu ne te feras point d'idole, ni une image quelconque de ce qui est en haut dans le ciel, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne te prosterneras point devant elles, tu ne les adoreras point ; car moi, l'Éternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui poursuis le crime des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième générations, pour ceux qui m'offensent ; et qui étends ma bienveillance à la millième, pour ceux qui m'aiment et gardent mes commandements. — Tu n'invoqueras point le nom de l'Éternel ton Dieu à l'appui du mensonge ; car l'Éternel ne laisse pas impuni celui qui invoque son nom pour le mensonge. — Pense au jour du Sabbat pour le sanctifier. Durant six jours tu travailleras, et t'occuperas de toutes tes affaires ; mais le septième jour est la trêve de l'Éternel ton Dieu : tu n'y feras aucun travail, toi, ton fils ni ta fille, ton esclave mâle ou femelle, ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes murs. Car en six jours l'Éternel a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et il s'est reposé le septième jour ; c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du Sabbat et l'a sanctifié. — Honore ton père et ta mère, afin que tes jours se prolongent sur la terre que l'Éternel ton Dieu t'accordera. — Ne commets point d'homicide. — Ne commets point d'adultère. — Ne commets point de larcin. — Ne rends point contre ton prochain un faux témoignage. — Ne convoite pas la maison de ton prochain ; ne convoite pas la femme de ton prochain, son esclave ni sa servante, son bœuf ni son âne, ni rien de ce qui est à ton prochain. » (*Exode*, XIX, 17-18 ; XX, 1-15.)

Fêtes et sacrifices. — Prends garde au mois de la germination, pour célébrer la Pâque en l'honneur de l'Éternel, ton Dieu ; car c'est dans le mois de la germination que l'Éternel, ton Dieu, t'a fait sortir d'Égypte, la nuit. Tu immoleras le sacrifice pascal à l'Éternel, ton Dieu, parmi le menu et le gros bétail, dans le lieu que l'Éternel aura choisi pour y fixer son nom. Tu ne dois pas manger de pain levé avec ces victimes ; durant sept jours tu mangeras avec elles des azymes, pain de misère, car c'est avec précipitation que tu as quitté le pays d'Égypte, et il faut que tu te souviennes, tous les jours de ta vie, du jour où tu as quitté le pays d'Égypte. Qu'on ne voie pas de levain chez toi, dans tout ton territoire, durant sept jours, et qu'il ne reste rien, le lendemain, de la chair du sacrifice offert le soir du premier jour.

Puis tu compteras sept semaines : aussitôt qu'on mettra la faucille aux blés, tu commenceras à compter ces sept semaines. Et tu célèbreras une fête des Semaines en l'honneur de l'Éternel, ton Dieu, à proportion des dons que ta main pourra offrir, selon que l'Éternel, ton Dieu, t'aura béni. Et tu te réjouiras en présence de l'Éternel, ton Dieu, toi, ton fils et ta fille, ton esclave et ta servante, le Lévite qui sera dans tes murs, l'étranger, l'orphelin et la veuve qui seront près de toi, dans l'enceinte que l'Éternel, ton Dieu, aura choisie pour y faire habiter son nom. Tu te souviendras que tu as été esclave en Égypte, et tu observeras fidèlement ces lois.

Au septième mois, le premier jour du mois, il y aura pour vous convocation sainte : vous ne ferez aucune œuvre servile. Ce sera pour vous le jour de la Fanfare. Vous offrirez en holocauste, comme odeur agréable à l'Éternel, un jeune taureau, un bélier, sept agneaux d'un an sans défaut.

Au dixième jour de ce septième mois, qui est le jour des Expiations, il y aura pour vous convocation sainte : vous mortifierez vos personnes, vous offrirez un sacrifice à l'Éternel, et vous ne ferez aucun travail en ce même jour ; car c'est un jour d'expiation, destiné à vous réhabiliter devant l'Éternel votre Dieu. Aussi, toute personne qui ne se mortifiera pas en ce même jour, sera supprimée de son peuple.

Tu célébreras la fête des tentes durant sept jours, quand tu rentreras les produits de ton aire et de ton pressoir ; et tu te réjouiras pendant la fête et, avec toi, ton fils et ta fille, ton serviteur et ta servante, et le Lévite, l'étranger, l'orphelin, la veuve qui seront dans tes murs. Tu fêteras ces sept jours en l'honneur de l'Éternel, ton Dieu, dans le lieu qu'il aura choisi ; car il te bénira, l'Éternel, ton Dieu, dans tous tes revenus, dans tout le labeur de tes mains, et tu pourras t'abandonner à la joie. (*Deutéronome*, XVI, 1-4 ; 9-12 ; 13-15 ; *Nombres*, XXIX, 1-2 ; *Lévitique*, XXIII, 27-29.)

L'idolâtrie. — Quand tu seras entré dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne, ne t'habitue pas à imiter les abominations de ces peuples-là. Qu'il ne se trouve personne, chez toi, qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille ; qui pratique des enchantements, qui s'adonne aux augures, à la divination, à la magie ; qui emploie des charmes, qui ait recours aux évocations ou aux sortilèges ou qui interroge les morts. Car l'Éternel a horreur de quiconque fait pareilles choses ; et c'est à cause de telles abominations que l'Éternel, ton Dieu, dépossède ces peuples à ton profit. Reste entièrement avec l'Éternel, ton Dieu ! Car ces nations que tu vas déposséder ajoutent foi à des augures et à des enchan-

teurs ; mais toi, ce n'est pas là ce que t'a départi l'Éternel, ton Dieu. (*Deutéronome*, xviii, 9-14.)

Le pur et l'impur. — 1. *Nourriture.* — Je suis l'Éternel, votre Dieu ; vous devez donc vous sanctifier et rester saints, parce que je suis saint... C'est pourquoi j'ai dit aux enfants d'Israël : Que nul d'entre vous ne mange du sang, et que l'étranger résidant avec vous n'en mange point... Car le principe vital de toute créature, c'est son sang qui est dans son corps. (*Lévitique*, xi, 44 ; xvii, 12, 14.)

2. *Habitation.* — Quand vous serez arrivés au pays de Canaan, dont je vous donne la possession, et que je ferai naître une altération lépreuse dans une maison du pays que vous possèderez, celui à qui sera la maison ira le déclarer au pontife, en disant : « J'ai observé quelque altération à ma maison. » Le pontife ordonnera qu'on vide la maison avant qu'il y entre pour examiner l'altération, de peur que tout ce qui est dans la maison ne se trouve impur ; après quoi, le pontife viendra visiter cette maison. S'il constate, en examinant la plaie, que cette plaie est dans les murs de la maison, en dépressions d'un vert ou d'un rouge foncé, plus basses en apparence que le niveau du mur, le pontife se dirigera de la maison vers l'entrée de la maison, et la fera fermer pour sept jours. Le pontife y retournera le septième jour. S'il observe que la plaie a grandi sur les murs de la maison, il ordonnera qu'on détache les pierres atteintes par la plaie et qu'on les jette hors de la ville, dans un lieu impur. Puis il fera gratter la maison intérieurement, autour de la plaie, et l'on jettera la poussière qu'on aura râclée hors de la ville, dans un lieu impur. On prendra d'autres pierres, que l'on posera à la place des premières ; on prendra d'autre

mortier, et l'on recrépira la maison. Et si la plaie recommence à se développer dans la maison, on démolira la maison, les pierres, la charpente et tout l'enduit de la maison, qu'on transportera hors de la ville, dans un lieu impur. (*Lévitique,* XIV, 34-36.)

Homicide et talion. — Celui qui frappe un homme et le fait mourir sera puni de mort. S'il n'y a pas eu guet-apens et que Dieu seul ait conduit sa main, il se réfugiera dans un des endroits que je te désignerai. — Mais si quelqu'un, agissant avec préméditation contre son prochain, le tue de guet-apens, du pied même de mon autel tu le conduiras à la mort. — Celui qui frappera son père ou sa mère sera mis à mort. — Celui qui aura enlevé un homme et l'aura vendu, si on l'a pris sur le fait, sera mis à mort. — Celui qui maudit son père ou sa mère sera puni de mort. — Si des hommes se prennent de querelle et que l'un frappe l'autre d'un coup de pierre ou de poing, sans qu'il en meure, mais qu'il soit forcé de s'aliter ; s'il se relève, et qu'il puisse sortir appuyé sur son bâton, l'auteur de la blessure sera absous. Toutefois, il paiera le chômage et les frais de la guérison. — Si, des hommes ayant une rixe, l'un d'eux heurte une femme enceinte et la fait avorter sans autre malheur, il sera condamné à l'amende que lui fera infliger l'époux de cette femme, et il la paiera à dire d'experts. Mais si un malheur s'ensuit, tu feras payer corps pour corps ; œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied ; brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, contusion pour contusion.

Les pères ne doivent pas être mis à mort pour les enfants, ni les enfants pour les pères : on ne sera mis à mort que pour son propre méfait. (*Exode,* XXI, 12-25 ; *Deutéronome,* XXIV, 16.)

Mariage. — Il n'est pas bon que l'homme soit isolé... C'est pourquoi l'homme abandonne son père et sa mère ; il s'unit à sa femme, et ils deviennent une seule chair. (*Genèse*, II.)

Propriété. — L'Éternel parla à Moïse au mont Sinaï, en ces termes : « Parle aux enfants d'Israël et dis-leur : Quand vous serez entrés dans le pays que je vous donne, la terre sera soumise à un chômage en l'honneur de l'Éternel. Six années tu ensemenceras ton champ, six années tu travailleras ta vigne, et tu en recueilleras le produit ; mais, la septième année, un chômage absolu sera accordé à la terre, un sabbat en l'honneur de l'Éternel. Tu n'ensemenceras ton champ ni ne tailleras ta vigne. Le produit spontané de ta moisson, tu ne le couperas point, et les raisins de ta vigne intacte, tu ne les vendangeras point : ce sera une année de chômage pour le sol. Ce sol en repos vous appartiendra à tous pour la consommation : à toi, à ton esclave, à ta servante, au mercenaire et à l'étranger qui habitent avec toi ; ton bétail même, ainsi que les bêtes sauvages de ton pays, pourront se nourrir de tous ces produits. — Tu compteras chez toi sept années sabbatiques, sept fois sept années, de sorte que la période de ces sept années sabbatiques te fera quarante-neuf ans ; puis tu feras circuler le retentissement du cor, dans le septième mois, le dixième jour du mois : au jour des Expiations, vous ferez retentir le son du cor à travers tout votre pays. Vous sanctifierez cette cinquantième année, en proclamant, dans le pays, la liberté pour tous ceux qui l'habitent : cette année sera pour vous le Jubilé, où chacun de vous rentrera dans son bien, où chacun retournera à sa famille. — Si donc tu fais une vente à ton prochain, ou si tu acquiers de sa main

quelque chose, ne vous lésez point l'un l'autre. C'est en tenant compte des années écoulées depuis le Jubilé, que tu feras cet achat à ton prochain ; c'est en tenant compte des années de récolte, qu'il doit te vendre. Selon que ces années seront plus ou moins nombreuses, tu paieras plus ou moins cher la chose acquise ; car c'est un nombre de récoltes qu'il te vend. — Nulle terre ne sera aliénée irrévocablement, car la terre est à moi, car vous n'êtes que des étrangers domiciliés chez moi. (*Lévitique*, xxv, 1-16 ; 23.)

Prêt et gage. — N'exige point d'intérêts de ton frère, ni intérêts pour argent, ni intérêts pour denrées ou pour toute chose susceptible d'accroissement. A l'étranger tu peux prêter à intérêt, tu ne le dois pas à l'égard de ton frère, si tu veux que l'Éternel, ton Dieu, bénisse tes divers travaux dans le pays où tu vas entrer pour en prendre possession. — Si tu as fait à ton prochain un prêt quelconque, n'entre point dans sa maison pour te nantir de son gage. Tu dois attendre dehors, et celui dont tu es le créancier t'apportera le gage hors de chez lui. Et si c'est un pauvre, tu ne dois pas te coucher nanti de son gage : tu es tenu de le lui rendre au coucher du soleil, pour qu'il puisse reposer sous sa couverture et qu'il te bénisse ; et cela te sera compté comme une bonne œuvre par l'Éternel, ton Dieu. (*Deutéronome*, xxiii, 20-21 ; xxiv, 10, 13.)

Esclaves et salariés. — Si un homme blesse l'œil de son esclave ou de sa servante de manière à lui en ôter l'usage, il le renverra libre à cause de son œil ; et s'il fait tomber une dent à son esclave ou à sa servante, il lui rendra la liberté à cause de sa dent. — Ne livre pas un esclave à son maître, s'il vient se réfugier de

chez son maître auprès de toi. Laisse-le demeurer chez toi, dans ton pays, en tel lieu qu'il lui plaira, dans telle de tes villes où il se trouvera bien ; ne le moleste point. — Si un Hébreu, ton frère, ou une femme hébreue te sont vendus, ils te serviront six ans ; et la septième année tu les renverras, libres, de chez toi. Or, en libérant cet esclave de ton service, ne le renvoie pas les mains vides, mais donne-lui des présents, de ton menu bétail, de ta grange et de ton pressoir ; ce dont l'Éternel, ton Dieu, t'aura favorisé, fais-lui-en part. Souviens-toi que tu fus esclave au pays d'Égypte, et que l'Éternel, ton Dieu, t'a affranchi ; c'est pourquoi je te prescris aujourd'hui ce commandement. Il peut arriver que l'esclave te dise : « Je ne veux point te quitter », attaché qu'il sera à toi et à ta maison, parce qu'il aura été heureux chez toi ; alors tu prendras un poinçon, tu en perceras son oreille contre la porte, et il restera ton esclave indéfiniment. Tu en useras de même pour ta servante. Qu'il ne t'en coûte pas trop de le renvoyer libre de chez toi, car il a gagné deux fois le salaire d'un mercenaire en te servant six années : et l'Éternel, ton Dieu, te bénira dans toutes tes entreprises. — Ne cause point de tort au journalier pauvre et nécessiteux, que ce soit un de tes frères ou un des étrangers qui sont dans ton pays, dans l'une de tes villes. Le jour même, tu lui remettras son salaire, avant que le soleil se couche ; car il est pauvre, et il attend son salaire avec anxiété. Crains qu'il n'implore contre toi le Seigneur, et que tu ne sois trouvé coupable. (*Exode*, XXI, 26-27 ; *Deutéronome*, XXIII, 16 ; XV, 12-18 ; XXIV, 14-15.)

Le pauvre, la veuve, l'orphelin et l'étranger. — Que s'il y a chez toi un indigent, d'entre tes frères, dans l'une de tes villes, au pays que l'Éternel, ton

Dieu, te destine, tu n'endurciras point ton cœur, ni ne fermeras ta main à ton frère nécessiteux. Ouvre-lui plutôt ta main ! prête-lui en raison de ses besoins, de ce qui peut lui manquer ! Garde-toi de nourrir une pensée perverse en ton cœur, en te disant « que la septième année, l'année de rémission approche », et, sans pitié pour ton frère nécessiteux, de lui refuser ton secours : il se plaindrait de toi au Seigneur, et tu te rendrais coupable d'un péché. Non ! il faut lui donner, et lui donner sans que ton cœur le regrette ; car, pour prix de cette conduite, l'Éternel, ton Dieu, te bénira dans ton labeur et dans toutes les entreprises de ta main.

Quand tu feras la moisson de ton champ, si tu as oublié dans ce champ une javelle, ne retourne pas la prendre, mais qu'elle reste pour l'étranger, l'orphelin ou la veuve, afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse dans toutes les œuvres de tes mains. — Quand tu gauleras ton olivier, n'y glane pas après coup ; ce sera pour l'étranger, l'orphelin et la veuve. Quand tu vendangeras ta vigne, n'y grappille pas après coup ; ce sera pour l'étranger, pour l'orphelin, pour la veuve. Et tu te souviendras que tu as été esclave au pays d'Égypte : c'est pourquoi je t'ordonne de tenir cette conduite. — ... Car l'Éternel, votre Dieu, c'est le Dieu des dieux et le Maître des maîtres, Dieu souverain, puissant et redoutable, qui ne fait point acception de personnes, qui ne cède point à la corruption ; qui fait droit à l'orphelin et à la veuve ; qui témoigne son amour à l'étranger, en lui assurant le pain et le vêtement. Vous aimerez l'étranger, vous qui fûtes étrangers dans le pays d'Égypte ! (*Deutéronome*, xv, 7-10 ; xxiv, 19-22 ; x, 17-20.)

La condition de l'étranger. — Vous partagerez ce pays entre vous, selon les tribus d'Israël. Et vous aurez à l'attribuer en héritage à vous et aux étrangers séjournant parmi vous, qui auront engendré des enfants parmi vous. Ils seront pour vous comme l'indigène parmi les enfants d'Israël ; avec vous ils participeront à l'héritage au milieu des tribus d'Israël. Et ce sera dans la tribu même où l'étranger sera domicilié que vous lui donnerez sa part d'héritage, dit le Seigneur Dieu. (*Ezéchiel,* XLVII, 21-23.)

Les animaux. — Grosse ou menue bête, vous n'égorgerez point l'animal avec son petit le même jour. — Tu ne feras point cuire un chevreau dans le lait de sa mère. — Tu ne dois pas voir l'âne ou le bœuf de ton frère s'abattre sur la voie publique et te dérober à eux : tu es tenu de les relever avec lui. — Ne laboure pas avec un bœuf et un âne attelés ensemble. — Ne musèle point le bœuf pendant qu'il foule le grain. (*Lévitique,* XXII, 28 ; *Exode,* XXIII, 19 ; *Deutéronome,* XXII, 4, 10 ; XXV, 4.)

Les lois de la guerre. — Quand tu t'avanceras contre tes ennemis pour leur livrer bataille, et que tu verras cavalerie et chariots de guerre, une armée supérieure à la tienne, n'en sois pas effrayé ; car tu as avec toi l'Éternel, ton Dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte. Or, quand vous serez sur le point de combattre, le Pontife s'avancera et parlera au peuple. Il leur dira : « Écoute, Israël ! Vous allez, en ce moment, livrer bataille à vos ennemis ; que votre courage ne mollisse point ; soyez sans crainte, ne vous laissez ni déconcerter ni terrifier par eux. Car c'est l'Éternel, votre Dieu, qui marche avec vous, afin de combattre pour vous contre

vos ennemis et de vous procurer la victoire. » Ensuite les préposés parleront au peuple en ces termes : « Si quelqu'un a bâti une maison neuve et n'en a pas encore pris possession, qu'il parte et s'en retourne à sa maison ; car il pourrait mourir dans la bataille, et un autre en prendrait possession. Si quelqu'un a planté une vigne et n'en a pas encore acquis la jouissance, qu'il parte et s'en retourne chez lui ; car il pourrait mourir dans la bataille, et un autre acquerrait cette jouissance. Et si quelqu'un a promis mariage à une femme et ne l'a pas encore épousée, qu'il parte et s'en retourne chez lui ; car il pourrait mourir dans la bataille, et un autre homme l'épouserait. » Les préposés adresseront de nouveau la parole au peuple, et diront : « S'il est un homme qui ait peur et dont le cœur soit lâche, qu'il se retire et retourne chez lui, pour que le cœur de ses frères ne défaille point comme le sien ! » (*Deutéronome*, xx, 1-8.)

Pratique et enseignement de la Torah. — Or, si vous êtes dociles aux lois que je vous impose en ce jour, aimant l'Éternel, votre Dieu, le servant de tout votre cœur et de toute votre âme, je donnerai à votre pays la pluie opportune, pluie de printemps et pluie d'arrière-saison, et tu récolteras ton blé, et ton vin et ton huile. Je ferai croître l'herbe dans ton champ pour ton bétail, et tu vivras dans l'abondance. — Prenez garde que votre cœur ne cède à la séduction, que vous ne deveniez infidèles, au point de servir d'autres dieux et de leur rendre hommage. La colère du Seigneur s'allumerait contre vous, il défendrait au ciel de répandre la pluie, et la terre vous refuserait son tribut, et vous disparaîtriez bientôt du bon pays que l'Éternel vous destine. Imprimez donc mes paroles dans votre

cœur et dans votre pensée ; attachez-les, comme symbole, sur votre bras, et portez-les en fronteau entre vos yeux. Enseignez-les à vos enfants en les répétant sans cesse, quand tu seras à la maison ou en voyage, soit que tu te couches, soit que tu te lèves. Inscris-les sur les poteaux de ta maison et sur tes portes. Alors la durée de vos jours et des jours de vos enfants, sur le sol que l'Éternel a juré à vos pères de leur donner, égalera la durée du ciel au-dessus de la terre. (*Deutéronome*, XI, 13-21.)

IV. — *LA VIE EN ISRAËL*

I. — VIE RELIGIEUSE

Le sacrifice d'Isaac. — Il arriva, après ces faits, que Dieu éprouva Abraham. Il lui dit : « Abraham ! » Il répondit : « Me voici. » Il reprit : « Or ça, prends ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes, — Isaac ; achemine-toi vers la terre de Moria, et là offre-le en holocauste sur une montagne que je te désignerai. » Abraham se leva de bonne heure, sangla son âne, emmena ses deux serviteurs et Isaac, son fils ; et, ayant fendu le bois du sacrifice, il se mit en chemin pour le lieu que lui avait indiqué le Seigneur. Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, aperçut l'endroit dans le lointain. Abraham dit à ses serviteurs : « Tenez-vous ici avec l'âne ; moi et le jeune homme nous irons jusque là-bas, nous nous prosternerons et nous reviendrons vers vous. » Abraham prit le bois du sacrifice, le chargea sur Isaac son fils, prit en main le feu et le couteau, et ils allèrent tous deux ensemble. Isaac,

s'adressant à Abraham son père, dit : « Mon père ! » Il répondit : « Me voici, mon fils. » Il reprit : « Voici le feu et le bois, mais où est l'agneau de l'holocauste ? » Abraham répondit : « Dieu choisira lui-même l'agneau de l'holocauste, mon fils ! » Et ils allèrent tous deux ensemble. Ils arrivèrent à l'endroit que Dieu lui avait indiqué. Abraham y construisit un autel, disposa le bois, lia Isaac son fils et le plaça sur l'autel, par-dessus le bois. Abraham étendit la main, et saisit le couteau pour immoler son fils. Mais un envoyé du Seigneur l'appela du haut du ciel, en disant : « Abraham !... Abraham ! » Il répondit : « Me voici. » Il reprit : « Ne porte pas la main sur ce jeune homme, ne lui fais aucun mal ! car, désormais, j'ai constaté que tu honores Dieu, toi qui ne m'as pas refusé ton fils, ton fils unique ! » Abraham, levant les yeux, remarqua qu'un bélier, derrière lui, s'était embarrassé les cornes dans un buisson. Abraham alla prendre ce bélier, et l'offrit en holocauste à la place de son fils. (*Genèse*, XXII, 1-13.)

Elie au Carmel. — Et Élie dit au peuple : « Je suis resté, moi, seul prophète de l'Éternel, tandis que les prophètes de Baal sont quatre cent cinquante. Qu'on nous donne deux taureaux : ils en choisiront un pour eux, le dépèceront, l'arrangeront sur le bois, mais sans y mettre le feu ; moi, je préparerai l'autre et le placerai sur le bois, sans y mettre le feu. Alors vous invoquerez votre dieu, et moi j'invoquerai l'Éternel ; le dieu qui répondra en envoyant la flamme, celui-là sera le vrai Dieu. » Tout le peuple s'écria : « C'est bien dit. » Alors Élie dit aux prophètes de Baal : « Choisissez l'un des taureaux et opérez les premiers, car vous êtes les plus nombreux ; puis invoquez votre divinité, mais ne mettez point de feu. » Ils prirent le taureau qu'il leur

avait laissé choisir, l'accommodèrent, invoquèrent Baal depuis le matin jusqu'à midi, en disant : « O Baal, exauce-nous ! » Mais point de voix, point de réponse, et ils se démenaient toujours autour de l'autel qu'on avait dressé. Sur le midi, Élie les railla, disant : « Criez plus fort, puisque c'est un dieu, quelque affaire l'occupe, une expédition, un voyage... Peut-être dort-il, il s'éveillera. » Ils appelèrent à grands cris, se tailladèrent, selon leur coutume, à coups d'épées et de lances, au point que le sang ruisselait sur eux. L'heure de midi écoulée, leurs transports continuèrent jusqu'au moment de l'oblation ; mais nul écho, nulle réponse, pas un signe. Élie dit alors à tout le peuple : « Approchez-vous de moi, » et tout le peuple s'approcha de lui. Et Élie rétablit l'autel renversé de l'Éternel. Il prit à cet effet douze pierres, selon le nombre des tribus des enfants de Jacob, à qui la voix de l'Éternel avait dit : « *Israël* sera ton nom. » Et il érigea avec ces pierres un autel dédié à l'Éternel, et il pratiqua tout autour une tranchée, de la contenance de deux mesures de grains. Puis il disposa le bois, dépeça le taureau, le plaça sur le bois, et dit : « Emplissez d'eau quatre cruches et la répandez sur la victime et sur le bois ! » Il ajouta : « Encore ! » et l'on obéit ; « une troisième fois ! » et l'on obéit. L'eau ruisselait autour de l'autel, et la tranchée même, on l'avait remplie d'eau. A l'heure de l'oblation, le prophète Élie s'avança en disant : « Éternel ! Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël ! qu'il devienne manifeste aujourd'hui que tu es la Divinité d'Israël, que je suis ton serviteur, et que c'est par ton ordre que j'ai fait toutes ces choses. Exauce-moi, Seigneur, exauce-moi, afin que ce peuple reconnaisse que c'est toi le vrai Dieu ; et tu auras ainsi amené leur cœur à résipiscence. » Le feu de l'Éternel jaillit alors, consuma la

victime, le bois, les pierres, la terre, et absorba l'eau de la tranchée. Tout le peuple, à cette vue, tomba sur sa face et s'écria : « L'Éternel est le vrai Dieu ! L'Éternel est le vrai Dieu ! » Élie leur dit : « Saisissez-vous des prophètes de Baal et que pas un n'échappe ! » On les saisit, Élie les fit descendre vers la vallée de Kichôn et les y égorgea. (I, *Rois*, XVIII, 22-40.)

Le Temple et la prière de Salomon. — Puis Salomon alla se placer devant l'autel du Seigneur, en présence de toute l'assemblée d'Israël, étendit les mains vers le ciel, et dit : « Éternel, Dieu d'Israël ! Nulle puissance ne t'égale, ni là-haut dans le ciel, ni sur la terre ici-bas, toi qui maintiens ton pacte de bienveillance à tes serviteurs, lorsqu'ils marchent de tout leur cœur dans ta voie... Mais est-ce qu'en vérité Dieu résiderait sur la terre ? Alors que le ciel et tous les cieux ne sauraient te contenir, combien moins cette maison que je viens d'édifier ! Tu accueilleras cependant, Éternel, mon Dieu, la prière et les supplications de ton serviteur... Si un homme pèche envers son prochain, et qu'on lui défère le serment, et qu'il vienne le prononcer ici, devant ton autel, toi, tu l'entendras dans le ciel, tu agiras, tu feras justice à tes serviteurs, punissant le coupable et faisant retomber son méfait sur sa tête, favorisant l'innocent en raison de sa droiture. Si ton peuple Israël est battu par un ennemi pour t'avoir offensé, mais qu'ensuite ils reviennent à toi, rendent hommage à ton nom, te prient et t'implorent dans cette maison, toi, tu les entendras dans le ciel, tu pardonneras l'offense de ton peuple Israël, et tu le ramèneras dans le pays que tu as donné à ses pères. Si le ciel se ferme et refuse la pluie, parce qu'ils auront péché devant toi, mais qu'ils prient dans ce lieu, rendent

hommage à ton nom et reviennent de leur péché parce que tu les auras châtiés, toi, tu les entendras dans le ciel, tu pardonneras le péché de tes serviteurs, de ton peuple Israël, en leur montrant le bon chemin où ils doivent marcher, et tu enverras la pluie à ce pays que tu as donné en possession à ton peuple. Si une famine survient dans le pays, s'il y sévit une épidémie, une maladie des blés, une invasion de sauterelles, le siège de ses villes par l'ennemi, une calamité ou un fléau quelconques ; si quelque membre de ton peuple Israël te supplie et t'implore, chacun connaissant la plaie de son cœur et étendant les mains vers cette maison, toi, tu l'entendras du ciel, ton auguste résidence, et tu agiras avec clémence, traitant chacun selon sa conduite, selon que tu connais son cœur, car seul tu connais le cœur de tous les humains. De la sorte, ils te révèreront tout le temps qu'ils vivront sur cette terre que tu as donnée à nos aïeux Je t'implore aussi pour l'étranger qui ne fait pas partie de ton peuple Israël et qui viendrait de loin pour honorer ton nom. Car ils entendront parler de ton grand nom, de ta main puissante et de ton bras étendu, et ils viendront prier dans cette maison ; toi, tu l'entendras du ciel, ton auguste résidence, et tu exauceras les vœux que t'adressera l'étranger, afin que tous les peuples du monde connaissent ton nom, qu'ils te révèrent comme ton peuple Israël, et qu'ils sachent qu'elle est sous l'invocation de ton nom, cette maison que j'ai bâtie. (I, *Rois*, VIII, 22-43.)

Le sacrifice du cœur. — Écoutez, cieux ! terre, prête l'oreille ! car c'est l'Éternel qui parle : J'ai élevé des enfants, je les ai vus grandir, et eux se sont insurgés contre moi. Un bœuf connaît son possesseur, un âne

la crèche de son maître : Israël ne connaît rien, mon peuple n'a pas de discernement. Oh ! nation pécheresse, peuple chargé d'iniquités ; race de malfaiteurs, enfants dégénérés ! Ils ont abandonné le Seigneur, outragé le Saint d'Israël, reculé loin de lui...

Écoutez la parole de l'Éternel, magistrats de Sodome ; soyez attentifs à l'enseignement de notre Dieu, peuple de Gomorrhe ! Que m'importe la multitude de vos sacrifices ? dit le Seigneur. Je suis saturé de vos holocaustes de béliers, de la graisse de vos victimes ; le sang des taureaux, des agneaux, des boucs, je n'en veux point. Vous qui venez vous présenter devant moi, qui vous a demandé de fouler mes parvis ? Cessez d'y apporter l'oblation hypocrite, votre encens m'est en horreur : néoménie, sabbat, saintes solennités, je ne puis les souffrir, c'est l'iniquité associée aux fêtes ! Oui, vos néoménies et vos solennités, mon âme les abhorre, elles me sont devenues à charge, je suis las de les tolérer. Quand vous étendez les mains, je détourne de vous mes regards ; dussiez-vous accumuler les prières, j'y resterais sourd : vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous, écartez de mes yeux l'iniquité de vos actes, cessez de mal faire. Apprenez à bien agir, recherchez la justice ; rendez le bonheur à l'opprimé, faites droit à l'orphelin, défendez la cause de la veuve. — Oh ! venez, réconcilions-nous, dit l'Éternel ! Vos péchés fussent-ils comme le cramoisi, ils peuvent devenir blancs comme neige ; rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine. (*Isaïe*, I, 2-4 ; 10-18.)

L'âme du prophète. — 1. *Moïse.* — Moïse prit la parole et dit : « Mais certes, ils ne me croiront pas, et ils n'écouteront pas ma voix, parce qu'ils diront : L'Éternel ne t'est point apparu... De grâce, Seigneur !

je ne suis habile à parler, ni depuis hier, ni depuis avant-hier, ni depuis que tu parles à ton serviteur ; car j'ai la bouche pesante et la langue embarrassée. » L'Éternel lui répondit : « Qui a donné une bouche à l'homme ? qui le fait muet ou sourd, clairvoyant ou aveugle, si ce n'est moi, l'Éternel ? Va donc : je seconderai ta parole, et je t'inspirerai ce que tu devras dire. » Il repartit : « De grâce, Seigneur ! donne cette mission à quelque autre ! » (*Exode*, IV, 1 ; 10-13.)

2. *Jérémie.* — O Éternel, tu m'as circonvenu, et je me suis laissé séduire ; tu m'as pris de force, et tu as eu l'avantage. Tout le temps, je suis un objet de risée, chacun me honnit. Oui, chaque fois que je prends la parole, j'ai à protester hautement, j'ai à crier à la violence et à l'oppression ; car la parole de l'Éternel devient pour moi une perpétuelle cause d'opprobre et d'avanies. Je me disais bien : « Je ne veux plus penser à lui ni parler en son nom ! » Mais alors il y avait au dedans de moi comme un feu brûlant, contenu dans mes os ; je me fatiguais à le dompter, je ne pouvais. Cependant j'entendais les méchants propos de la foule, répandant la terreur tout autour : « Dénoncez ! Nous le dénoncerons ! » Tous ceux avec qui je vivais en paix guettaient ma chute : « Peut-être se laissera-t-il prendre, et pourrons-nous venir à bout de lui et assouvir notre vengeance sur sa personne. » Mais l'Éternel est avec moi comme un géant redoutable ; c'est pourquoi mes persécuteurs trébucheront et seront réduits à l'impuissance ; leur confusion sera extrême, car ils ne réussissent point, leur honte sera éternelle, inoubliable. O Éternel-Cebaot, qui éprouves le juste, qui sondes les reins et le cœur, je verrai la vengeance que tu tireras d'eux, car c'est à toi que j'ai remis ma cause.

Chantez l'Éternel ! Célébrez l'Éternel ! car il sauve

la vie du pauvre de la main des malfaiteurs ! (*Jérémie*, xx, 7-13.)

Détresse et confiance du juste. — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, loin de me porter secours, d'entendre mes paroles suppliantes ? Mon Dieu, j'appelle de jour et tu ne réponds pas, de nuit, et il n'est pas de trêve pour moi... Je suis comme l'eau qu'on répand, tous mes membres se disloquent ; mon cœur est comme de la cire, qui fondrait au milieu de mes entrailles... O Seigneur, ne t'éloigne pas ; toi, qui es ma force, viens vite à mon secours ! Sauve mon âme du glaive, ma vie de la fureur des chiens...

Je proclamerai ton nom devant mes frères, au milieu de l'assemblée, je te louerai. « Adorateurs de l'Éternel, louez-le ; vous tous, descendants de Jacob, honorez-le ; révérez-le, vous tous, postérité d'Israël ! Car il n'a point dédaigné, il n'a point méprisé la misère du malheureux ; il n'a pas caché de lui son visage, ni manqué de l'entendre quand il implorait ! » — C'est toi dont je célèbrerai les louanges dans la grande assemblée, j'accomplirai mes vœux devant ceux qui te craignent. Les humbles mangeront et seront rassasiés, les adorateurs de l'Éternel le loueront. Que votre cœur renaisse à la vie pour toujours ! Les confins de la terre se souviendront et reviendront au Seigneur, toutes les familles des peuples se prosterneront devant lui. Car à l'Éternel appartient la royauté, il domine sur toutes les nations. (*Psaume*, XXII, *passim*.)

Mélancolie du sceptique. — Vanité des vanités, a dit Kohélet *, vanité des vanités ; tout est vanité ! Quel

* Kohelet, de *Kahal*, assemblée, est exactement rendu par le mot *Ecclésiaste*, celui qui prêche à la foule. Ce titre semble désigner le roi Salomon.

profit tire l'homme de tout le mal qu'il se donne sous le soleil ? Une génération s'en va, une autre génération lui succède, et la terre subsiste perpétuellement. Le soleil se lève, le soleil se couche : il se hâte vers son point de départ, où il se lèvera encore, pour s'avancer vers le sud et décrire sa courbe vers le nord ; le vent progresse en évoluant toujours et repasse par les mêmes circuits. Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'en est pas remplie ; vers l'endroit qui est assigné aux fleuves, ils dirigent invariablement leur cours. Toutes choses sont toujours en mouvement ; personne n'est capable d'en rendre compte. L'œil n'en a jamais assez de voir, ni l'oreille ne se lasse d'entendre. — Ce qui a été c'est ce qui sera ; ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera : il n'y a rien de nouveau sous le soleil !... — Moi, Kohélet, je suis devenu roi d'Israël, à Jérusalem. Et j'ai pris à cœur d'étudier, d'examiner avec sagacité tout ce qui se passe sous le soleil... et je me suis aperçu que cela aussi était pâture de vent ; car,

Abondance de sagesse, abondance de chagrin,
Et accroître sa science, c'est accroître sa peine.

(*Ecclésiaste*, I, *passim.*)

Révolte et soumission du fidèle : Job. — Je dirai à Dieu : « Ne me traite pas en criminel, fais-moi connaître tes griefs contre moi. » Prends-tu plaisir à accabler, à repousser l'œuvre de tes mains, tandis que tu favorises de ta lumière les desseins des méchants ?... Je sais bien que telle était ta pensée : tu voulais me prendre sur le fait si je prévariquais, et ne me pardonner aucune faute ! Devenu coupable, malheur à moi ! Innocent même, je n'ose lever la tête...

Pourquoi m'as-tu tiré du sein qui me portait ? J'expirais, et aucun œil ne m'aurait vu. Je serais comme si

je n'avais jamais été ; au sortir du ventre de ma mère j'étais conduit au tombeau. Ah ! mes jours sont peu de chose ; cesse donc de t'acharner contre moi, pour que je puisse reprendre un peu haleine, avant que je m'en aille, sans espoir de retour, dans la terre des ténèbres et des ombres du trépas, terre où le crépuscule ressemble à la nuit opaque, où règnent les ombres épaisses et le désordre, et où la lumière même est un amas de ténèbres...

L'Éternel répondit à Job du sein de la tempête et dit : Quel est celui qui dénigre les desseins (de Dieu) par des discours dépourvus de sens ? Ceins donc tes reins comme un homme : je vais t'interroger et tu m'instruiras. Où étais-tu lorsque je fondais la terre ? Dis-le, si tu en as quelque connaissance. Qui a fixé ses dimensions, si tu le sais, ou qui a tendu sur elle le cordeau ? Sur quoi sont assis ses piliers, ou qui a lancé sa pierre angulaire, tandis que les étoiles du matin chantaient en chœur, et que tous les fils de Dieu poussaient des cris de joie ? Qui a fermé la mer avec des portes, quand elle sortit jaillissante du sein maternel, quand je lui donnai la nuée pour vêtement et une brume épaisse pour langes ; quand je brisai son élan par mes barrières et lui posai des verrous et des portes, et que je lui dis : « Jusqu'ici tu viendras et non au-delà : ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots ? » As-tu jamais de ta vie donné des ordres au matin, assigné sa place à l'aurore, pour qu'elle saisisse les bords de la terre et en rejette les méchants en une secousse ?

As-tu pénétré jusqu'aux sources de la mer, as-tu circulé au fond de l'abîme ? Les portes de la mort se sont-elles dévoilées devant toi ? As-tu vu l'entrée du royaume des ombres ? As-tu mesuré l'immense étendue de la terre ? Dis-le, si tu sais tout cela ?...

Prétends-tu vraiment prendre en défaut ma justice, me condamner pour te justifier ? As-tu donc un bras comme celui de Dieu ? Fais-tu retentir comme lui la voix du tonnerre ?

Job répondit à l'Éternel et dit : Je sais que tu peux tout et qu'aucune conception ne dépasse ta puissance... Oui, je me suis exprimé sur ce que je ne comprenais pas, sur des choses trop merveilleuses pour moi, que je ne connaissais pas... Je ne te connaissais que par ouï-dire ; mais maintenant je t'ai vu de mes propres yeux. C'est pourquoi je me rétracte et me repens sur la poussière et sur la cendre. (*Job,* x, xxxviii, xl, xlii, *passim.*)

Espoir de résurrection. — Je sais bien, moi, que mon sauveur vit, et qu'à la fin il se manifestera sur la terre. Après que ma peau, que voilà, sera complètement tombée, libéré de ma chair, je verrai Dieu. — Oui, je le contemplerai moi-même pour mon bien, mes yeux le verront, non ceux d'un autre. (*Job,* xix, 25-27.)

Beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière du sol se réveilleront, les uns pour une vie éternelle, les autres pour être un objet d'ignominie et d'horreur éternelle. — Les sages resplendiront comme l'éclat du firmament, et ceux qui auront dirigé la multitude dans le droit chemin — comme les étoiles, à tout jamais. (*Daniel,* xii, 2-3.)

2. — VIE SENTIMENTALE ET MORALE

L'AMOUR. — 1. **La consolation d'Isaac.** — Or, Isaac revenait de visiter la source du Vivant-qui-me-voit ; il habitait la contrée du Midi. Isaac était sorti dans les champs pour se livrer à la méditation, à l'ap-

proche du soir. En levant les yeux, il vit que des chameaux s'avançaient. Rébecca, levant les yeux, aperçut Isaac, et se jeta à bas du chameau ; et elle dit au serviteur : « Quel est cet homme, qui marche dans la campagne à notre rencontre ? » Le serviteur répondit : « C'est mon maître. » Elle prit son voile et s'en couvrit. Le serviteur rendit compte à Isaac de tout ce qu'il avait fait. Isaac la conduisit dans la tente de Sara sa mère ; il prit Rébecca pour femme et il l'aima, et il se consola d'avoir perdu sa mère. (*Genèse*, XXIV, 62-67.)

2. **Samson et Dalila**. — Plus tard, Samson s'éprit d'une femme appelée Dalila, dans la vallée de Sorek. Les princes des Philistins vinrent la trouver et lui dirent : « Tâche, par tes séductions, de découvrir d'où vient sa grande vigueur et comment nous pouvons le vaincre, le lier et le réduire à l'impuissance. Tu recevras alors de chacun de nous onze cents pièces d'argent. » Dalila dit à Samson : « Apprends-moi donc pourquoi ta force est si grande, et avec quoi il faudrait te lier pour te dompter. » Samson lui répondit : « Si on me liait avec sept cordelettes fraîches et encore humides, je perdrais ma force et deviendrais semblable à un autre homme. » Alors les princes philistins lui procurèrent sept cordelettes humides avec lesquelles elle le lia, tandis que des hommes, apostés par elle, attendaient dans la chambre ; puis elle lui dit : « Les Philistins viennent te surprendre, Samson ! » Et il rompit ses liens, comme se rompent des liens d'étoupe à l'approche du feu. Et le secret de sa force resta encore inconnu. Dalila dit à Samson : « Tu t'es joué de moi, tu m'as dit des mensonges ! Voyons, fais-moi savoir avec quoi l'on pourrait te lier. » Il lui répondit : « Eh bien ! si l'on m'attachait avec des cordes neuves et n'ayant pas

encore servi, je perdrais ma force et deviendrais comme un autre homme. » Alors Dalila prit des cordes neuves avec lesquelles elle le lia, tandis qu'on était aux aguets dans la chambre, puis elle lui dit : « Les Philistins viennent te surprendre, Samson ! » Mais il arracha les cordes de ses bras comme du fil. Et Dalila dit à Samson : « Jusqu'à présent tu t'es raillé de moi et ne m'as dit que des mensonges. Apprends-moi comment on pourrait te lier ! » Il lui répondit : « Tu n'aurais qu'à entretisser les sept boucles de ma chevelure avec la chaîne du tissu. » Lorsqu'elle eut fixé la cheville, elle lui dit : « Les Philistins viennent te surprendre, Samson ! » Il se réveilla de son sommeil et arracha du même coup la cheville du métier et le tissu. « Quoi ! lui dit-elle, tu prétends que tu m'aimes, et ton cœur m'est étranger ! Trois fois déjà tu t'es joué de moi, en ne me révélant pas la cause de ta force si grande... » Tourmenté ainsi chaque jour et harcelé par ses propos, il en fut enfin excédé à la mort, et il lui dévoila tout son cœur, en disant : « Jamais rasoir n'a touché ma tête, car je suis voué à Dieu comme naziréen depuis le sein maternel ; si l'on me coupait les cheveux, je perdrais ma force et je deviendrais faible comme tout autre homme. » Dalila vit alors qu'il lui avait ouvert son cœur, et elle envoya quérir les princes philistins, avec ces mots : « Venez cette fois, il m'a parlé à cœur ouvert. » Et les princes philistins montèrent chez elle, munis de la somme d'argent. Elle l'endormit sur ses genoux, et, ayant mandé un homme, lui fit couper les sept boucles de sa chevelure ; dès lors elle put le maîtriser, car sa vigueur l'avait abandonné. Elle cria : « Les Philistins te menacent, Samson ! » Il se réveilla et se dit : « J'en sortirai comme toujours et me débarrasserai », ne sachant pas que l'Éternel l'avait abandonné. Les Philistins

se saisirent de lui et lui crevèrent les yeux ; puis ils l'emmenèrent à Gaza, où il fut chargé de chaînes et forcé de tourner la meule dans la prison. (*Juges*, XVI, 4-21.)

La femme. — Heureux qui a rencontré une femme vaillante ! Elle est infiniment plus précieuse que les perles. En elle le cœur de son époux a toute confiance ; aussi les ressources ne lui font-elles pas défaut. Tous les jours de sa vie, elle travaille à son bonheur : jamais elle ne lui cause de peine. Elle se procure de la laine et du lin et accomplit sa besogne d'une main diligente. Pareille aux vaisseaux marchands, elle amène de loin ses provisions. Il fait encore nuit qu'elle est déjà debout, distribuant des vivres à sa maison, des rations à ses servantes. Elle jette son dévolu sur un champ et l'acquiert ; avec le produit de son travail elle plante un vignoble. Elle ceint de force ses reins et arme ses bras de vigueur. Elle s'assure que ses affaires sont prospères; sa lampe ne s'éteint pas la nuit. Ses mains saisissent le rouet, ses doigts manient le fuseau. Elle ouvre sa main au pauvre et tend le bras au nécessiteux. Elle ne redoute point la neige pour sa maison, car tous ses gens sont couverts de riches étoffes. Elle se brode des tapis : lin fin et pourpre forment ses vêtements. Son époux est considéré aux Portes, quand il siège avec les anciens du pays. Elle confectionne des tissus, qu'elle vend, et des ceintures, qu'elle cède au marchand. Parée de force et de dignité, elle pense en souriant à l'avenir. Elle ouvre la bouche avec sagesse, et des leçons empreintes de bonté sont sur ses lèvres. Elle dirige avec vigilance la marche de sa maison, et jamais ne mange le pain de l'oisiveté. Ses fils se lèvent pour la proclamer heureuse, son époux — pour faire son éloge. « Bien des

femmes se sont montrées vaillantes — tu leur es supérieure à toutes ! » Mensonge que la grâce ! Vanité que la beauté ! La femme qui craint l'Éternel est seule digne de louanges. Rendez-lui hommage pour le fruit de ses mains, et qu'aux Portes ses œuvres disent son éloge ! (*Proverbes*, XXXI, 10-31.)

L'AMITIÉ. — Lamentation de David sur la mort de Jonathan. —

Oh ! l'orgueil d'Israël !
Le voilà gisant sur les hauteurs !
Comme ils sont tombés, les vaillants !

Ne l'allez pas dire à Gath,
Ne le publiez pas dans les rues d'Ascalon :
Elles pourraient s'en réjouir, les filles des Philistins,
Elles en triompheraient, les filles des impurs !

Montagnes de Ghelboé,
Plus de rosée, plus de pluie sur vous,
Plus de campagnes riches en offrandes !
Car là fut déshonoré le bouclier des forts,
Le bouclier de Saül, qui plus jamais ne sera oint d'huile !

Devant le sang des blessés,
Devant la graisse des guerriers,
L'arc de Jonathan ne reculait point,
Ni l'épée de Saül ne revenait à vide.

Saül et Jonathan,
Chéris et aimables durant leur vie,
N'ont pas été séparés par la mort ;
Plus prompts que les aigles,
Plus courageux que les lions !

Filles d'Israël, pleurez Saül,
Qui vous habillait richement de pourpre,
Qui ajoutait des joyaux d'or à votre parure !

Comme ils sont tombés, les vaillants, en plein combat ;
Tombé mort, Jonathan, sur tes hauteurs !

Jonathan, mon frère, ta perte m'accable,
Tu m'étais si cher !
Ton affection m'était précieuse
Plus que l'amour des femmes...

Comme ils sont tombés, ces vaillants,
Et perdues, ces armes de guerre !

(II, *Samuel*, I, 19-27.)

LA JUSTICE. — **David et Nathan.** — Envoyé par le Seigneur vers David, Nathan alla le trouver et lui dit : « Deux hommes habitaient une même ville, l'un riche, l'autre pauvre. Le riche possédait menu et gros bétail en très grande quantité. Mais le pauvre ne possédait rien qu'une petite brebis, qu'il avait achetée. Il la nourrissait, et elle grandissait auprès de lui et de ses enfants, mangeant de son pain, buvant dans sa coupe, reposant sur son sein, traitée comme sa fille. Or, l'homme riche reçut la visite d'un voyageur, et, trop ménager de ses propres bêtes pour en offrir une à son hôte, il s'empara de la brebis du pauvre et la servit à l'hôte qui était venu chez lui... » David entra dans une grande colère contre cet homme et dit à Nathan : « Par le Dieu vivant ! il mérite la mort, l'auteur d'une telle action ; et la brebis, il doit en payer quatre fois la valeur, parce qu'il a commis cet acte et n'a pas eu de pitié ! »

Nathan dit à David : « Cet homme, c'est toi-même ! Ainsi a parlé l'Éternel, Dieu d'Israël : Je t'ai sacré roi d'Israël, je t'ai préservé de la main de Saül ; je t'ai donné la maison de ton maître, j'ai mis dans tes bras les femmes de ton maître, je t'ai établi chef de la maison d'Israël et de Juda ; et si c'était trop peu, je t'en aurais encore ajouté tant et plus. Pourquoi donc as-tu méprisé la parole du Seigneur et fait ce qui lui déplaît ? Tu as

fait périr par le glaive Urie le Héthéen et pris sa femme pour épouse ; oui, tu l'as tué par l'épée des Ammonites. Eh bien ! l'épée ne cessera jamais de menacer ta maison, parce que tu m'as méprisé, parce que tu as pris la femme d'Urie le Héthéen pour en faire ton épouse. » (II *Samuel* XII, 1-10.)

LA SAGESSE. — Rêve de Salomon. — Étant à Gabaon, Salomon vit, dans un songe nocturne, apparaître le Seigneur, qui lui dit : « Demande ; que dois-je te donner ? » Salomon répondit : « ... Mon Dieu, tu m'as fait régner, moi ton serviteur, à la place de David, mon père, et je suis un tout jeune homme, inhabile à me conduire. Et ton serviteur est entouré d'un peuple qui est le tien, que tu as élu, peuple nombreux dont la multitude est incalculable. Donne donc à ton serviteur un cœur intelligent, capable de juger ton peuple, sachant distinguer le bien du mal ; autrement, qui pourrait gouverner un peuple aussi considérable que celui-ci ? » Ce discours plut au Seigneur, satisfait de la demande exprimée par Salomon ; et Dieu lui dit : « Parce que tu as fait une telle demande, parce que tu n'as demandé ni de longs jours, ni des richesses, ni la vie de tes ennemis, que tu as seulement demandé l'intelligence afin de savoir rendre la justice, j'acquiesce à ton désir : je te donne un tel esprit de sagesse et d'intelligence, que ton pareil n'a pas existé avant toi ni ne se verra après toi. Mais je te donne, de plus, ce que tu n'as pas demandé : la richesse et la gloire, en quoi ne t'égalera aucun des rois, pendant toute la durée de ta vie. » (I, *Rois*, III, 5-13.)

3. — VIE INTERNATIONALE

Messianisme et Messie. — 1. — Or, un rameau sortira de la souche de Jessé, un rejeton poussera de ses racines. Et sur lui reposera l'esprit du Seigneur : esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de crainte de Dieu. Animé ainsi de la crainte de Dieu, il ne jugera point selon ce que ses yeux croiront voir, il ne décidera pas selon ce que ses oreilles auront entendu. Mais il jugera les faibles avec justice, il rendra des arrêts équitables en faveur des humbles du pays ; du sceptre de sa parole il frappera les violents et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant. La justice sera la ceinture de ses reins, et la loyauté l'écharpe de ses flancs. Alors le loup habitera avec la brebis, et le tigre reposera avec le chevreau ; veau, lionceau et bélier vivront ensemble, et un jeune enfant les conduira. Génisse et ourse paîtront côte à côte, ensemble s'ébattront leurs petits ; et le lion, comme le bœuf, se nourrira de paille. Le nourrisson jouera près du nid de la vipère, et le nouveau-sevré avancera la main dans le repaire de l'aspic. Plus de méfaits, plus de violences sur toute ma sainte montagne ; car la terre sera pleine de la connaissance de Dieu, comme l'eau abonde dans le lit des mers. — En ce jour-là, il y aura un rejeton de Jessé, qui se dressera comme la bannière des peuples ; les nations se tourneront vers lui, et sa résidence sera entourée de gloire. — Et en ce jour-là, le Seigneur étendra une seconde fois la main pour reprendre possession du reste de son peuple, qui aura échappé à l'Assyrie, à l'Égypte, à Patros, à Kouch, à Élâm, à Sennaar, à Hamat et aux îles de la mer. Il lèvera l'étendard vers

les nations pour recueillir les exilés d'Israël et rassembler les débris épars de Juda des quatre coins de la terre. (*Isaïe*, XI, 1-12.)

2. — Il arrivera à la fin des temps que la montagne de la maison du Seigneur sera affermie sur la cime des montagnes et se dressera au-dessus des collines, et toutes les nations y afflueront. Et nombre de peuples iront en disant : « Or ça, gravissons la montagne de l'Éternel pour gagner la maison du Dieu de Jacob, afin qu'il nous enseigne ses voies et que nous puissions suivre ses sentiers, car c'est de Sion que sort la doctrine et de Jérusalem la parole du Seigneur. » (*Michée*, IV, 1-4.)

3. — Je continuai à regarder, lorsque des trônes furent dressés et un Ancien des jours prit place. Son vêtement avait la blancheur de la neige, et la chevelure de sa tête, celle de la laine éclatante ; son trône était des flammes étincelantes et ses roues un feu incandescent. Un torrent de feu jaillissait et s'épandait devant lui ; mille milliers le servaient et dix mille myriades se tenaient en sa présence ; le tribunal entra en séance et les livres furent ouverts... Je regardai encore dans la vision nocturne, et voilà qu'au sein des nuages célestes survint quelqu'un qui ressemblait à un fils de l'homme ; il arriva jusqu'à l'Ancien des jours, et on le mit en sa présence. C'est à lui que furent données la domination, la gloire et la royauté ; l'ensemble des nations, peuples et langues lui rendaient hommage. Sa domination était une domination éternelle, immuable, et sa royauté ne devait plus être détruite. (*Daniel*, VII, 9-14.)

ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE

Depuis le IVe siècle avant J.-C., sous Alexandre le Grand et ses successeurs, et, plus tard encore, sous la domination romaine, Israël se trouve en contact étroit avec la civilisation grecque. — A Alexandrie, malgré des luttes constantes, l'esprit hébraïque et l'esprit hellénique tendent à se rapprocher et finissent par s'harmoniser dans l'œuvre de PHILON le Juif (20 av. J.-C.-40 ap. J.-C.), qui annonce et prépare la théologie chrétienne. — En Palestine, au contraire, où les SAGES et leurs ÉCOLES perpétuent la tradition, la résistance de l'esprit juif est beaucoup plus forte ; elle s'affirme victorieusement sous les MACCHABÉES, et n'est vaincue que matériellement par Titus, qui détruit Jérusalem et le Second Temple (70 ap. J.-C.), mais laisse subsister la Synagogue et l'École, où le judaïsme trouvera une vie nouvelle.

A la tradition judaïque de cette période se rattachent celles des PRIÈRES rituéliques du *Second Temple*, qui nous sont conservées, ainsi que les premiers développements de la LOI ORALE, qui prendra corps plus tard dans la *Mischna* (Répétition) et dans le *Talmud* (Enseignement).

L'influence grecque se fait sentir plus ou moins fortement dans les APOCRYPHES (cachés, douteux) nom donné à certains écrits historiques, légendaires et religieux qui nous sont parvenus en grec, mais dont plusieurs furent primitivement rédigés en hébreu, tels que l'*Ecclésiastique* (IIIe s. av. J.-C.), *Tobit*, *Judith*, la *Sagesse de Salomon*, les Livres I et II des *Macchabées* (Ier s. av. J.-C.). Bien que composés par des Juifs, ces ouvrages n'ont pas été admis dans la liste des 24 Livres formant la Bible hébraïque, — mais ils furent ajoutés à sa traduction grecque *(Bible des Septante)* et passèrent, de là, dans toutes les Bibles chrétiennes.

Plus imprégnés encore d'influence hellénique sont les PSEUDÉPIGRAPHES (écrits fictifs), tels que les Livres d'*Hénoch*, des *Jubilés*, les *Oracles Sibyllins*, la *Lettre d'Aristéas*, l'*Assomption de Moïse*, l'*Apocalypse de Baruch*, etc..., ouvrages exclus des Bibles canoniques juive et chrétiennes, presque tous composés par des Juifs entre le IIe s. av. et le IIe s. ap. J.-C., et faussement

attribués par leurs auteurs à de grands personnages, conformément à une coutume littéraire des écrivains alexandrins de l'époque.

Le dernier grand écrivain de la période hellénistique est FLAVIUS JOSEPH (37-100 ap. J.-C.), auteur d'une *Histoire ancienne des Juifs* et d'une *Histoire de la Guerre des Juifs contre les Romains* (en grec), qui comptent parmi les sources de renseignements les plus importantes que nous possédions sur Israël, depuis les origines jusqu'à la grande dispersion.

I. — *LÉGENDE ET HISTOIRE*

La Bible des Septante. — Démétrius de Phalère, préposé à la bibliothèque royale (d'Alexandrie), recevait de grandes sommes pour réunir, si possible, tous les livres du monde. Un jour, le roi Ptolémée lui demanda en ma présence combien il avait de volumes ; il répondit : « Plus de deux cent mille, ô roi ; et je ferai diligence pour me procurer ceux qui manquent encore, et arriver au nombre de cinq cent mille. Mais on m'a rapporté que les lois juives méritaient aussi d'être copiées et de figurer dans ta bibliothèque. » — « Qui t'empêche, dit le roi, de te les procurer ? » — Démétrius répartit : « Il faudrait qu'elles fussent traduites (en grec), car les Judéens ont une écriture qui leur est propre et parlent une langue particulière... » — Le roi ordonna qu'on écrivît au grand-prêtre des Juifs, afin de réaliser ce projet...

Après que le grand-prêtre Éléazar eut offert un sacrifice, choisi les soixante-dix vieillards et réuni les nombreux présents destinés au roi, il nous congédia sous une sûre escorte. Quand nous arrivâmes à Alexandrie, nous fûmes annoncés au roi. Lorsqu'il nous vit entrer avec les présents et les rouleaux de parchemin sur lesquels la Loi était écrite, le roi interrogea les vieillards sur leurs livres. Après qu'ils les eurent déroulés, il s'en approcha, s'inclina sept fois et dit : « Hommes, je vous remercie ; mais je remercie davantage celui qui vous envoie, et celui que je remercie le plus, c'est Dieu, dont voici les paroles... »

Trois jours plus tard, Démétrius accompagna les soixante-dix savants, le long de la chaussée de sept stades qui borde la mer, jusqu'à l'île de Pharos ; il les réunit dans une maison splendide et paisible, bâtie sur le rivage, et les pria de procéder à la traduction. C'est ce qu'ils firent, établissant un sens par la comparaison entre leurs diverses interprétations...

Quand ils eurent achevé, le roi ordonna qu'on tînt ces livres en haute vénération et qu'on les conservât avec le plus grand soin. Puis il invita les traducteurs à revenir souvent le voir, les assurant qu'il les traiterait en amis et leur donnerait des marques de son estime. (*Lettres d'Aristéas* *, *passim.*)

L'hellénisme en Palestine. — Après la mort de Séleucus et l'avènement d'Antiochus, surnommé Épiphane,... on vit se développer les mœurs étrangères à tel point que les prêtres n'eurent plus aucun zèle pour le service de l'autel ; sans respect pour le Temple, ils négligeaient les sacrifices et couraient à la palestre, pour prendre part aux jeux profanes et aux concours de disque. On ne faisait plus de cas de ce qu'avaient honoré nos pères et on trouvait bien plus beau ce que les Grecs tenaient pour glorieux. En agissant ainsi, les Juifs se mirent dans une position fâcheuse et ceux-là même dont ils s'efforçaient de copier les mœurs et auxquels ils voulaient se rendre entièrement semblables, devinrent leurs ennemis et les instruments de leur punition. (*Macchabées* **, II, 4.)

Les persécutions d'Antiochus Epiphane. — Le roi envoya à Jérusalem et aux villes de Juda des mes-

* Traduction d'Edmond FLEG.
** Les textes des *Macchabees* sont cités d'après la traduction L. RANDON *(Apocryphes de l'Ancien Testament)*

sagers porteurs d'un édit qui enjoignait de suivre des lois étrangères au pays, qui interdisait les holocaustes, les sacrifices et les libations dans le temple, qui ordonnait de profaner les sabbats et les fêtes, de souiller le sanctuaire et les saints, de construire des autels, d'établir des bois sacrés et d'ériger des idoles, d'immoler des porcs et autres animaux impurs, d'abandonner la circoncision des enfants et de pratiquer toutes les impuretés et les profanations qui souillent l'âme. Celui qui ne se conformerait pas à l'ordre du roi devait être puni de mort. Il publia cet édit dans tout son empire. Il établit des surveillants sur tout le peuple et prescrivit aux villes de Juda d'offrir chacune leurs sacrifices. (*Macchabées*, I, 1.)

La révolte de Mattathias. — Mattathias répondit d'une voix forte : « Tous les peuples qui habitent l'empire du roi peuvent le quitter et abandonner le culte de leurs pères pour le plaisir de suivre ses ordres ; mais moi, mes fils et mes frères, nous resterons fidèles à l'alliance de nos pères. Dieu nous préserve d'abandonner la Loi et ses prescriptions ! Les paroles du roi, nous n'y obéirons pas, et nous ne dévierons de notre culte ni à droite, ni à gauche. » — Quand il eut fini de prononcer ces paroles, un Juif s'avança devant tout le monde, pour sacrifier sur l'autel de Modéin, suivant l'ordre du roi. A cette vue, Mattathias fut saisi d'une sainte ferveur qui fit trembler ses reins, et dans sa juste indignation, il se précipita et tua ce Juif sur l'autel. Il fit périr en même temps l'officier du roi qui contraignait à sacrifier et détruisit l'autel. Dans son zèle pour la Loi, il agit comme avait fait Phinée à l'égard de Zambri, fils de Salom. — Ensuite Mattathias parcourut la ville en criant d'une voix forte : « Que

ceux qui aiment la Loi et veulent maintenir l'Alliance viennent et me suivent. » — Ses fils et lui s'enfuirent dans les montagnes, abandonnant ce qu'ils possédaient dans la ville. (*Macchabées*, I, 2.)

Martyre de sept frères et de leur mère. — Le plus jeune survivait encore. Le roi lui fit la promesse, qu'il confirma par serment, de l'enrichir, de le rendre heureux, de le traiter en ami et de lui confier un emploi, s'il voulait abandonner la religion de ses pères. Comme le jeune homme s'y refusait, le roi fit appeler la mère et l'engagea de conseiller à l'enfant d'accepter son salut. Sur ses instances, elle accepta de persuader son fils ; et penchée vers lui, se riant du cruel tyran, elle lui parla ainsi dans sa langue maternelle : « Mon fils, aie pitié de moi qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai allaité trois ans, qui t'ai nourri, entretenu et élevé jusqu'à l'âge où tu es maintenant. Je t'en supplie, mon enfant, contemple le ciel et la terre, regarde tout ce qui s'y trouve et sache que Dieu t'a tiré du néant ; il a créé de même le genre humain. N'aie donc pas peur de ce bourreau, mais sois digne de tes frères et accepte la mort, afin que je te recouvre avec eux, au jour de la miséricorde divine. » — Elle parlait encore, quand le jeune homme s'écria : « Qu'attendez-vous ? Je ne veux pas obéir à l'ordre du roi, mais aux prescriptions de la Loi donnée à nos pères par l'intermédiaire de Moïse... » Le roi, transporté de fureur, le traita plus cruellement que les autres. Il mourut sans avoir contracté de souillure, se confiant pleinement au Seigneur. Enfin, après ses fils, la mère mourut aussi. (*Macchabées*, II, 7.)

Juda Macchabée. — Tous étaient dans l'attente de l'issue prochaine du combat, déjà les ennemis s'avan-

çaient en ordre de bataille, les éléphants en bonne place et la cavalerie sur les ailes ; alors voyant cette multitude aux armes diverses et ces bêtes féroces savamment disposées, Macchabée leva les mains vers le ciel et se mit à invoquer le Dieu qui fait des miracles, car il savait que la victoire ne dépend pas de la force des armes, mais de la volonté du Seigneur qui la donne à ceux qui en sont dignes. — Voici comment il pria : « O maître, tu as envoyé ton ange, au temps d'Ézéchias, roi de Juda, et tu as fait périr cent quatre-vingt mille hommes de l'armée de Sennachérib. Maintenant aussi, Maître des cieux, envoie un bon ange devant nous, pour inspirer à nos ennemis la crainte et la terreur ; qu'ils soient frappés par ton bras puissant, ces blasphémateurs qui marchent contre ton saint peuple. » — Les soldats de Nicanor s'avançaient au son des trompettes, en entonnant des chants de guerre ; ceux de Juda attaquèrent les ennemis en invoquant Dieu et en priant. Combattant avec leurs bras et priant Dieu dans leurs cœurs, ils ne tuèrent pas moins de trente-cinq mille hommes, grâce au secours de Dieu qui les remplit d'une grande joie. (*Macchabées*, II, 15.)

Les débuts de la révolte contre Rome. — Le lendemain, qui était jour de Sabbat, les Juifs étant dans leur synagogue, un séditieux de ces Grecs de Césarée mit à dessein, à l'entrée, avant qu'ils en sortissent, un vase de terre, où il immolait des oiseaux en sacrifice. Il n'est pas croyable jusqu'à quel point cette action irrita les Juifs, parce qu'ils la considéraient comme un outrage fait à leurs lois et à leur synagogue, qu'ils croyaient en avoir été souillées. Les plus modérés et les plus sages étaient d'avis de s'adresser aux magistrats pour en demander justice. Mais les plus jeunes

et les plus bouillants, ne pouvant retenir leur colère, voulaient en venir aux mains, et ceux des Grecs qui avaient été les auteurs de l'action, et qui ne leur cédaient point en audace, ne désiraient rien davantage. Ainsi le combat s'alluma bientôt... Douze des principaux Juifs furent trouver Florus, à Sébaste, pour se plaindre de ce qui s'était passé et implorer son assistance ; mais au lieu de leur rendre justice, il les fit mettre en prison. — Les Juifs de Jérusalem ne purent voir qu'avec une étrange indignation une action si tyrannique ; et Florus, comme s'il l'eut faite à dessein pour porter les choses à la guerre, envoya tirer dix-sept talents du sacré trésor, afin de les employer, à ce qu'il disait, pour le service de l'empereur. Le peuple s'émut aussitôt, courut au Temple avec de grands cris, en implorant le nom de l'empereur pour être délivré de la tyrannie de Florus. (FLAVIUS JOSEPH *, *Guerre des Juifs*, II, 25.)

Le sac du Temple. — Titus, voyant qu'il lui était impossible d'arrêter la fureur de ses soldats, et que le feu commençait à gagner de toutes parts, entra avec ses principaux chefs dans le sanctuaire, et trouva, après l'avoir considéré, que sa magnificence et sa richesse surpassaient encore de beaucoup ce que la renommée en publiait parmi les nations étrangères, et que tout ce que les Juifs en disaient, quoique cela parût incroyable, n'ajoutait rien à la vérité. — Il pria lui-même ses soldats d'éteindre le feu, et commanda à un capitaine, nommé Libéralis, l'un de ses gardes, de frapper à coups de bâton ceux qui refuseraient de lui obéir. Mais, ni la crainte du châtiment, ni leur res-

* Les textes de Flavius Joseph sont cités d'après la traduction d'ARNAULT D'ANDILLY (Buchon, *Panthéon littéraire*).

pect pour leur prince, ne purent empêcher les effets de leur fureur, de leur colère et de leur haine contre les Juifs ; quelques-uns même étaient poussés par l'espérance de trouver ces lieux saints tout pleins de richesses, parce qu'ils voyaient que les portes étaient couvertes de lames d'or ; et, lorsque le prince s'avançait pour empêcher l'embrasement, un de ses soldats, qui était entré, avait déjà mis le feu à la porte. Il s'éleva aussitôt, au-dedans, une grande flamme, qui obligea Titus et ceux qui l'accompagnaient de se retirer... — Lorsque le feu dévorait ainsi ce superbe temple, les soldats, ardents au pillage, tuaient tous ceux qui s'y rencontraient ; ceux qui avaient recours aux prières n'étaient pas plus humainement traités que ceux qui avaient le courage de se défendre ; ceux même que la faim avait réduits à une telle extrémité, que la mort était prête à leur fermer pour jamais les yeux, apercevant cet embrasement du Temple, rassemblaient tout ce qui leur restait de force, pour déplorer un si étrange malheur ; et les échos des montagnes d'alentour et du pays qui est au-delà du Jourdain redoublaient encore cet horrible bruit. — Mais quelque épouvantable qu'il fût, les maux qui le causaient l'étaient encore davantage. Ce feu qui dévorait le Temple était si grand et si violent, qu'il semblait que la montagne même sur laquelle il était assis brûlât jusque dans ses fondements. Le sang coulait en telle abondance, qu'il semblait disputer avec le feu, à qui s'étendrait davantage. Le nombre de ceux qui étaient tués surpassait celui de ceux qui les sacrifiaient à leur colère et à leur vengeance : toute la terre était couverte de corps morts, et les soldats marchaient dessus pour poursuivre, par un chemin si effroyable, ceux qui s'enfuyaient. (FLAVIUS JOSEPH, *Guerre des Juifs,* VI, 26-28.)

II. — *VIE RELIGIEUSE ET MORALE*

1. — CULTE ET PRIÈRE

La Fête des Prémices. — En quelle manière apportait-on les premiers-nés des fruits à Jérusalem ? Tous les habitants des lieux d'un canton se réunissaient en la ville du canton, et passaient la nuit sur les places de la ville, et n'entraient point dans les maisons. De bonne heure, au matin, un chef leur disait : « Allons, montons vers Sion, vers la Maison de l'Éternel, notre Dieu. » — Ceux qui habitaient près, apportaient des figues fraîches et des grappes de raisins ; ceux qui venaient de plus loin, apportaient des figues desséchées et des raisins secs. Un bœuf marchait devant eux, les cornes teintes d'or et couronné d'une couronne d'olivier, et la flûte les précédait et chantait, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés aux approches de Jérusalem. Aussitôt, ils envoyaient au devant d'eux des messagers, et couronnaient leurs prémices. Les envoyés des Prêtres et des Lévites et les Maîtres des Trésors venaient à leur rencontre, en nombre aussi grand que l'exigeait la dignité des arrivants ; tous les artisans de Jérusalem se levaient sur leur passage, et les saluaient des mots : « Frères, soyez les bienvenus. » — Le chant de la flûte reprenait, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à la montagne du Temple. Alors chacun, et le roi Agrippa lui-même, mettait sa corbeille sur son épaule, jusqu'à la cour du sanctuaire. Et quand le cortège y entrait, on entendait retentir le chant des Lévites. « Je t'exalterai, Seigneur, car, des profondeurs, tu m'as relevé. » (*Bikkurim* *, III, Mischna, 2-4.)

* Trad. ED. FLEG. — Sur ce traité talmudique, voir Note, page 87.

Bénédiction sacerdotale. — Notre Dieu et Dieu de nos pères, bénis-nous de la triple bénédiction, écrite dans ta loi par ton serviteur Moïse et récitée par tes saints prêtres Aaron et ses fils.

Sois loué, Éternel notre Dieu, qui nous as sanctifiés par la sainteté d'Aaron et qui nous as ordonné de bénir ton peuple Israël avec amour.

(*Aux fidèles*). Que l'Éternel te bénisse et te prenne en sa garde, Amen. — Que l'Éternel t'éclaire de sa face et te soit favorable, Amen. — Que l'Éternel tourne sa face vers toi et te donne la paix, Amen. (*Rituel*) *.

Prière du soir. — Sois loué, Éternel, notre Dieu, Roi de l'univers, qui par ta parole fais arriver la nuit, par ta sagesse ouvres les portes du ciel, par ton intelligence fais varier les temps et les saisons. — Tu assignes leur place aux étoiles et détermines leurs fonctions d'après ta volonté. — Tu crées le jour et la nuit, tu fais succéder la lumière aux ténèbres et les ténèbres à la lumière, tu fais disparaître le jour pour amener la nuit et tu sépares l'un de l'autre. — *Éternel Cébaoth* est ton nom. Dieu vivant qui subsistes toujours, tu règnes sur nous à jamais. Sois loué Éternel, qui fais arriver la nuit.

Tu as aimé ton peuple, la maison d'Israël, d'une affection constante ; tu nous as enseigné ta loi et tes commandements, tes préceptes et ta justice. C'est pourquoi, notre Dieu, nous nous entretenons de tes préceptes en nous couchant et en nous levant, et nous nous réjouissons sans cesse des paroles de ta loi et de tes commandements. Car ils sont notre vie, ils prolongent notre existence, et nous les méditons jour et

* Tous les textes du *Rituel* sont cités d'après la traduction E. DURLACHER.

nuit. Oh ! ne nous retire jamais ton amour. — Sois loué, Éternel, qui aimes ton peuple, Israël. (*Rituel.*)

Prière du matin. — Loué soit l'Éternel, qui est digne à jamais de louanges. — Loué soit l'Éternel, notre Dieu, Roi de l'univers, qui a formé la lumière et créé les ténèbres, qui a établi la paix et qui a créé toute chose. — Toi dont la clémence éclaire la terre et ceux qui l'habitent, dont la bonté renouvelle chaque jour les œuvres de la création ; que tes œuvres sont immenses, ô Éternel ; toutes tu les as faites avec sagesse ; la terre est remplie de tes biens. — Oui, tu es le Roi qui dès l'origine fut seul glorifié, qui fut loué, exalté dès les temps primitifs. — Souverain du monde, fais-nous jouir de ta miséricorde sans bornes, toi, l'auteur de notre force, le rocher de notre refuge, toi, le bouclier de notre salut et notre protecteur. — Dieu béni, grand par ta sagesse, c'est toi qui as fait luire les rayons du soleil, c'est toi qui as créé tant de bien pour la gloire de ton nom. — Aussi les chefs de tes saintes légions te glorifient, ô Tout-Puissant ! ils racontent sans cesse ta gloire et ta sainteté. — Sois loué, Eternel, notre Dieu, pour les œuvres sublimes de ta main ; sois célébré à jamais pour les lumières éclatantes que tu as créées.

Éternel, notre Dieu, tu nous as aimés avec tendresse, tu as veillé sur nous avec une sollicitude extrême. O notre Père, notre Roi, en faveur de nos patriarches qui ont mis leur confiance en toi et auxquels tu as enseigné des lois vivifiantes, favorise-nous et instruis-nous. — O notre Père plein de bonté et de miséricorde, aie pitié de nous et inspire à notre cœur le désir d'approfondir et de comprendre, d'écouter, d'apprendre et d'enseigner, d'observer et de pratiquer avec joie tous les préceptes de ta loi. — Éclaire nos yeux par ta

doctrine, attache notre cœur à tes commandements et fais-nous aspirer uniquement à aimer et à vénérer ton nom, afin que la honte ne nous atteigne jamais. — Car nous espérons en ton nom saint, grand et redoutable, et c'est de ton secours que nous attendons la joie et la félicité... Tu es le Dieu qui dispense le salut. Tu nous as choisis parmi tous les peuples et rapprochés de ton grand nom qui est la vérité éternelle, pour te reconnaîtr et pour proclamer avec amour ton unité. — Sois loué, Éternel, qui, dans ton amour as choisi le peuple Israël. (*Rituel.*)

Schemoné Esréh (Les dix-huit bénédictions). — Sois loué, Éternel, notre Dieu et Dieu de nos pères, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Dieu grand, fort et redoutable, Etre suprême, dispensateur de grâces, créateur de toutes choses ; toi qui te souviens de la pitié des patriarches, tu enverras à leur postérité un rédempteur au nom de ta gloire et de ton amour. — Souviens-toi de nous pour nous faire vivre, ô Roi qui aimes tout ce qui vit ; et inscris-nous dans le livre de la vie par ta grâce, Dieu vivant. Car tu es notre Roi, notre Sauveur, notre secours et notre bouclier. Sois loué, Éternel, protecteur d'Abraham. — Dieu éternellement fort, tu ressuscites les morts et tu dispenses le salut. Ta grâce nourrit les vivants, ta miséricorde infinie ressuscite les morts ; tu soutiens ceux qui chancellent, tu guéris les malades, tu délivres les captifs et tu tiens tes promesses à ceux qui dorment dans la poussière. Qui est, comme toi, maître de la puissance ? Et qui peut t'être comparé, à toi, arbitre de la mort et de la vie, à toi qui fais fleurir le salut ?... Tu es saint, ton nom est saint et chaque jour tes saints te sanctifient. Sois loué, Éternel, Roi saint.

Tu gratifies l'homme d'intelligence et tu le guides par la raison. Oh ! inspire-nous intelligence, sagesse et discernement. Sois loué, Éternel, qui accordes l'intelligence. — Ramène-nous vers ta loi, ô notre Père ! rapproche-nous de ton service, ô notre Roi ! et fais-nous revenir à toi par une conversion sincère. Sois loué, Éternel, qui accueilles le repentir. — Pardonne-nous, notre Père, nous avons péché ; sois-nous clément, notre Roi, nous t'avons offensé. Car tu es un Dieu de clémence et de pardon. Sois loué, Éternel, dont la clémence pardonne souvent. — Vois nos tribulations et prends notre défense ; sauve-nous bientôt en faveur de ton nom ; car tu es un puissant sauveur. Sois loué, Éternel, sauveur d'Israël. — Guéris-nous, Éternel, et nous serons guéris ; viens à notre secours et nous serons sauvés ; car tu es le digne objet de nos louanges. Donne une guérison parfaite à tous nos maux ; car tu es un Roi tout-puissant, un médecin affectueux et plein de pitié. Sois loué, Éternel, qui guéris les malades de ton peuple Israël. — Éternel, notre Dieu, bénis cette année et toutes ses productions ; répands tes bénédictions sur la terre ; comble-nous de tes bontés, et que cette année soit comptée parmi les années heureuses. Sois loué, Éternel qui bénis les années *. — ... Fais fleurir parmi nous la justice comme autrefois, et les sages conseils comme aux temps primitifs ; éloigne de nous l'affliction et la douleur ; règne sur nous, toi seul, Éternel, par ta grâce et ta miséricorde, et justifie-nous dans tes jugements. Sois loué, Éternel, Roi de justice. — Que les calomniateurs perdent toute espérance ;

* Nous omettons ici les supplications relatives à la dispersion, à la reconstruction du Temple et de Jérusalem et au retour toujours espéré. — Ces formules ont, en grande partie, dû être ajoutées postérieurement. Le lecteur en trouvera d'analogues dans la *Prière pour l'An Nouveau*, page 153.

que les impies disparaissent rapidement et que tous ensemble soient anéantis. Que bientôt et de nos jours l'arrogance soit détruite et brisée, vaincue et terrassée. Sois loué, Éternel, qui brises tes ennemis et qui domptes les arrogants. — Mais que ta compassion, ô Éternel, notre Dieu, s'émeuve pour les justes et les pieux de la maison d'Israël, pour ses vieillards et ses derniers docteurs, pour les prosélytes et pour nous-mêmes. Récompense tous ceux qui mettent sincèrement leur espoir en toi ; fais-nous partager leur sort dans le monde à venir, afin que nous ne soyons pas humiliés ; car nous aussi, nous espérons en toi seul. Sois loué, Éternel, soutien et espoir des justes. (*Rituel.*)

Alénou (C'est à nous...). — C'est à nous de louer le Souverain de toutes choses et de rendre hommage à l'Auteur de la création. Il nous a distingués des peuples idolâtres ; il ne nous a pas confondus avec les familles infidèles de la terre. Notre sort, notre condition ne sont pas semblables aux leurs. C'est devant le Roi des rois, le Saint, béni soit-il, que nous nous agenouillons et nous prosternons ; c'est lui que nous adorons, lui qui a étendu les cieux et fondé la terre, lui dont le trône majestueux est au ciel et dont la toute-puissance plane dans les régions éthérées. Lui seul est notre Dieu, il n'y en a point d'autre. Oui, il est notre Roi, et nul autre que lui, ainsi qu'il est écrit dans sa loi : « Tu sauras aujourd'hui et ton cœur sera convaincu que l'Éternel seul est Dieu, en haut dans le ciel comme ici-bas sur la terre, et qu'il n'y en a point d'autre. »

C'est pourquoi nous espérons, Éternel, notre Dieu, de voir bientôt la splendeur de ta toute-puissance, qui fera disparaître les idoles de la terre et qui en détruira les faux dieux. Par ta souveraineté, Seigneur, le monde

sera épuré ; alors toute chair invoquera ton nom et les impies mêmes se tourneront vers toi. Les habitants du globe apprendront et reconnaîtront que tout genou doit fléchir devant toi, que toute langue doit jurer par ton nom. C'est devant toi, Éternel, notre Dieu, qu'ils se prosterneront ; ils rendront hommage à ta gloire, s'imposeront sous le joug de ton règne, et bientôt tu règneras sur eux pour toujours. Car la souveraineté t'appartient et tu règneras avec gloire à tout jamais. Et il est dit : l'Éternel sera reconnu Roi de toute la terre ; en ce jour l'Éternel sera reconnu Un et son nom sera Un. (*Rituel.*)

Le Grand Pardon. — Tu tends la main aux coupables et ta droite est toujours prête à accueillir les repentants ; tu nous as enseigné, Éternel, notre Dieu, à confesser devant toi tous nos péchés, à nous interdire toute action injuste, afin que tu puisses accueillir notre sincère repentir comme un sacrifice agréable, ainsi que tu l'as promis. Car, hélas ! nos sacrifices expiatoires ne finiraient point, nos holocaustes seraient sans nombre, s'ils étaient proportionnés à nos péchés. Mais tu sais que nous serons un jour la proie des vers et des insectes, et tu nous as accordé des grâces abondantes. Car que sommes-nous ? Qu'est-ce que notre existence, notre piété, notre mérite, nos ressources, notre force et notre puissance ? Que pouvons-nous dire, Éternel, notre Dieu et Dieu de nos pères ? Oui, devant toi, les héros ne sont rien, les hommes célèbres comme s'ils n'existaient pas ; les sages sont dépourvus de savoir, les hommes d'esprit sans intelligence, car la plupart de leurs actions sont vaines ; les jours de leur vie sont néant devant toi, et l'homme n'a pas de supériorité sur la brute, car tout est vain. — Cependant,

dès l'origine du monde tu as distingué l'homme des autres créatures et lui as accordé le privilège de se présenter devant toi. Mais qui oserait te demander compte de ce que tu fais, et, le juste même, à quoi te sert sa vertu ? Dans ton amour, Éternel, notre Dieu, tu nous as donné ce jour de Kippour, terme et expiation de tous nos péchés, pourvu que nous retirions nos mains de toute injustice et que nous retournions vers toi avec la résolution de remplir sincèrement ta volonté. Fais-nous donc jouir de ta miséricorde sans bornes, car tu ne désires pas la destruction du monde, ainsi qu'il est écrit : « Recherchez l'Éternel, car il est facile à trouver ; invoquez-le, car il est proche. » (*Rituel.*)

Kaddisch (Sanctification). — Que le nom du Très-Haut soit exalté et sanctifié dans le monde qu'il a créé selon sa volonté. Que son règne soit proclamé de nos jours et du vivant de la maison d'Israël, dans un temps prochain. Amen. — Que le nom de l'Éternel soit béni à jamais et dans toute l'éternité. — Béni, loué, célébré, honoré, exalté, vénéré, admiré et glorifié soit le nom du Dieu très-saint, au-dessus et au-delà de toutes les bénédictions, de tous les cantiques et hymnes de louanges qui peuvent être proférés dans ce monde. Amen. — Qu'une paix parfaite et une vie heureuse nous soient accordées par le ciel, à nous et à tout Israël, Amen. — Que celui qui entretient l'harmonie dans les sphères célestes la fasse régner parmi nous et parmi tout Israël, Amen. (*Rituel.*)

2. — ÉCRITS MORAUX

Les conseils d'un père. — Mon enfant, si je meurs, enterre-moi, et ne méprise point ta mère. Honore-la

tous les jours de ta vie, et fais ce qui lui est agréable ; ne lui cause pas de chagrin. Souviens-toi, mon enfant, qu'elle a été exposée pour toi à bien des dangers, lorsqu'elle te portait dans son sein. Quand elle mourra, enterre-la à côté de moi, dans le même tombeau. Tous les jours, mon fils, souviens-toi du Seigneur, notre Dieu, et garde-toi de transgresser ses commandements. Pratique la justice tous les jours de ta vie, et ne marche pas dans les voies de l'iniquité...

Garde-toi, mon enfant, de tout libertinage ; et d'abord prends une femme de la race de tes pères. Ne prends pas une femme étrangère, qui n'appartienne pas à la tribu de ton père, car nous sommes fils des prophètes Noé, Abraham, Isaac et Jacob. Souviens-toi, mon fils, que nos pères, de tout temps, ont tous pris des femmes de leur parenté, qu'ils ont été bénis dans leurs enfants, et que leur postérité doit hériter la terre. Et maintenant, mon fils, aime tes frères ; que l'orgueil ne t'éloigne pas de tes frères, des fils et des filles de ton peuple, et ne t'empêche pas de prendre parmi eux ta femme ; car l'orgueil amène la ruine et de grands troubles...

Que le salaire du travailleur ne séjourne pas dans ta bourse, mais donne-le-lui tout de suite : si tu agis en serviteur de Dieu, cela te sera rendu. Prends garde à toi, mon enfant, dans toutes tes œuvres, et montre ta bonne éducation dans toute ta conduite. Ce que tu hais, ne le fais à personne. Ne bois pas du vin jusqu'à l'ivresse ; que l'ivrognerie ne soit pas ta compagne sur ta route. Donne de ton pain à l'affamé, et de tes vêtements à ceux qui sont nus. Tout ton superflu, fais-en l'aumône, et ne te montre pas avare quand tu la dispenses. Répands abondamment ton pain sur la tombe des justes et ne donne pas au pécheur. Recherche les conseils de tout homme sage et ne méprise aucun

conseil utile. En tout temps, bénis le Seigneur ton Dieu, et prie-le d'aplanir ton chemin, de faire réussir toutes tes entreprises et tes projets ; car nul ne peut rien par soi-même, c'est le Seigneur qui donne tout bien, et il humilie qui il veut, suivant son bon plaisir. Souviens-toi, mon enfant, de mes recommandations et qu'elles ne s'effacent pas de ton cœur. (*Tobit* *, IV, 3-19.)

Le contentement. — Ne t'abandonne pas au chagrin et ne te consume pas dans tes soucis. Le contentement du cœur, c'est la vie de l'homme, et la bonne humeur prolonge ses jours. Trempe ton âme et encourage ton cœur et éloigne de toi la tristesse ; car le chagrin en a tué beaucoup, et il ne présente aucun avantage. — L'envie et la colère abrègent la vie, et le souci amène la vieillesse avant l'heure. — Le contentement du cœur tient lieu d'aliment recherché, et qui le possède profite de ce qu'il mange. — Veiller sur la richesse consume les chairs, et le souci qu'elle donne chasse le sommeil. — Le souci de la nourriture éloigne le sommeil, et mieux qu'une grave maladie, dissipe le sommeil. (*Ecclésiastique,* XXX, 21-XXXI, 2.)

Le deuil. — Mon fils, verse des larmes sur celui qui est mort ; manifeste ta douleur en entonnant la complainte ; donne à son corps les soins qui lui sont dûs et ne néglige pas sa sépulture. Mets de l'amertume dans tes gémissements, et de la chaleur dans tes plaintes, et porte le deuil qu'il mérite un jour ou deux, pour éviter la médisance ; puis console-toi pour vivre. Car du chagrin peut sortir la mort, et l'affliction du cœur

* Les textes de *Tobit*, de l'*Ecclésiastique* et de la *Sagesse de Salomon* sont cités d'après la traduction de L. RANDON *(Apocryphes de l'Ancien Testament).*

épuise les forces. — N'abandonne pas ton cœur au chagrin, et chasse-le en songeant à la tombe. N'oublie pas qu'on n'en revient pas. Ta tristesse ne servirait de rien au défunt et te ferait souffrir. Songe que son sort sera le tien : à lui, hier, à toi, aujourd'hui. — Quand le mort a cessé de vivre, cesse de penser à lui, et console-toi dès qu'il a rendu l'âme. (*Ib.*, XXXVIII, 16-23.)

La bienfaisance. — De même que l'eau éteint un feu ardent, la bienfaisance efface le péché ; celui qui fait du bien le retrouvera à la fin, et s'il vient à chanceler, il trouvera un appui. — Mon fils, ne prive pas le pauvre de ce qu'il lui faut pour vivre, et ne fais pas languir l'indigent dont les yeux t'implorent. — N'attriste pas celui qui a faim et n'aigris pas celui qui est dans la misère. — N'augmente pas l'amertume du cœur aigri et ne sois pas lent à donner à l'indigent. — Ne repousse pas le malheureux qui t'implore et ne détourne pas ton visage du pauvre. — Ne détourne pas tes yeux de celui qui t'implore et ne donne à personne un sujet de te maudire. Le désespéré crierait dans l'amertume de son âme et son Créateur écouterait sa plainte. — Fais-toi aimer de la communauté et courbe la tête devant les autorités de la ville. — Incline ton oreille vers le pauvre et rends-lui son salut avec modestie. — Arrache l'opprimé à ses oppresseurs et, sans crainte, juge avec droiture. — Sois comme un père pour les orphelins et comme un mari pour leur mère ; et tu seras comme un fils pour le Très-Haut, qui t'aimera plus que ta mère. (*Ib.*, III, 30-IV, 10.)

Le pardon. — Celui qui se venge, trouvera la vengeance auprès du Seigneur, qui retiendra soigneusement ses péchés. Pardonne ses torts à ton prochain,

et ensuite, quand tu prieras, tes péchés te seront pardonnés. — Un homme pourrait-il conserver, contre l'autre, de la colère et implorer sa guérison auprès de Dieu ? — Il n'aurait pas pitié de son semblable, et il prierait pour ses propres péchés ? Si, tout mortel qu'il est, il garde rancune, qui lui pardonnera ses péchés ? Songe à ta fin et cesse de haïr, — à la corruption et à la mort, et abstiens-toi de pécher. — Songe aux commandements, et n'aie pas de rancune contre ton prochain, à l'alliance du Très-Haut, et oublie les offenses. (*Ib.*, XXVIII, 1-7.)

La mort prématurée du juste. — Quant au juste, s'il meurt prématurément, il trouve le repos... Il a plu à Dieu, qui l'a aimé, et comme il vivait parmi les pécheurs, il a été transporté, il a été enlevé, de peur que leur méchanceté n'altérât ses pensées, et que leur ruse ne séduisît son âme... La perfection qu'il a acquise en peu de temps lui a tenu lieu d'une longue carrière ; son âme a plu au Seigneur, aussi s'est-elle empressée de quitter un milieu pervers. Les peuples l'ont vu et n'ont pas compris ; ils n'ont pu se mettre dans l'esprit que la grâce et la miséricorde de Dieu reposent sur ses élus, et qu'il prend soin de ses saints. Le juste mort condamne les impies vivants, et la jeunesse, arrivée promptement à la perfection, condamne la longue vieillesse de l'injuste. Les peuples voient la mort du sage et ne comprennent pas les desseins du Seigneur à son égard, la raison pour laquelle il l'a mis en sûreté ; ils voient et ils méprisent, mais le Seigneur se moquera d'eux... Ils viendront, tout tremblants, quand on fera le compte de leurs péchés, et leurs crimes se dresseront devant eux pour les accuser. Alors le juste se lèvera plein d'assurance devant ceux qui l'ont persécuté,

et son salut inattendu les frappera d'étonnement. (*Sagesse de Salomon*, IV, 7-V, 2.)

3. — LES SECTES ET LES ÉCOLES

Les Esséniens. — Les Esséniens sont Juifs de nation, vivent dans une union très étroite, et considèrent les voluptés comme des vices que l'on doit fuir, et la continence et la victoire sur ses passions, comme des vertus, que l'on ne saurait trop estimer. Ils rejettent le mariage, non qu'ils croient qu'il faille détruire la race des hommes, mais pour éviter l'intempérance des femmes... Ils méprisent les richesses ; toutes choses sont communes entre eux avec une égalité si admirable, que, lorsque quelqu'un embrasse leur secte, il se dépouille de la propriété de ce qu'il possède, pour éviter par ce moyen la vanité des richesses, épargner aux autres la honte de la pauvreté et, par un si heureux mélange, vivre tous ensemble comme frères... Ils sont très religieux envers Dieu, ne parlent que des choses saintes avant le lever du soleil et font alors des prières qu'ils ont reçues par tradition. Ils vont, après, travailler, chacun à son ouvrage, selon qu'il leur est ordonné. A onze heures, ils se rassemblent, et, couverts d'un linge, se lavent le corps dans de l'eau froide... Ils vont au réfectoire comme en un saint temple, où, lorsqu'ils sont assis en grand silence, on met devant chacun d'eux du pain et un mets quelconque dans un petit plat... Ils font, le soir, à souper, la même chose, et font manger avec eux leurs hôtes, s'il en est arrivé quelques-uns... Ils prennent un extrême soin de réprimer leur colère : ils aiment la paix et gardent si inviolablement ce qu'ils promettent que l'on peut ajouter plus de foi à leur

simple parole, qu'aux serments des autres. Ils considèrent même les serments comme des parjures, parce qu'ils ne peuvent se persuader qu'un homme ne soit pas un menteur, lorsqu'il a besoin pour être cru de prendre Dieu à témoin... Ils ne reçoivent pas à l'heure même, dans leur communauté, ceux qui veulent embrasser leur manière de vivre, mais les font demeurer durant un an au dehors, où ils ont chacun, avec le même régime, une pioche, le linge dont nous avons parlé, et un habit blanc... Ils ne les font point manger au réfectoire, jusqu'à ce qu'ils aient encore, durant deux ans, éprouvé leurs mœurs, comme ils avaient auparavant éprouvé leur continence. Alors on les reçoit, parce qu'on les en juge dignes ; mais, avant de s'asseoir à table avec les autres, ils promettent solennellement d'honorer et de servir Dieu de tout leur cœur, d'observer la justice envers les hommes, de ne faire jamais volontairement de mal à personne, quand même on le leur commanderait, d'avoir de l'aversion pour les méchants, d'assister de tout leur pouvoir les gens de bien, de garder la foi à tout le monde et particulièrement aux princes, parce qu'ils tiennent leur puissance de Dieu... (FLAVIUS JOSEPH, *Guerre des Juifs*, II, 12.)

HILLEL (mort en 10 ap. J.-Ch.). Premières études. — On raconte que Hillel gagnait chaque jour par son travail un demi-denier, dont il donnait la moitié pour sa nourriture et celle des siens, et l'autre moitié au gardien du Beth-ha-Midrasch (maison d'études). Un jour, il ne trouva point de travail, et le gardien du Beth-ha-Midrasch ne le laissa point entrer. — Alors il grimpa sur le toit, et s'assit sur la cheminée, afin d'entendre, de là, les paroles du Dieu vivant sortir

des lèvres de Schemayah et d'Abtalion. On dit que c'était la veille d'un Sabbat, en hiver, au mois de Tébeth ; la neige descendit des cieux et le couvrit. — Quand monta la colonne de l'aube, Schemayah dit à Abtalion : « Abtalion, mon frère, tous les jours il fait clair ici, et aujourd'hui, il fait sombre. Peut-être y a-t-il un nuage ? » Ils levèrent les yeux, et virent dans la cheminée une image d'homme. On monta et on trouva sur Hillel la hauteur de trois coudées de neige ; on le fit descendre, on le lava et le soigna et on l'assit auprès du feu et l'on dit : « Il mérite que, pour lui, on profane le Sabbat. » (*Yoma*, 35*b*.) *

La douceur de Hillel. — Deux hommes avaient parié, à qui mettrait Hillel en colère ; l'enjeu était de quatre cents Zuzim. L'un d'eux se rendit la veille d'un sabbat chez Hillel, qui justement se coiffait. Il frappe à la porte et demande : « Hillel est-il chez lui ? Hillel est-il chez lui ? » — Le sage s'enveloppe dans son manteau et va au-devant de lui, et lui dit : « Quel est ton désir, mon fils ? » — « J'ai, répond l'autre, une question à te faire. » — « Fais-la, mon fils. » — « Pourquoi les Babyloniens ont-ils la tête plate ? » — « Voilà, mon fils, une question importante, répond Hillel : c'est parce qu'ils n'ont pas d'habiles sages-femmes. » — L'homme s'en va, revient une heure après et crie : « Hillel est-il chez lui ? Hillel est-il chez lui ? » — Le sage s'habille précipitamment, vient au-devant de lui et lui dit : « Que désires-tu, mon fils ? » — « J'ai, répond l'homme, une question à te faire. » — « Fais. » — « Pourquoi les habitants de Thadmore ont-ils des yeux troubles ? » — « Tu poses là une question impor-

* *Yoma* et, plus bas, *Schabbath*, *Erubin*, trad. EDMOND FLEG. Sur ces traités talmudiques, v. Note, page 87.

tante, mon fils : c'est parce qu'ils habitent une contrée sablonneuse. » — Le questionneur se retire, revient une heure plus tard, et crie de nouveau : « Hillel est-il chez lui ? Hillel est-il chez lui ? » — Le sage se drape dans son manteau, vient au-devant de lui et dit : « Quel est ton désir, mon fils ? » — « J'ai une question à te faire. » — « Fais. » — « Pourquoi les Africains ont-ils de grands pieds ? » — « Voilà, répond Hillel, une question fort grave : c'est parce qu'ils habitent une contrée marécageuse. » — « J'aurais, répartit l'homme, beaucoup d'autres questions à te poser encore ; mais je craindrais de t'irriter. » — « Toutes les questions que tu as encore à faire, répond Hillel, je demande à les entendre. » — Alors l'autre lui dit : « Es-tu bien ce Hillel, que ceux d'Israël nomment prince ? » — « Oui. » — « Je ne leur en souhaite pas beaucoup comme toi. » — « Et pourquoi donc ? » — « Parce que tu m'as fait perdre quatre cents Zuzim. » (*Schabbath*, 31*a*.)

L'École de Hillel et l'École de Schammaï. — Les Rabbis ont enseigné : « Soyez doux comme Hillel, et non point violents comme Schammaï. » — Un idolâtre vint devant Schammaï et lui demanda : « Combien de sortes de lois avez-vous ? » — « Deux, fut la réponse ; l'une écrite et l'autre orale. » — « J'accepte la première, reprit le païen, mais je refuse l'autre. Reçois-moi dans le judaïsme, à cette condition que tu ne m'enseigneras que la loi écrite. » — Schammaï l'injuria et le congédia avec une semonce. — L'idolâtre se rendit chez Hillel, avec le même vœu. Le maître acquiesça. Le premier jour il lui enseigna l'A. B. C., le deuxième jour, il recommença, mais dans un ordre différent. — « Mais tu me l'as appris hier, dans un autre ordre », dit le païen. — « Tu t'es donc fié à moi,

dit Hillel ? N'était-ce pas te fier à la loi orale ? »

Un autre païen vint devant Schammaï et lui dit : « Je me ferai juif ; mais il faut que tu m'enseignes toute la Loi, pendant que je me tiendrai sur un seul pied. » Schammaï le renvoya, en le frappant de la règle qu'il tenait en sa main. L'idolâtre s'adressa ensuite à Hillel, avec le même souhait ; et le maître lui dit : « Ce que tu n'aimes pas qu'on te fasse, ne le fais pas à autrui. C'est toute la Loi ; le reste n'est que commentaire : va et apprends-le. » (*Schabbath*, 30*a*.)

Durant trois années, l'école de Hillel et l'école de Schammaï disputèrent ensemble. Chacune disait : « Nos décisions font loi. » — Alors une Voix du ciel se fit entendre : « Les unes et les autres sont paroles du Dieu vivant ; mais seules celles de Hillel font loi. » — Puisque les unes et les autres étaient paroles du Dieu vivant, pourquoi celles de l'école de Hillel furent-elles trouvées dignes de faire loi ? Parce que les Hillelites étaient doux et patients, et qu'ils enseignaient, avec leurs leçons, les leçons de Schammaï ; mieux encore, ils enseignaient les paroles de l'école de Schammaï avant leurs propres paroles... Et ceci t'apprend que : qui s'abaisse soi-même élève Dieu ; qui s'élève soi-même abaisse Dieu ; qui poursuit la grandeur, la grandeur le fuit ; et qui fuit la grandeur, la grandeur le poursuit. (*Erubin*, 13*b*.)

ÉPOQUE TALMUDIQUE

Après le schisme chrétien et la ruine définitive de l'État juif et du Temple (70 ap. J.-C.), les Docteurs se proposent comme tâche de perpétuer le judaïsme en « élevant une haie autour de la Torah » (Loi). Dans les Écoles de Palestine, — sous la domination romaine, — et dans celles de Babylonie, — sous la domination parthe, puis arabe, — la tradition orale se développe et prend corps dans le TALMUD (étude, enseignement), vaste recueil en hébreu et en araméen, comprenant : 1° Le texte de la MISCHNA (répétition), c'est-à-dire de la Loi orale depuis ses origines jusqu'en 220 ap. J.-C., date à laquelle JUDA LE SAINT en acheva la rédaction. 2° Les interprétations et commentaires de tous genres, inspirés par ce texte aux maîtres et aux élèves des ÉCOLES ou ACADÉMIES PALESTINIENNES et BABYLONIENNES à l'époque des AMORAÏM (disants), 220 à 500. — Il en existe deux rédactions : le TALMUD DE JÉRUSALEM, achevé en Palestine vers le milieu du IVe s. et le TALMUD DE BABYLONE, beaucoup plus important par son étendue et son contenu, achevé en Babylonie vers 500, par RAB ASCHI et RABINA. On appelle *Gemara* la partie du Talmud de Babylone qui est ajoutée à la Mischna. — Chacun des deux Talmuds suit la division de la Mischna, en six *ordres*, subdivisés eux-mêmes en *traités*.

Mais le mot de traité ne signifie pas ici que les matières soient logiquement classées ou développées. Il n'y a, au contraire, aucun ordre réel dans ces deux énormes compilations. On assiste, en les lisant, aux causeries et aux discussions sans fin que chacun des versets de la Bible inspire aux commentateurs: subtils raisonnements de casuistique et de jurisprudence, déductions sensées ou aventureuses, histoire, légende, religion, morale, philosophie, géographie, zoologie, astrologie, superstitions et traditions, science et poésie se succèdent ou s'enchevêtrent en chaque chapitre, presque en chaque page. Les opinions les plus diverses et les plus contradictoires s'expriment donc en ces recueils, qui représentent près de dix siècles de pensée juive ; et il n'est pas surprenant que quelques-unes d'entre elles aient paru, à divers titres, choquantes aux talmudistes eux-mêmes.

Mais, en général, les opinions n'engagent que leurs auteurs (dont les noms sont toujours donnés) et ne s'imposent ni comme dogmes, ni comme règles de conduite.

Deux routes de la pensée se reconnaissent, en effet, à tous les tournants de ces immenses labyrinthes que sont les deux Talmuds : 1° Les commentaires de la Loi proprement dite appartiennent à la pensée *juridique* et constituent une jurisprudence, la HALACHA, qui possède force de loi, — à condition toutefois que, conformément à une interprétation traditionnelle de *Exode* XXIII, 2, la décision ait été prise à la majorité des voix des docteurs qui l'ont discutée. — 2° Les commentaires des textes *non législatifs* de la Bible appartiennent au contraire à la libre fantaisie, qu'elle s'attache soit à un passé plus ou moins légendaire, soit à la connaissance plus ou moins exacte de la nature et de l'univers, soit au besoin de captiver et d'émouvoir une assemblée de fidèles, soit à celui de découvrir les mystères de la création ou d'anticiper sur les visions d'outre-tombe et les promesses des Derniers Jours. Elle crée alors la HAGGADA, ensemble de récits et de fables, de notions et de rêveries, d'images et de symboles où nul Juif n'est tenu de voir des vérités rigoureuses.

L'époque talmudique n'est pas close à l'achèvement du Talmud : D'une part, la Haggada continue à produire des recueils très importants qui se rattachent étroitement à la littérature talmudique (tels : MIDRASCH RABBA, PESIKTA RABBATHI, PIRKÉ DE RABBI ÉLIÉZER). — D'autre part, les Académies babyloniennes, sous la direction des SABORAÏM (opinants), puis des GAONS, entreprennent et mènent à bien la tâche de faire prévaloir la jurisprudence du Talmud dans toutes les communautés juives de la dispersion, — ce qui représente un travail de plusieurs siècles. — Au cours du VIIIe s. cet immense effort provoque une importante réaction : continuant, à leur manière, les Sadducéens d'autrefois, les KARAÏTES refusent au Talmud toute autorité, même en ses parties strictement légales et ils n'admettent que la Bible seule, comme source de connaissance législative et religieuse. — On peut dire qu'avec le Karaïsme, l'époque talmudique proprement dite s'achève, car, pour triompher de cette secte, les docteurs juifs, et à leur tête SAADIA, recourront à de nouvelles formes d'exposition.

I. — *LA VIE DES SAGES* *

JOCHANAN BEN ZACCAÏ (Ier siècle après J.-Ch.). — Jochanan et ses disciples. — Un jour Rabbi Jochanan dit à ses disciples : « Qu'y a-t-il, à vos yeux, de plus avantageux pour l'homme ? » Rabbi Eliézer répondit : « Le contentement. » — Rabbi Josué : « Un ami sincère. » — Rabbi Siméon : « La prévoyance. » — Rabbi José : « Un bon voisin. » — Rabbi Eléazar : « Un bon cœur. » — « Je préfère, répliqua le maître, l'opinion d'Eléazar, fils d'Arach, car vos réponses sont contenues dans la sienne. »

« Maintenant, continua-t-il, dites-moi ce que l'homme doit éviter avec le plus de soin. » — Rabbi Eliézer répondit : « Le mécontentement. » — Rabbi Josué : « Un ami faux. » — Rabbi José : « Un mauvais voisin. » — Rabbi Siméon : « Celui qui emprunte et ne paie pas, car emprunter à l'homme, c'est emprunter à Dieu, ainsi qu'il est écrit (Psaumes XXXVII, 21). » — Rabbi Eléazar dit : « La chose la plus pernicieuse, c'est un mauvais cœur. » — « Je préfère encore l'opinion d'Eléa-

* A partir de ce chapitre, jusqu'à la fin de l'ouvrage, tous les textes dont le traducteur n'est pas expressément cité en Note, ont été traduits par Edmond FLEG.

Les traités du Talmud auxquels nous avons emprunté des passages sont, dans l'ordre alphabétique : *Aboda Zara*, sur les Cultes étrangers ; *Aboth* ou *Pirké Aboth*, Chapitres des Pères ; *Baba Mezia*, Porte du Milieu ; *Baba Bathra*, Dernière Porte ; *Berachoth*, Bénédictions ; *Bikkurim*, Premiers fruits ; *Chullin*, Nourriture profane ; *Erubin*, relatif à l'*Erub*, usage concernant la nourriture à la veille du Sabbat et des Fêtes ; *Gerim*, Prosélytes ; *Gittin*, Divorces ; *Ketouboth*, Contrats de mariages ; *Kilayim*, Substances mêlées ; *Maccoth*, Coups, délits ; *Menachoth*, Offrandes végétales ; *Rosch Haschana*, Jour de l'An ; *Sanhedrin*, Tribunal ; *Schabbath*, Sabbat ; *Schebiith*, Année sabattique ; *Scheboutoh*, Serments ; *Semachoth*, Joies, par antiphrase pour Deuils ; *Soferim* Scribes ; *Taanith*, Jeûnes ; *Tamid*, Toujours, sacrifice perpétuel.

zar, fils d'Arach, répliqua le maître, car vos réponses sont contenues dans la sienne. » (*Aboth*, II, p.)

La mort de Jochanan ben Zaccaï. — Quand Rabban Jochanan ben Zaccaï fut malade, ses élèves l'allèrent visiter. En les voyant, il se mit à pleurer. Ses élèves lui dirent : « Flambeau d'Israël, solide pilier, marteau puissant, pourquoi pleures-tu ? » — Il répondit : « Je pleurerais, si l'on me conduisait devant le roi de chair et de sang, que je puis apaiser avec des paroles et corrompre avec de l'or, qui est en ce monde aujourd'hui et qui demain est au tombeau, dont la colère, s'il s'irrite contre moi, n'est point une colère éternelle, dont les liens, s'il m'enchaîne, ne sont point des liens éternels, dont la mort, s'il me tue, n'est point une mort éternelle ; et voici que l'on me mène devant le Roi des Rois, le Saint, béni soit-il, qu'on n'apaise point avec des mots, qu'on ne corrompt point avec de l'or, qui vit et subsiste en toute éternité, dont la colère, s'il s'irrite contre moi, est une colère éternelle, dont la chaîne, s'il m'enchaîne, est une chaîne éternelle, et dont la mort, s'il me tue, est une mort éternelle ; et je vois pour moi deux chemins, dont l'un conduit au jardin d'Éden et l'autre à la Géhenne ; et j'ignore lequel de ces deux chemins on me va faire suivre ; et je ne pleurerais pas ? — » Alors ses disciples lui dirent : « Bénis-nous. » Et il répondit : « Veuille le Seigneur que vous craigniez Dieu, comme vous craignez les hommes. » — Et ses élèves lui dirent : « Pas davantage ? » Et il répondit : « Plût au Ciel qu'il en fût ainsi. Quand l'homme commet une faute, ne dit-il pas : que nul homme ne me voie ? » (*Berachoth*, 28*b*.)

RABBI CHANINA BEN DOSSA (Ier siècle). La pauvreté de Rabbi Chanina. — Rab disait : « Tous les jours une Voix divine sortait, disant : « Le monde entier n'est nourri que grâce à Chanina, mon fils, et Chanina mon fils se contente d'un pot de caroubes, d'une veille de Sabbat à une autre veille de Sabbat. »

Chaque veille de Sabbat, la femme de R. Chanina chauffait son âtre, et y jetait des choses produisant de la fumée, pour faire croire qu'elle préparait un repas, et cacher ainsi la honte de sa pauvreté. — Elle avait une méchante voisine, qui se dit : « Je sais qu'elle n'a rien (à cuire). Je vais voir ce que c'est. » — Elle vint et frappa. La femme de Rabbi Chanina avait honte et alla se cacher dans sa chambre. Mais il se fit un miracle : la voisine trouva l'âtre rempli de pain et le pétrin rempli de pâte. — Elle cria : « Voisine, voisine, venez, votre pain va brûler. » — Et la femme de R. Chanina se montrant, répondit : « C'est justement pourquoi je sortais de ma chambre. » — On apprend même qu'elle alla réellement retirer le pain, car elle était accoutumée aux miracles.

Un jour, elle dit à son mari : « Jusqu'à quand vivrons-nous dans cette misère ? » — « Que faut-il faire ? » répondit-il. — « Prie Dieu, qu'il te donne ici-bas un peu du bonheur réservé aux justes dans le monde qui vient. » — Il pria, et voici qu'apparurent des doigts, qui lui donnaient un pied de table en or. — Ensuite, il rêva ; et dans son rêve, il vit que tous les justes mangeaient sur des tables à trois pieds, et que lui n'avait qu'une table à deux pieds. — Et il dit à sa femme : « Veux-tu donc que tous les justes mangent sur des tables à trois pieds, et que nous seuls mangions sur une table à laquelle il manquera un pied ? » — Elle répondit : « Qu'allons-nous faire ? » Prie Dieu, qu'il te

le reprenne. » — Il pria et le pied d'or lui fut repris. — Et l'on dit que ce dernier miracle fut plus grand que le premier, car nous savons que le Ciel donne, mais ne reprend jamais. (*Taanith*, 24*b*-25*a*.)

NAHUM DE GIMSO (**Ier siècle**). — Pourquoi appelait-on cet homme Nahum de Gimso ? Parce qu'à tout ce qui lui arrivait, il avait coutume de dire : « Cela aussi (*Gam zou*) est pour le bien. »

On raconte de Nahum de Gimso, qu'il était aveugle des yeux, estropié des deux mains, qu'il avait les deux pieds coupés et le corps couvert de lèpre tout entier. Il était étendu dans une maison branlante, et les pieds de son lit reposaient sur des coupes remplies d'eau, afin que les fourmis ne pussent ramper jusqu'à lui. Un jour, ses disciples voulurent déménager son lit et ensuite le reste de son mobilier. Alors il dit : « Mes enfants, emportez le reste d'abord, et mon lit pour finir ; car tant que je serai dans la maison, je vous assure qu'elle ne s'écroulera point. » — Ils firent comme il disait, et à peine avaient-ils emporté le lit, que la maison s'effondra. — Alors ses disciples lui dirent : « Notre maître, puisque tu es un juste aussi parfait, pourquoi tous ces malheurs sur toi ? » — « Mes enfants, répondit-il, je me les suis moi-même attirés ; car, un jour que je me rendais chez mon beau-père, menant avec moi trois ânes, l'un chargé de comestibles, l'autre de boisson et le troisième de diverses sortes de nobles fruits, je croisai sur ma route un pauvre qui me dit : Maître, donne-moi de quoi manger. — Attends, lui dis-je, que j'aie déchargé mon âne. — Je n'avais pas fini de décharger la bête, que le pauvre rendait l'âme. J'allai et je me jetai sur sa face, disant : Que mes yeux, qui n'ont point eu pitié de tes yeux, perdent la vue ;

que mes mains, qui n'ont point eu pitié de tes mains, soient mutilées; que mes pieds, qui n'ont point eu pitié de tes pieds, soient coupés. Et mon esprit ne fut en repos que lorsque j'eusse dit : Que tout mon corps se couvre de lèpre. » — Ses disciples lui répondirent : « Hélas sur nous, qui te voyons en tel état. » — Mais il leur dit : « Hélas sur moi, si vous ne m'y voyiez pas ! » (*Taanith*, 21*a*.)

RABBAN GAMLIEL II (fin du I[er] siècle et commencement du II[e]). R. Gamliel et R. Josué. — Un élève s'en vint devant Rabbi Josué et lui demanda : « Rabbi, la prière du soir est-elle facultative ou obligatoire ? » Il répondit : « Facultative. » — L'élève s'en vint devant Rabban Gamliel et lui demanda : « La prière du soir est-elle facultative ou obligatoire ? » Et il répondit : « Obligatoire. » L'élève lui dit : « Mais Rabbi Josué m'a dit qu'elle est facultative. » Rabban Gamliel lui répliqua : « Attends que viennent les discutants au Beth-ha-Midrasch (maison d'école). »

Quand les discutants furent venus au Beth-ha-Midrasch, l'élève se leva et demanda : « La prière du soir est-elle facultative ou obligatoire ? » — Rabban Gamliel dit : « Elle est obligatoire. » Et il demanda aux sages : « Y a-t-il quelqu'un qui pense autrement ? » — Rabbi Josué répondit : « Non. » — Mais Gamliel lui dit : « Ne m'a-t-on pas dit, en ton nom, qu'elle est facultative ? » Et il ajouta : « Josué, lève-toi sur tes pieds, et on témoignera contre toi. » — ...

Rabban Gamliel était assis et enseignait et Rabbi Josué restait debout. Alors les sages commencèrent de murmurer contre Rabban Gamliel, disant : « Que de fois il humilie Rabbi Josué ! L'an dernier, il l'a humilié, à Rosch Haschana (jour de l'An), dans l'affaire de

Rabbi Zadok, et maintenant, il l'humilie de nouveau. Il faut que nous retirions à Gamliel la présidence. » Et (pour que Josué ne fût pas seul debout), ils firent se lever aussi Rabbi Houzpith, le traducteur.

. . . .

Rabban Gamliel dit : « S'il en est ainsi, j'irai demander pardon à Rabbi Josué. » — Lorsqu'il arriva dans la maison de Josué, il vit que les murs étaient noirs, et lui dit : « Aux murs de ta maison. on reconnaît que tu es forgeron. » — Rabbi Josué répondit : « Hélas sur la génération dont tu es le chef ; hélas sur le navire dont tu es le capitaine : car tu ne connais point la misère des élèves des sages, ni comment ils travaillent, ni comment ils se nourrissent. » — Et Rabban Gamliel lui dit : « Pardon, excuse-moi. » — Mais Rabbi Josué ne prenait point garde à lui. — Alors Rabban Gamliel lui dit : « Fais-le en souvenir de mon père. » Et Josué lui pardonna. (*Berachoth,* 28*a*.)

Les entretiens de R. Gamliel. — L'empereur dit à Rabban Gamliel : « Votre Dieu est un voleur, car il est écrit : l'Éternel fit tomber un sommeil sur Adam (et, tandis qu'il dormait, il lui ravit une côte). » — La fille de Gamliel dit alors à l'empereur : « Donne-moi un juge. » — Il dit : « Pourquoi ? » — Elle répondit : « Un voleur est venu chez nous cette nuit ; il a pris une cruche d'argent, et il a laissé une cruche d'or. » — L'empereur répliqua : « Puisse ce voleur venir chez moi tous les jours. » Et la fille de Gamliel répondit : « N'était-ce pas une aussi belle chose pour Adam, qu'on lui prît une côte, et qu'on lui donnât une femme ? » (*Sanhédrin,* 39*a*.)

L'empereur dit à Gamliel : « Vous dites que partout où se réunissent dix personnes (pour prier), Dieu vient

se poser. Combien y a-t-il donc de Dieux ? » — Gamliel appela son serviteur, et le frappa légèrement au cou. — L'empereur dit : « Pourquoi donc l'as-tu frappé ? » — « Parce qu'il a laissé le soleil pénétrer dans la maison. » — « Mais, dit l'empereur, le soleil se pose sur tout le monde. » — Et R. Gamliel répondit : « Le soleil n'est qu'un parmi les mille milliers et les mille myriades devant le Saint, béni soit-il ; et il se pose sur le monde entier ; à plus forte raison, le Saint lui-même. » (*Sanhédrin*, 39*a*.)

Un philosophe dit un jour à Rabban Gamliel : « Il est écrit dans votre Loi : L'Éternel, ton Dieu, est un feu dévorant, un Dieu jaloux. — Pourquoi donc sévit-il contre les idolâtres et non contre les idoles elles-mêmes ?... » Gamliel répondit : « Si les païens adoraient une chose dont le monde n'eût pas besoin, pour sûr, Dieu l'anéantirait ; mais vois : ils adorent le soleil, la lune, les étoiles, les planètes, les sources et les vallées ; faudra-t-il, à cause de ces insensés, qu'il détruise tout son bel univers ? » (*Aboda Zara*, 54*b*.)

RABBI JOSUÉ BEN CHANANYA (fin du Ier siècle et commencement du IIe). Le Rabbi et l'empereur. — Adrien (soient brisés ses os) demanda un jour à Rabbi Josué, fils de Chananya : « Ne suis-je pas plus fort que ton maître Moïse ? » — « Pourquoi ? » — « Parce que je vis, et qu'il est mort. N'est-il pas écrit : un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort ? — « Peux-tu, répondit le Rabbi, donner l'ordre que personne n'allume aucun feu, de trois jours ? » — « Certainement, répliqua l'empereur. » — Le soir, ils montèrent tous deux sur la terrasse du palais, et Josué vit une fumée qui montait dans le lointain. « Qu'est cela ? » demanda-t-il. — Adrien répondit : « L'éparque, qui habite là, est malade, et le

médecin qui le soigne a déclaré que, s'il ne boit pas d'eau chaude, sa guérison est impossible. » — « Puisse-t-il rendre l'âme, répliqua Josué. Tu vis encore et tes ordres ne sont pas observés, et Moïse, notre maître, nous a ordonné : « Vous n'allumerez au jour de Sabbat aucun feu dans vos demeures », et depuis ce temps-là, les Juifs n'allument au Sabbat aucune lumière, et cette ordonnance n'a point été levée. Diras-tu encore : Je suis plus fort que ton maître Moïse ? » (*Ruth Rabba* *, par. 3.)

L'empereur dit à Rabbi Josué, fils de Chananya : « Je veux voir votre Dieu. » — Le Rabbi répondit : « C'est chose impossible. » — L'empereur répliqua : « Il faut que tu me le montres. » — Le Rabbi fit sortir l'empereur ; c'était en été, dans le mois de Tammuz ; et il dit à l'empereur : « Regarde le soleil. » — L'empereur répondit : « Je ne peux pas. » Alors Rabbi Josué dit : « Si tu ne peux pas regarder le soleil, qui n'est qu'un des serviteurs devant le Saint, béni soit-il, comment pourrais-tu regarder le Saint lui-même ? » (*Chullin*, 59*b*-60*a*.)

Un miracle n'est pas une preuve. — Ce jour-là, Rabbi Eliézer fit toutes les objections du monde, mais on n'en tint pas compte. Alors il dit : « Si la règle est bien telle que je l'enseigne, que ce caroubier en décide. » Et le caroubier recula de cent coudées. Mais les

* Le *Ruth Rabba* fait partie du *Midrasch rabba* ou *Grand Midrasch* (de *darasch*, scruter), commentaire homilétique et folk-lorique de divers livres de la Bible. — Pour désigner le Midrasch Rabba de chacun de ces livres, on fait suivre le titre hébreu du livre du mot *Rabba* (grand). Nous citons, au cours de cet ouvrage : le *Bereschit Rabba* (sur la Genèse), le *Debarim Rabba* (sur le Deutéronome), le *Kohelet Rabba* (sur l'Ecclésiaste), le *Ruth Rabba* (sur Ruth), *Schemoth Rabba* (sur l'Exode) et le *Schir-ha-Schirim Rabba* (sur le Cantique des Cantiques). — Ces écrits appartiennent à des époques fort diverses ; rédigés entre le VI[e] et le XII[e] s. ap. J.-C., ils prolongent, pour ainsi dire, jusque très avant dans le Moyen-Age, la Haggada talmudique.

sages lui dirent : « Un caroubier ne prouve rien. » — Alors il leur dit : « Si la règle est bien telle que je l'enseigne, que l'eau de ce canal en décide. » — Et dans le canal, l'eau remonta, au lieu de descendre. Mais les sages lui dirent : « Un canal d'eau ne prouve rien. » — Alors il leur dit : « Si la loi est bien telle que je l'enseigne, que les murs de la maison d'école en décident. » — Et les murs de la maison d'école se penchèrent pour tomber. Et Rabbi Josué invectiva les murs, disant : « Quand les élèves des sages discutent entre eux d'une règle, en quoi cela vous regarde-t-il ? » — Et, par respect pour R. Josué, ils ne s'écroulèrent point ; mais ils ne se redressèrent point non plus, par respect pour R. Eliézer ; ils restèrent et restent encore penchés. — Alors une fille de la Voix se fit entendre du ciel, proclamant : « Qu'avez-vous ? Pourquoi importuner Rabbi Eliézer ? La règle est toujours telle qu'il l'enseigne. » — Mais R. Josué se dressa sur ses pieds et dit (*Deutér.*, xxx, 12) : « Elle n'est pas au ciel ! » — Que signifient ces mots ? Ils signifient que la Torah n'est plus au ciel : qu'elle nous a été donnée, du haut du Sinaï, une fois pour toutes, et que nous n'avons plus à nous soucier d'une voix céleste, puisque dans la Torah, promulguée au Sinaï, il est écrit : « On se règlera sur l'opinion de la majorité. » — Le prophète Élie apparut à Rabbi Nathan, qui lui demanda : « Que faisait Dieu, le Saint, béni soit-il, à cette heure (où R. Josué déniait la valeur des miracles) ? » — Et le prophète lui répondit : « Dieu, riait et disait : Mes enfants m'ont vaincu, mes enfants m'ont vaincu ! » (*Baba Mezia,* 59*b*.)

AKYLAS LE PROSÉLYTE (fin du Ier et commencement du IIe siècle). — Akylas, le prosélyte, demanda à nos maîtres : « Il est écrit : J'aimerai le converti, je

lui donnerai pain et vêtement. — Sont-ce là toutes les promesses faites au converti par le Saint, béni soit-il ? » — Il lui fut répondu ; « Toi, qui es venu chez nous, il ne suffit pas que tu sois traité comme nous ; mais tu dois l'être comme Jacob, l'aîné du Saint, béni soit-il. Et qu'il ne vienne pas en ton esprit que Jacob ne demanda à Dieu que pain et vêtements (voir *Genèse*, XXVIII, 20). Mais il dit : « Le Saint, béni soit-il, m'a promis d'être avec moi, et de faire naître de moi des fils qui seront de saints prêtres, et qui mangeront le pain sacré, et se vêtiront de vêtements sacrés. — Car il est dit : « Il me donna du pain à manger », et c'est là le pain sacré ; « et des vêtements pour me vêtir », et ce sont là les vêtements de sainteté. De même il fera naître, du converti, des enfants, qui mangeront le pain sacré et se vêtiront de vêtements de sainteté. » (*Schemoth Rabba*, par. 19.)

RABBI AKIBA (50-132). **Le mariage d'Akiba.** — Akiba était l'ami du fils de Kalba-Sabua, de chez qui tout homme affamé comme un chien sortait rassasié. — La fille de Kalba-Sabua l'ayant vu et ayant deviné ses vertus, lui dit : « Je deviendrai ta femme, si tu vas étudier. » — Il répondit : « Oui ! » — Elle l'épousa en secret, puis le fit partir. — Le père l'apprit, la chassa de sa maison, et lui refusa toute jouissance de ses biens.

Akiba fut absent durant douze années, et revint, suivi de douze mille élèves. On avait demandé à sa femme : « Jusques à quand resteras-tu comme une veuve ? » — A son retour elle répondit : « S'il m'avait consultée, je lui aurais conseillé d'étudier douze années encore. » — Il repartit pour douze années nouvelles, au bout desquelles il revint avec vingt-quatre mille

élèves. — Lorsqu'il arriva devant la ville, sa femme vint à sa rencontre... ; elle tomba sur la face et lui baisa les pieds. On voulut la repousser, mais Rabbi Akiba dit : « Laissez-la, car ce qui est à vous et à moi, est à elle. » (*Ketouboth*, 62*b*-63*a*.)

Confiance en Dieu. — Rabban Gamliel, Rabbi Eléazar ben Asarya, R. Josué et R. Akiba montèrent ensemble à Jérusalem. Quand ils furent parvenus au mont Sophim, ils déchirèrent leurs vêtements ; et quand ils furent sur la montagne du Temple, ils virent un chacal qui sortait des ruines du Saint des Saints. Alors ils se mirent à pleurer ; mais Akiba riait. « Pourquoi ris-tu ? » lui demandèrent-ils. — « Et vous, pourquoi pleurez-vous ? » — « Eh quoi, répondirent-ils, au Lieu dont il est dit : « Le profane qui s'en approcherait serait frappé de mort », — en ce lieu même nous voyons s'accomplir cette autre parole : « Le mont de Sion, en ruines, foulé par les renards » ; et nous ne verserions pas de larmes ? » — « C'est là justement pourquoi je ris, répliqua Akiba ; car Urie le prêtre a dit : « Sion sera labourée comme un champ, Jérusalem deviendra un monceau de ruines, et la montagne du Temple, une hauteur boisée » ; et Zacharie, fils de Bérachia, a dit : « De nouveau des vieux et des vieilles seront assis sur les places de Jérusalem, tous, un bâton à la main, et les places de la cité seront pleines de jeunes garçons et de jeunes filles qui s'ébattront » ; — tant que la prophétie d'Urie ne s'était point accomplie, je pouvais craindre que celle de Zacharie ne s'accomplît pas ; mais maintenant que s'est accomplie celle d'Urie, je tiens pour assuré que celle de Zacharie aussi s'accomplira littéralement. » — « Akiba, Akiba, lui crièrent les autres, tu nous as consolés, tu nous as consolés ! » (*Maccoth*, 24*a*-*b*.)

La mort d'Akiba. — Quand Rome défendit à Israël d'enseigner la Torah, que fit Akiba ? Il rassembla de grandes assemblées, et enseigna. — ... Quelques jours plus tard, il fut arrêté, et on l'emprisonna... Lorsqu'on le fit sortir pour le mener à la mort, c'était l'heure de la prière du Schema (*Ecoute, Israël...*» On brossa sa chair avec des brosses de fer, et il priait, prenant sur lui le joug du royaume des cieux, avec amour. Et ses élèves lui dirent : « Assez, Rabbi, assez ! » — Et il leur répondit : « Chaque jour, je me désolais sur le passage : Tu aimeras l'Éternel ton Dieu *de toute ton âme*. — Je me disais : — Quand viendra ce moment ? Et maintenant qu'il est venu, je n'accomplirais pas ce que je souhaitais ? » Et comme il disait : L'Éternel est *Un*, il allongea ce mot : *Un*, jusqu'à ce que sortît son âme.

Alors une voix du ciel se fit entendre, disant : « Bonheur à toi, Rabbi Akiba, dont l'âme est sortie en criant mon *Unité*, car tu es destiné à la vie du monde éternel. » (*Berachoth*, 61*b*.)

RABBI MÉIR (IIe siècle). **Rabbi Méir et son maître.** — Elischa ben Abouya, le maître de Méir, se détourna de Dieu. Comment la chose se fit-elle ? ... Il avait vu un chien qui dévorait la langue de Rabbi Jehouda, le boulanger. « Si tel est le sort d'une langue qui, tous les jours, travaillait pour la Torah, se dit-il, quel sera le sort d'une langue qui jamais ne s'en soucie ? — Il n'y a donc ni récompense, ni châtiment, ni résurrection des morts. »...

Quelque temps après, Elischa ben Abouya tomba malade. On l'annonça à Rabbi Méir, en lui disant : « Elischa ton maître est malade. » — Méïr l'alla voir et lui dit : « Rentre en toi-même. » — « Dieu me recevra-t-il encore ? » — « Mais oui. N'est-il pas écrit : Tu réduis

le mortel en poussière, puis tu dis : Revenez, fils des hommes. » — Alors Elischa ben Abouya versa des larmes et mourut.

Rabbi Méïr fut joyeux et dit : « Il semble que mon maître a quitté ce monde en repentance. » — Or, lorsqu'on eut mis en terre Elischa, une flamme menaça de brûler sa tombe. On conta la chose à Rabbi Méïr, en lui disant : « La tombe de ton maître est en feu. » — Rabbi Méïr sortit, étendit sur la tombe son Tallith, (manteau de prière) et prononça ces mots : « Envers tous, l'Éternel est bon ; et s'il ne veut point te sauver, aussi vrai que Dieu vit, c'est moi qui te sauverai : dors jusqu'au réveil ! » Et la flamme s'éteignit. (*Kohelet Rabba*, VII, 8.)

Le deuil de R. Méir. — Rabbi Méïr était assis, enseignant dans le Beth-ha-Midrasch (maison d'école), un jour de Sabbat, à l'heure de Mincha (prière de l'après-midi), et ses deux enfants moururent. — Que fit sa femme ? Elle les mit tous deux dans le lit et les couvrit d'un drap. — A la fin du Sabbat, Rabbi Méïr revint du Beth-ha-Midrasch à son logis. Il dit : « Où sont les deux enfants ? » — Sa femme répondit : « Ils sont allés au Beth-ha-Midrasch. » — Il lui dit : « Je les ai attendus et ne les ai pas vus. » — Elle lui donna une coupe de vin et il dit la Habdala, puis redemanda : « Où sont les deux enfants ? » — « Ils sont sortis et vont rentrer », répondit sa femme. Elle lui fit servir à manger et il dit la bénédiction d'après le manger. Quand il eut fini de manger, sa femme lui dit : « Rabbi, j'ai une question à te poser. » — « Parle. » — « Rabbi, il y a quelque temps, un homme vint et me confia un dépôt ; et maintenant il vient pour le reprendre ; faut-il le lui rendre, ou non ? » — « Ma fille, celui qui

a chez lui un dépôt, doit le rendre à son maître. » — « Je n'ai pas voulu le rendre sans que tu le saches. » — Que fit la femme de R. Méïr ? — Elle le prit par la main, le fit monter à la chambre et approcher du lit, et retira le drap de dessus les enfants ; et il les vit morts, étendus sur le lit. — Il dit : « Mes enfants, mes enfants, mes maîtres, mes maîtres ! Mes enfants par le respect, mes maîtres, dont la leçon m'éclairait !... » Alors sa femme lui dit : « Ne m'avais-tu pas dit : Je dois rendre le dépôt à son maître ? » — Et il répondit : « Dieu donna, Dieu reprit, que son Nom soit béni. » (*Midrasch Mischlé* *, XXXI, 10.)

R. SIMÉON BEN YOCHAI (IIe siècle). Le conseil de Rabbi Siméon. — Une femme de Sidon avait vécu dix années avec son mari sans avoir d'enfants. Ils vinrent tous deux devant R. Siméon ben Yochaï, afin qu'il les divorçât. Il leur dit : « Sur votre vie, de même que votre union fut conclue par un festin de mets et de vin, qu'un festin de mets et de vin célèbre votre séparation. » — Les époux suivirent ce conseil ; ils firent un jour de fête, et préparèrent un grand repas, où le mari s'enivra. Il dit alors à sa femme : « Ma fille, prends ce que j'ai de plus précieux dans ma maison, et retourne dans la maison de ton père. » — Que fit-elle ? Lorsqu'il se fut endormi, elle fit un signe à ses serviteurs et à ses servantes et leur dit : « Portez-le avec son lit dans la maison de mon père. » — Quand, vers la mi-nuit, il se réveilla de son ivresse, son premier mot fut pour demander à sa femme : « Ma fille, où m'a-t-on transporté ? » — « Dans la maison de mon père. » — « Qu'ai-je à faire ici ? » — « Ne m'as-tu point

* Commentaire homilétique et folk-lorique du Livre des *Proverbes*, rédigé au VIe ou VIIe s. ap. J.-C.

dit hier au soir : Prends ce que j'ai de plus précieux dans ma maison et retourne dans la maison de ton père ? — Dans le monde entier, je ne connais rien de plus précieux que toi-même. » — Ils s'en revinrent alors devant R. Siméon ben Yochaï ; il se leva, pria pour eux, et la femme devint mère. (*Schir-ha-Schirim Rabba*, I, 4.)

R. Siméon et les Romains. — Un jour, R. Juda, R. José et R. Siméon se trouvaient ensemble, et R. Juda, fils de prosélytes, était avec eux. — Or R. Juda se mit à parler, disant : « Qu'ils sont beaux, les ouvrages de ces Romains, les marchés, les ponts et les bains qu'ils ont bâtis ! » — R. José garda le silence, mais R. Siméon ben Yochaï s'exprima ainsi : « Ils n'ont fait tout ce qu'ils ont fait qu'à leur propre avantage, les marchés, pour y placer des filles, les bains pour s'y amuser, et les ponts pour y lever des péages. » Juda, fils de prosélytes, répéta cet entretien, qui parvint aux oreilles du gouverneur romain ; celui-ci éleva R. Juda, pour sa louange, aux honneurs de Rome, exila à Sephoris R. José, pour son silence, et condamna à mort R. Siméon, pour ses paroles injurieuses. — Siméon se cacha avec son fils en une maison d'école, où chaque jour sa femme lui apportait du pain, une cruche d'eau et des choux. Mais quand le gouverneur eut prescrit des mesures plus sévères, Siméon dit à son fils : « Les femmes ont l'esprit léger ; peut-être usera-t-on de violence, et nous serons découverts. » — Alors ils s'allèrent cacher dans une caverne. Là, un miracle se fit : pour eux un caroubier poussa et une source se mit à couler... (*Schabbath*, 33*b*.)

Au bout de douze années, R. Siméon se dit : « Si je ne quitte point d'ici, je ne saurai plus ce qu'il advient

de la terre. » — Il sortit et s'assit à l'entrée de la grotte. Or il vit un oiseleur qui chassait, tendant son filet. Et il entendit une fille de la Voix céleste, qui criait : « Liberté ! » — Et l'oiseau fut sauvé. — Alors il dit : « Si un oiseau même ne peut mourir sans un ordre de Dieu, encore moins un homme. » — Et il s'en fut à Tibériade. (*Schebiith*, IX, I, Tal. jér.)

RABBI CHANINA BEN TÉRADION (**II**[e] **siècle**). **La mort de Rabbi Chanina.** — Quand Rabbi José ben Kisma tomba malade, Rabbi Chanina ben Téradion alla chez lui pour le visiter. — R. José lui dit : « Mon frère, ne sais-tu point que ce peuple de Rome, c'est le ciel qui le fait régner ? Il a détruit la Maison de Dieu, tué les fidèles et anéanti les bons, et il existe encore. Et pourtant, j'ai ouï-dire de toi que tu es assis, enseignant la Torah (ce que les Romains ont prohibé) et t'occupant du Livre, et assemblant des assemblées, le Livre en ton sein. » — R. Chanina lui répondit : « Le Ciel aura pitié de nous. » — R. José répartit : « Je te dis des paroles de bon sens, et toi, tu me dis : Le Ciel aura pitié de nous ! — Je ne m'étonnerais point si l'on te brûlait dans la flamme, avec le livre de la Torah... »

Peu de jours après, Rabbi José ben Kisma mourut ; tous les grands de Rome allèrent à ses funérailles, et on prononça un grand discours funèbre. — Au retour, les Romains rencontrèrent Rabbi Chanina ben Téradion, assis, et enseignant et s'occupant de la Torah, devant une grande assemblée, le Livre de la Torah dans son sein. — On l'emmena, on l'enveloppa dans le rouleau de la Torah, on l'entoura de fagots, aux branches vertes encore, qu'on alluma ; on apporta des éponges de laine qu'on trempa dans l'eau et on les

mit sur son cœur, pour que son âme ne sortît pas trop vite. — Sa fille lui dit : « Pere, faut-il que je te voie en cet état ! » — Il répondit : « Si j'étais brûlé seul, la chose me serait douloureuse ; mais puisque je suis brûlé et que le Livre de la Torah est avec moi, celui qui accusera l'offense faite à la Torah, accusera aussi l'offense qui m'est faite. » — Ses éleves lui dirent : « Notre maître, que vois-tu ? » — « Le parchemin brûle, mais les lettres s'envolent. » — « Toi aussi, ouvre ta bouche, que le feu y pénetre (et que ton âme s'envole.) » — « Que celui qui me l'a donnée me la reprenne : je ne le ferai pas moi-même. » — Alors son bourreau lui dit : « Mon maître, si j'ajoute sur toi de la flamme, et si j'enlève les éponges de laine mouillée qui sont sur ton cœur, m'emmeneras-tu au monde qui vient » ? — « Oui. » — « Jure-le moi. » — Et le Rabbi jura. — Aussitôt, le bourreau agrandit la flamme, et prit les éponges de laine de dessus son cœur, et, vite, son âme sortit ; et le bourreau sauta dans le feu, et tomba aussi. — Et une Voix divine sortit, disant : « Rabbi Chanina et son bourreau auront part au monde à venir. » — Et Rabbi Juda pleura et dit : « Il y en a qui gagnent l'éternité en une heure, et d'autres, en combien d'années ! » (*Aboda Zara*, 18*a*.)

RABBI ELÉAZAR BEN SIMÉON (IIe siècle). L'orgueil de Rabbi Eléazar. — Rabbi Eléazar, fils de Rabbi Siméon, revenant de l'école de son maître, à Migdal Guedor, se promenait sur son âne, au bord du fleuve, et il était fort orgueilleux, parce qu'il avait beaucoup appris de la Torah. Et voici qu'il croisa un homme, qui était laid. L'homme lui dit : « Paix sur toi, Rabbi ; » il ne répondit rien d'abord, puis dit : « Que cet homme est laid ! Les fils de ta ville sont-ils tous laids comme

toi ? » — L'autre répartit : « Je ne sais pas ; mais va donc dire à l'ouvrier qui m'a fait : Qu'il est laid, cet instrument que tu as fait ! » — Lorsque Rabbi Eléazar eut vu qu'il avait péché, il descendit de son âne, s'étendit devant l'homme et lui dit : « Pardonne-moi, je t'en supplie. » — L'autre répondit : « Je ne pardonnerai pas avant que tu ne sois allé dire à l'ouvrier qui m'a fait : Qu'il est laid, cet instrument que tu as fait ! » — Et le Rabbi marcha derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa ville. — Les fils de la ville sortirent à la rencontre du Rabbi et lui dirent : « Paix sur toi, notre Rabbi, notre maître ! » — L'homme leur demanda : « Qui donc appelez-vous maître et Rabbi ? » — « Celui qui marche derrière toi. » — « S'il est un maître, répliqua-t-il, que ses pareils ne se multiplient pas en Israël ! » — Ils lui demandèrent pourquoi, et il conta la chose. — « Pardonne quand même, lui dirent-ils, car c'est un homme grand dans la Torah. » — Il répondit : « Pour vous, je lui pardonne, mais qu'il n'agisse plus ainsi. » — Aussitôt Rabbi Eléazar ben Siméon entra dans son école et enseigna : « Que l'homme soit souple comme le roseau, et non dur comme le cèdre. » (*Taanith*, 20 *a-b*.)

RABBI JOSÉ LE GALILÉEN (IIe siècle). Le Rabbi et sa femme. — Rabbi José avait une méchante femme, qui était la fille de sa sœur ; elle l'humiliait devant ses élèves... Un jour, ils étaient assis, étudiant, lui et Rabbi Eléazar ben Azaria. Quand ils eurent fini, R. José dit à sa femme : « Y a-t-il quelque chose dans ce pot ? » — Elle répondit : « Il y a des caroubes. » — Il alla, découvrit le pot, et y trouva du poulet. — Rabbi Eléazar fit d'abord comme s'il n'avait rien entendu. Ils s'assirent et mangèrent, puis Rabbi Eléazar remarqua :

« Mon maître, elle a dit qu'il y avait des caroubes, et voici que nous trouvons du poulet. » — R. José répliqua : « C'est un miracle. » — Quand ils eurent terminé, R. Eléazar dit : « Mon maître, laisse cette femme, elle n'est pas faite pour ton honneur. » — R. José répondit : « Sa dot est trop grande pour moi ; je n'ai pas de quoi la lui rendre. » — R. Eléazar dit : « Moi, je lui rendrai la dot ; renvoie-la. » — Ainsi fut fait.

R. José épousa une femme autre, meilleure que la première ; et celle-ci épousa, pour ses péchés, un gardien de la ville. — Après des jours, ce gardien eut des souffrances et devint aveugle ; et elle le tenait par la main, et le faisait tourner dans les rues de la ville. Mais lorsqu'ils arrivaient dans la rue de R. José le Galiléen, elle s'arrêtait et rebroussait chemin. Comme cet homme connaissait bien la ville, il lui dit : « Pourquoi ne me mènes-tu pas au quartier de Rabbi José ? J'ai entendu dire qu'il fait de grandes charités. » — Elle répondit : « Je suis divorcée de lui et ne puis voir sa face. » — Ils vinrent cependant demander l'aumône dans le quartier de R. José. — Le premier jour, ils se querellèrent ; le deuxième jour, l'aveugle battit sa femme ; leurs cris se répandirent et ils furent humiliés en toute la ville. Et Rabbi José regarda d'où venaient ces cris et dit à l'homme : « Pourquoi la frappes-tu ? » — Il répondit : « Chaque jour, elle me fait perdre les aumônes de cette rue. » — Alors R. José les prit tous deux ; il les mit dans une de ses maisons et les nourrit tous les jours de leur vie, ainsi qu'il est écrit : « A ceux qui sont ta propre chair, ne te dérobe jamais. » (*Bereschit Rabba*, par. 17.)

RABBI JOSÉ BEN CHALAFTA (II[e] siècle). **Le mariage.** — Une matrone demanda à Rabbi José,

fils de Chalafta : « En combien de jours le Saint, béni soit-il, créa-t-il le monde ? » — « En six jours », répondit-il. — « Et que fait-il depuis » ? — « Il fait des mariages. » — « Est-ce là tout son travail ? répartit la femme. J'en-puis faire autant. J'ai des esclaves hommes et des esclaves femmes ; en une petite heure, je les aurai tous mariés. » — « Si c'est facile à tes yeux, reprit le Rabbi, c'est aussi difficile aux yeux du Saint, béni soit-il, que le miracle qui déchira la mer Rouge. » — R. José étant parti, que fit-elle ? — Elle prit mille esclaves hommes et mille esclaves femmes, les mit sur deux rangées, et dit : « Que celui-ci prenne celle-ci, et que celui-là prenne celle-là », et en une nuit les maria. — Le lendemain, les femmes vinrent chez leur maîtresse. L'une avait la tête fêlée, l'autre l'œil crevé, une troisième la jambe cassée. « Qu'avez-vous ? » leur demanda-t-elle. — Celle-ci répondit : « Je ne veux pas de celui-ci », et celle-là : « Je ne veux pas de celui-là. » — Aussitôt, la matrone envoya quérir R. José ben Chalafta et lui dit : « Il n'y a pas de Dieu comme votre Dieu ; et elle est belle et louable, en vérité, votre Torah, car tu avais raison. » — Et il répondit : « Ne te l'avais-je pas dit, que si un bon mariage est à tes yeux chose facile, c'est, au regard de Dieu, chose aussi difficile que le miracle qui fendit la mer Rouge ? » (*Bereschit Rabba*, par. 68.)

RABBI JUDA LE SAINT (surnommé RABBI) (135-220). **Rabbi et les animaux.** — Les souffrances de la maladie vinrent sur Rabbi, par une chose qu'il fit, et, par une chose qu'il fit, elles s'en allèrent.

Un jour que l'on menait un veau à l'égorgement, le veau s'enfuit vers Rabbi, cacha sa tête sous son vêtement et pleura. Et Rabbi dit : « Va ; tu fus créé pour

être égorgé. » — Parce qu'il n'eut pas pitié de la bête, la maladie vint sur lui.

Un autre jour, la servante de Rabbi balayait sa maison. Les petits chats de la chatte étaient par terre; elle voulut les balayer. Rabbi lui dit : « Laisse-les, car il est écrit : Les clémences de Dieu sont sur toutes ses créatures. » Parce qu'il eut pitié, Dieu eut pitié de lui ; et il fut guéri. (*Baba Mezia*, 85*a*.)

L'âme et le corps. — Antoninus dit à Rabbi : « Le corps et l'âme peuvent échapper au châtiment. — De quelle façon ? — Le corps peut dire : — C'est l'âme qui a péché ; car, depuis l'instant où elle m'a quitté, je dors au tombeau, comme une pierre muette. Et l'âme peut dire aussi : — C'est le corps qui a péché, car depuis le jour où je suis séparée de lui, je vole dans les airs ainsi qu'un oiseau. » — Rabbi lui répondit : « Je vais te faire une similitude. A quoi la chose se peut-elle comparer ? — A un roi de sang et de chair, qui avait un beau jardin d'agrément, où poussaient de beaux fruits précoces ; il y plaça deux gardiens, dont l'un était aveugle, et l'autre, paralytique. Un jour, le paralytique dit à l'aveugle : — Je vois de beaux fruits précoces ; viens, que je monte sur tes épaules, nous les cueillerons et nous les mangerons. — Le paralytique grimpa sur les épaules de l'aveugle ; ils cueillirent et mangèrent. — Après quelques jours, le maître du jardin parut et leur dit : — Où sont mes beaux fruits précoces ? — Le paralytique lui répondit : Comment serais-je allé les prendre ? Ai-je donc des jambes ? — Et l'aveugle dit à son tour : Comment les aurais-je vus ? Ai-je donc des yeux ? — Que fit le maître ? Il mit le paralytique sur les épaules de l'aveugle, et ensemble les châtia. — De même le Saint, béni soit-il, ira chercher l'âme,

et la replacera dans le corps, et, ensemble, il les jugera. » (*Sanhédrin*, 91*a-b*.)

La mort de Rabbi. — Les habitants de Sepphoris avaient dit : « Celui qui nous annoncera la mort de Rabbi, nous le tuerons. » — Bar Kappara se mit à la fenêtre, la tête couverte pour le deuil et les vêtements déchirés, et il dit aux passants : « Les hommes et les anges s'arrachaient les Tables de l'Alliance ; les anges ont triomphé et les ont emportées. » Les passants lui demandèrent : « Rabbi est donc mort ? » — « C'est vous qui l'avez dit. » — Ils déchirèrent leurs vêtements, et le bruit s'étendit jusqu'à trois lieues de là.

Le même jour, des prodiges se firent. C'était la veille de Sabbat ; de toutes les villes des gens arrivaient, pour célébrer le deuil de Rabbi ; dix-huit communautés prononcèrent sa louange, puis on le mit dans la fosse. Mais ce jour-là, le soleil ne se coucha pas avant que chacun eut regagné sa maison, empli un tonneau d'eau, et allumé une lumière. A peine le soleil s'était-il couché, que le coq se mit à crier. Tous furent dans la crainte, se demandant s'ils n'avaient point profané le Sabbat. Mais une fille de la Voix se fit entendre du ciel, disant : « A tous ceux qui n'ont pas été oisifs aux funérailles de Rabbi, la vie éternelle est promise ; seul en est exclu un foulon (qui n'a pas assisté aux funérailles) ». Quand le foulon eut ouï cette nouvelle, il se jeta du haut de son toit et mourut. — Alors la fille de la Voix proclama : « Au foulon aussi, est assurée la vie éternelle. » (*Kilayim*, IX, 3, Tal. jér.)

II. — *SENTENCES ET MAXIMES* *

1. — DIEU

La nature de Dieu. — Le sceau de Dieu est vérité. — La bénédiction de Dieu est la paix. — La paix est aussi importante aux yeux du Créateur que l'existence même de l'univers. — Le nom de Dieu lui-même est Paix. — Dieu est plein d'amour.

Dieu et la Création. — Il a existé un ordre des temps avant la Genèse. — Le Saint, béni soit-il, fabriqua des mondes et les détruisit ; et il disait : « Je suis content de ceux-ci ; ceux-là ne me plaisent point. »

Dieu et l'homme. — Prenez exemple de Dieu et soyez modestes comme lui. Quand il s'est manifesté à Israël, il a dédaigné les hautes montagnes et il a choisi le Sinaï ; pour apparaître à Moïse, il a préféré le buisson aux arbres plus grands et plus beaux. — Voyez quelle importance Dieu attache à l'humilité : pendant que le Temple était debout, si quelqu'un offrait un holocauste ou tout autre sacrifice, il obtenait la récompense de son offrande ; mais celui qui offre à Dieu un cœur humble a autant de mérite que s'il avait apporté toutes les offrandes de la terre ; car il est dit : « Le sacrifice le plus agréable à Dieu, c'est un esprit humilié, un cœur contrit. » — C'est le cœur que Dieu demande.

Si quelqu'un veut se souiller par le péché, Dieu

* Les traductions des Sentences et Maximes sont empruntées à l'ouvrage de Moïse SCHUHL, *Sentences et Proverbes du Talmud et du Midrasch* (Imprimerie Nationale), où elles sont différemment classées.

lui en facilite les moyens ; de même, il aide celui qui veut marcher dans la bonne voie. — Tout vient de Dieu, sauf la crainte de Dieu. — Dieu prévoit tout, et cependant l'homme a son libre arbitre.

Dieu fait endurer des souffrances à ceux qu'il aime. — Dieu éprouve de la douleur, toutes les fois qu'un homme souffre ; quand le sang d'un homme est versé, fût-ce même d'un impie, la divinité gémit. — Dieu prend toujours le parti du persécuté. Si un juste persécute un juste, Dieu se range du côté du persécuté ; si un méchant persécute un juste, Dieu se range du côté du persécuté ; si un méchant persécute un méchant, Dieu se range du côté du persécuté ; et même si un juste persécute un méchant, Dieu se range encore du côté du persécuté. — Avant d'éteindre l'astre d'un homme juste, Dieu a fait paraître déjà à l'horizon l'astre d'un nouveau juste.

On demanda à la Sagesse : « Quel doit être le châtiment du pécheur ? » Elle répondit : « La calamité poursuit les méchants. » — La même question fut posée à la Prophétie qui répondit : « Que meure l'âme pécheresse. » — Enfin la question fut posée à Dieu, qui répondit : « Que le pécheur fasse pénitence, et il lui sera pardonné. »

Voyez combien les procédés de Dieu diffèrent de ceux des hommes. Si vous apportez un grand présent à un roi, il n'est pas sûr qu'on l'acceptera ; et dût-on même l'accepter, il n'est pas encore certain qu'on vous permette de voir le roi. Il n'en est pas ainsi de Dieu : si vous donnez la moindre chose à un pauvre, vous pouvez compter d'être admis un jour en présence de la divinité.

2. — LA TORAH

L'étude. — L'étude sacrée vaut plus que les sacrifices journaliers offerts dans le Temple. — Il n'est pas permis à celui qui s'occupe de l'étude de la Torah de s'imposer des jeûnes trop nombreux, car, en affaiblissant son corps par les austérités, il se verra réduit à négliger l'étude. — Il est défendu d'interrompre l'enseignement d'une école, quand même cette mesure serait nécessaire pour arriver à la reconstruction du Temple sacré.

Ne demeure pas dans le voisinage d'un ignorant, fût-il même dévot. — Celui qui ne cherche pas à s'instruire, n'est pas digne de vivre.

N'approfondis point ce qui est au-dessus de toi ; ne scrute point ce qui est plus fort que toi ; ne cherche point à connaître ce qui dépasse ton intelligence ; ne t'enquiers point des choses dont le sens t'échappe ; étudie ce qu'il t'est donné de connaître et ne t'occupe pas des choses mystérieuses. — Qu'as-tu à pénétrer dans les secrets divins ?

Maîtres et disciples. — La rivalité des savants augmente la science. — Sans disciples, point de savants. — La science ne peut être acquise, quand on étudie seul. — Quelqu'un eût-il étudié et la Loi écrite et la Loi orale, s'il n'a point fréquenté les savants, il ne pourra point être considéré comme un homme instruit.

Si votre père et votre maître ont besoin de votre assistance, vous devez aider votre maître avant votre père ; car celui-ci vous a donné la vie de ce monde, tandis que votre maître, qui vous a enseigné la sagesse,

vous a procuré la vie du monde futur. — Un savant, dût-il même être un bâtard, passe avant le Grand-Prêtre qui est un ignorant.

L'interprétation de la Torah. — Chaque verset de l'Écriture sainte est susceptible de plusieurs interprétations. — Le texte de l'Écriture sainte ne doit être interprété que dans le sens le plus simple.

L'Écriture sainte s'exprime selon le langage des hommes. — La Loi et les Prophètes, ainsi que les auteurs du Talmud, s'expriment souvent dans un langage hyperbolique.

Job n'a pas existé et n'a pas été créé ; il n'est qu'un symbole.

Savoir et agir. — Qu'ils sont beaux, les préceptes qui sortent de la bouche de ceux qui les suivent. — Malheur aux disciples de la Torah qui possèdent la science sans pratiquer la vertu. — S'occuper exclusivement de l'Étude sacrée (sans pratiquer la vertu), c'est comme si on ne reconnaissait pas Dieu.

L'usage prévaut contre la Loi. — Le législateur doit se garder d'émettre une loi générale, que la majorité du public ne serait pas capable d'exercer.

La dérogation à la Loi est souvent dans l'intérêt de la Loi. — Le devoir de respecter la créature humaine est tellement important, qu'il est permis d'enfreindre un précepte explicitement énoncé dans la Loi sacrée, qui se trouverait en opposition avec lui. — Fais de ton Sabbat un jour ouvrable, plutôt que de tendre la main à la charité.

Le contenu de la Loi. — Le dernier des commandements, qui défend de convoiter le bien d'autrui, vaut

à lui seul les autres commandements du Décalogue. — La bienfaisance et la charité valent à elles seules autant que l'observation de tous les autres préceptes de la Loi divine.

Six cent treize commandements furent révélés à Moïse sur le mont Sinaï. — Vint David, qui les réduisit à onze : « Éternel, qui séjournera sous ta tente ? Celui qui marche intègre, pratique la justice et dit la vérité de tout son cœur ; qui n'a pas de calomnie sur la langue, ne fait aucun mal à son semblable, et ne profère point d'outrage contre son prochain ; qui tient pour méprisable quiconque mérite le mépris, mais honore ceux qui craignent l'Éternel ; qui, ayant juré à son détriment, ne se rétracte point ; qui ne place pas son argent à intérêts, et n'accepte pas de présent aux dépens de l'innocent » (Psaume XV). — Puis vint Isaïe, qui les réduisit à six : « Qui de nous peut demeurer auprès d'un feu dévorant ? Celui qui marche dans la justice, parle avec droiture, refuse le profit de la violence, secoue la main pour repousser les dons, bouche ses oreilles aux propos sanguinaires, ferme les yeux pour ne pas se complaire au mal » (*Isaïe*, XXXIII, 15-16). — Puis vint Michée, qui les réduisit à trois : « Homme, on t'a dit ce qui est bien, ce que le Seigneur demande de toi : rien que de pratiquer la justice, d'aimer la bonté, et de marcher humblement avec ton Dieu. » (*Michée*, VI, 8.) — Et quand vint Amos, il les ramena à un seul : « Ainsi parle le Seigneur : cherchez-moi, et vivez. » (*Amos*, V, 4.)

3. — VIE MORALE ET SENTIMENTALE

Silence et parole. — Le meilleur des médicaments, c'est le silence. — Le silence convient au sage, à plus

forte raison au sot. — Les paroles qui viennent du cœur vont au cœur.

N'exprime pas tes secrets dans une plaine entourée de collines.

Vérité et mensonge. — La vérité a un accent qui la fait reconnaître. — Les songes n'ont pas la moindre importance. — A l'heure de la mort, aucun homme ne cherche à tromper.

La passion. — Si l'on tuait la passion, le monde périrait. — Plus l'homme est grand, plus ses passions sont grandes. — Le cœur de l'homme change son visage, soit en bien, soit en mal.

La joie et la tristesse. — Au temps de la joie, la joie ; au temps de la tristesse, la tristesse. — Si la joie n'est pas sans mélange, à quoi sert-elle ?

Point de fête sans vin. — Là où Satan ne peut arriver, il envoie le vin comme messager.

L'homme parmi les hommes. — Si un seul homme te dit que tu as des oreilles d'âne, n'y fais pas attention ; mais si deux te le disent, attache-toi une bride.

Le chameau, en voulant des cornes, a perdu ses oreilles.

Si la pierre tombe sur la cruche, malheur à la cruche ; si la cruche tombe sur la pierre, malheur à la cruche ; de quelque manière que ce soit, c'est toujours la cruche qui souffre. — Le bœuf une fois tombé, les bouchers viennent en foule. — Quand un voleur ne trouve plus l'occasion de voler, il se croit honnête homme.

L'homme et la femme. — L'homme est plus facile à apaiser que la femme. — La Providence a donné

plus de discernement à la femme qu'à l'homme. — Tout dépend de la femme. — La plus grande joie du cœur vient de la femme. — Le mérite des femmes pieuses amène le salut du monde.

Le mariage et la famille. — Un célibataire n'est pas un homme. — Vivre dans le célibat, c'est aussi grave que de commettre un meurtre. — Se marier, c'est mettre un terme à ses péchés. — Celui qui assiste à un repas de noces sans égayer les jeunes mariés, transgresse un précepte sacré.

On ne doit point marier une fille sans son consentement. — Il est défendu à un père de fiancer sa fille, quand elle est encore petite.

C'est Dieu qui choisit à chacun sa femme. — L'homme n'obtient que la femme qu'il mérite. — Celui qui épouse une femme pour l'argent, aura des enfants qui lui feront honte. — Celui qui épouse une femme vertueuse, a autant de mérite que s'il accomplissait toute la Loi sacrée, depuis l'alpha jusqu'à l'oméga. — L'autel même répand des larmes sur celui qui répudie la compagne de sa jeunesse.

La femme s'élève avec son mari, elle ne descend pas avec lui. — Honore ta femme, afin que tu prospères. — Ta femme est-elle naine, baisse-toi pour la consulter. — Ton fils peut te donner plus d'une leçon.

La femme seule éprouve véritablement la perte de son mari ; le mari seul éprouve la perte de sa femme. — Celui qui perd sa première femme, n'est pas moins malheureux que s'il avait assisté à la destruction du saint Temple de Jérusalem.

L'homme et le monde. — Le dévot insensé, le méchant rusé, la femme bigote et la piété excessive de certains pharisiens, font la ruine du monde.

Ce qui sauve le monde, c'est l'humilité de ceux qui tiennent leur bouche fermée, quand on les insulte.

La paix est pour le monde ce qu'est le levain pour la pâte. — Le monde repose sur trois bases : sur l'étude de la Loi, sur le culte et sur la charité. — Le monde se maintient par trois choses : par la vérité, la justice et la concorde.

4. — VIE SOCIALE

L'HOMME DANS L'ÉTAT. Égalité. — Le soleil luit pour tout le monde. — Tous sont égaux devant Dieu, les pauvres comme les riches, les grands comme les petits, les esclaves comme les hommes libres, les femmes comme les hommes.

Pourquoi Dieu n'a-t-il formé qu'un seul homme, lors de la création ? C'est dans l'intérêt de la concorde, pour qu'aucun homme ne puisse dire à un autre : je suis de plus noble race que toi. — Un seul homme a été créé à l'origine du monde ; c'est pour nous enseigner que quiconque attente à la vie d'un seul homme, commet un acte aussi grave que s'il avait détruit le genre humain tout entier ; d'autre part, celui qui contribue au salut d'un seul homme, a autant de mérite que s'il avait sauvé tout le genre humain.

Hiérarchie. — Assieds-toi au-dessous de la place qui convient à ta condition ; il vaut mieux qu'on te dise : Monte, que si l'on te disait : Descends. — Le monde

ne peut se passer ni de parfumeurs, ni de tanneurs : heureux celui qui a le métier de parfumeur.

Respectez toujours l'autorité supérieure de votre pays. — Si le roi t'ordonne de renverser une montagne, mets-toi à l'œuvre sans faire la moindre observation. — Gédéon, à son époque, vaut Moïse à son époque ; Samson, dans son temps, vaut Aaron dans son temps ; et Jephté dans son temps, vaut Samuel dans le sien. — On veut dire par là que celui qui tient le pouvoir, fût-il peu par lui-même, a droit au respect et à l'obéissance, tout autant qu'un chef qui aurait une grande valeur personnelle. — Un roi n'a pas le droit de renoncer aux honneurs qui lui sont dus. — Ce qui convient à une génération, c'est un chef et non deux. — Malheur au navire qui a perdu son pilote, malheur à la société qui a perdu son guide.

Les impôts. — Il est défendu de se soustraire au paiement des impôts. — Malheur au navire qui part sans acquitter les droits.

La justice. — La justice du gouvernement est bonne justice. — Si le tribunal vous a condamné à restituer votre manteau, allez-vous-en en chantant.

C'est au demandeur de produire les preuves contre le défendeur.

Que la justice transperce la montagne. — Malheur à la génération dont les juges méritent d'être jugés. — Le juge intègre est considéré comme le collaborateur de Dieu dans l'œuvre de la création.

ALTRUISME. Bienveillance et respect du prochain. — Respecte tout homme. — Si quelqu'un accueille son prochain avec respect, c'est comme s'il avait bien

accueilli la divinité elle-même. — Si votre main gauche repousse, que votre main droite rapproche.

Si votre ami vous appelle pour l'aider à décharger sa bête de somme, et que votre ennemi vous prie en même temps de l'aider à charger la sienne, allez d'abord vers votre ennemi, afin de subjuguer votre passion.

On ne doit pas ouvrir une brèche devant l'honnête homme, à plus forte raison devant le voleur. — On ne doit pas s'attaquer à un lion mort. — Ne jette pas de pierre dans la source à laquelle tu t'es désaltéré. — Honore ton médecin avant d'avoir besoin de son secours. — Approche-toi du parfumeur et tu répandras également une bonne odeur.

Accepte, même du son, de ton débiteur. — Si quelqu'un vous doit de l'argent et qu'il ne lui soit pas possible de vous payer, évitez de passer devant lui.

Si quelqu'un a dans sa famille un homme qui s'est pendu, ne lui dites pas : « Va me suspendre ce poisson ». — Si quelqu'un a fait pénitence, évitez de lui rappeler ses anciennes fautes. — Jusqu'à la dixième génération, ne vous moquez pas, devant un prosélyte, de ses anciens coreligionnaires.

Ce qui donne du prix à la visite que vous faites à une personne en deuil, c'est votre silence.

Amour du prochain. — Que les intérêts de ton prochain te soient aussi chers que les tiens. — Si tu as fait à ton prochain peu de mal, que ce soit beaucoup à tes yeux ; et si tu lui as fait beaucoup de bien, que ce soit à tes yeux peu de chose. Au contraire, si ton prochain t'a rendu un petit service, considère ce service comme très important ; et s'il t'a fait beaucoup de mal, dis en toi-même que c'est peu de chose.

Si tu as rendu service au méchant, tu as mal agi.

Le pauvre et la charité. — Il n'y a de pauvre que le pauvre d'esprit. Celui qui possède la raison, possède tous les biens. Celui qui est dépourvu de raison, que possède-t-il ? Celui qui acquiert la raison, que lui manque-t-il ? Celui qui en est privé, qu'a-t-il acquis ?

La pauvreté sied à Israël, comme un nœud rouge sur la tête d'un cheval blanc. — Ayez de la déférence pour les fils des pauvres, car c'est d'eux que sortent les savants.

L'aumône doit être donnée d'une manière délicate ; car il n'est pas dit : « Heureux l'homme qui donne aux pauvres », mais : « qui se conduit sagement envers le pauvre ». — Le pauvre fait plus de bien au riche en acceptant son aumône, que celui-ci n'en fait au pauvre en lui donnant l'aumône. — Même le pauvre, qui reçoit l'aumône, doit exercer la charité. — Celui qui prête au pauvre a plus de mérite que celui qui lui fait l'aumône ; mais il est plus méritoire encore de lui confier de la marchandise et de partager le bénéfice avec lui.

En trois choses, la charité est plus grande que l'aumône. L'aumône ne se fait qu'avec l'argent, mais la charité, on peut l'exercer en personne ; l'aumône n'est nécessaire que pour les pauvres, la charité peut être utile aux riches comme aux pauvres ; enfin les vivants seuls ont besoin d'aumône, la charité peut s'exercer également à l'égard des morts.

ISRAËL ET LES NATIONS. Juifs et non Juifs. — Il est défendu de capter frauduleusement la bienveillance de qui que ce soit, même d'un idolâtre. — Faire tort à un étranger, c'est comme si l'on faisait tort à Dieu même.

Quiconque abjure l'idolâtrie, est considéré comme

israélite. — Si un païen s'occupe de la Loi sacrée, il en a autant de mérite qu'un Grand-Prêtre descendant d'Aaron. — Quiconque est miséricordieux envers ses semblables, descend d'Abraham.

Nous lisons dans Isaïe : « Ouvrez les portes, pour que la nation juste et fidèle entre » ; le prophète ne dit pas : pour que les *prêtres*, les *lévites* ou les *israélites* entrent, mais il ordonne d'ouvrir les portes à la nation juste et fidèle, fût-elle même païenne. — Ailleurs nous lisons : « C'est ici la porte de l'Éternel, les justes y entreront » (Psaume CVIII, 20) ; on ne dit pas : les *prêtres*, les *lévites* ou les *israélites* y entreront, mais *les justes*, sans distinction de culte. Le Psalmiste dit encore : « Justes, entonnez un cantique en l'honneur de l'Éternel » (Ps. XXIII, I) ; il n'invite pas exclusivement les israélites à chanter la gloire de l'Éternel, mais il s'adresse aux justes de toutes les religions. — « Éternel, sois favorable aux bons », lisons-nous enfin dans les Psaumes (CXXV, 4) ; le poète inspiré n'implore pas seulement la bonté divine pour les prêtres et les israélites, mais pour les hommes vertueux de toutes les nations. — D'où il suit qu'un païen vertueux a autant de mérite qu'un Grand-Prêtre, descendant d'Aaron.

La mission d'Israël et le Messianisme. — Sois plutôt le maudit, que celui qui donne la malédiction. — Mieux vaut être parmi les persécutés que parmi les persécuteurs.

Dieu n'a dispersé les Israélites, que pour répandre leur croyance au milieu des nations. — Comme le monde ne saurait se passer d'air, de même il ne pourrait subsister sans Israël.

Le Messie n'arrivera que quand la série des âmes

destinées à venir au monde sera épuisée. — Les prophètes, en prédisant les merveilles de l'avenir, n'avaient en vue que l'époque messianique ; car, pour tout ce qui concerne le monde futur, c'est un mystère qu'aucun être humain ne peut pénétrer. — Ce qui distinguera l'époque messianique des temps actuels, c'est l'affranchissement des nations.

5. — VIE RELIGIEUSE

Le péché et le pécheur. — Nous lisons dans les Psaumes : « Qu'il n'y ait point de Dieu étranger en toi » ; quelle est l'idole qui se trouve dans l'intérieur de l'homme ? Ce sont ses mauvais penchants. — Satan, mauvais penchant, messager de la mort, voilà autant de termes qui ne signifient qu'une seule et même chose.

Le cœur seul de celui qui agit, sait s'il prend une direction droite ou tortueuse. — Ne te considère pas comme impie à tes propres yeux. — On doit toujours se considérer comme moitié coupable et moitié innocent.

Jamais l'homme ne pécherait, si auparavant un souffle de folie ne s'était emparé de lui. — Il y a trois choses qui entraînent l'homme au mal contre son gré ; ce sont : les persécutions, l'aliénation mentale et l'extrême pauvreté. Les malheureux poussés ainsi au mal méritent donc notre compassion ; et il est de notre devoir d'implorer en leur faveur la miséricorde divine.

Celui qui peut empêcher un autre de faire le mal, et s'en abstient, est aussi coupable que le pécheur lui-même. — Préservez-vous vous-même du péché une première, une deuxième et une troisième fois ; et Dieu vous en préservera à l'avenir.

Celui qui vole un voleur, goûte aussi les douceurs du vol. — Voler un homme est plus grave que dérober quelque chose à Dieu. — Accepte de celui qui a hérité, non de celui qui a pillé. — La première question adressée à l'homme au jour du jugement est : « As-tu été loyal dans tes transactions ? »

Tromper la bonne foi de quelqu'un est pire que de le léser dans sa fortune.

Manquer à sa parole est un péché aussi grave que l'idolâtrie. Le faux serment est plus destructeur que l'eau et le feu.

L'envie, la volupté et l'ambition abrègent la vie de l'homme. — Celui qui assouvit sa vengeance dévaste sa maison. — La médisance est un péché aussi grave que l'idolâtrie, l'inceste et le meurtre. — Etre orgueilleux est aussi grave que de professer l'athéisme. — Il est défendu à l'homme de prendre ses repas avant d'avoir donné à manger à ses bêtes. — Faire souffrir les animaux, c'est transgresser la loi divine.

Que les péchés, non les pécheurs, disparaissent de la terre.

Le sage et le juste. — Celui qui pèche croyant bien faire a autant, et peut-être plus de mérite, que celui qui accomplit une bonne œuvre, sans être mû par la piété. — Si quelqu'un a eu l'intention d'accomplir une bonne action, et qu'il en ait été empêché, Dieu le récompensera cependant, comme s'il l'avait accomplie. Mais les mauvaises intentions ne sont pas punies comme les actions mauvaises. — Quand on accomplit une bonne action, il faut l'accomplir avec joie. — Ne soyez pas comme ces serviteurs qui servent leur maître afin de recevoir un salaire, mais soyez comme des serviteurs qui servent leur maître sans attendre aucune rémunération.

Le sage seul mérite le nom de vieillard. — Le sage est supérieur au prophète. — Un sage est supérieur à un roi. — En fait de sainteté, il faut toujours monter, jamais descendre. — Les hommes justes sont supérieurs aux anges. — Un seul juste suffit pour sauver le monde.

La prière. — La prière est le culte du cœur. — Quand vous faites la prière, sachez devant qui vous êtes. — Il faut purifier son cœur, avant de commencer à faire la prière. — On ne doit pas faire la prière quand on a l'esprit abattu ou le cœur affligé, ni quand on est trop disposé à la gaîté, ou qu'on vient de prendre part à une conversation frivole. — Que les prières que vous adressez à Dieu soient toujours courtes. — Quand même vous sentiriez déjà l'épée tranchante sur votre gorge, ne vous dispensez pas d'implorer la grâce de Dieu. — Les portes de la prière sont tantôt ouvertes, tantôt fermées ; mais les portes de la pénitence sont toujours ouvertes.

La pénitence. — Amende-toi la veille de ta mort. Mais puis-je donc savoir quand je dois mourir ? — Précisément, comme tu ne connais pas l'époque de ta mort, et que tu n'es jamais sûr de vivre jusqu'au lendemain, il en résulte qu'il faut t'amender chaque jour.

Si quelqu'un dit : « Je vais commettre un péché, et je ferai pénitence après », il n'obtiendra pas son pardon. — Celui qui fait pénitence sans renoncer à ses péchés, ressemble à un homme qui se purifie en tenant un reptile immonde dans sa main ; il se plongerait dans toutes les eaux du monde, que sa purification ne lui servirait de rien. — Une contrition sin-

cère est meilleure, et plus efficace, que mille flagellations.

Il est défendu de se macérer par les jeûnes. — Celui qui s'impose souvent des jeûnes, mérite le nom de pecheur. — Ce qui donne du mérite au jeûne, c'est l'aumône. — Ce n'est pas le jeûne et le cilice qui procurent le pardon, mais le repentir et les bonnes œuvres. — Le jeûne de Kippour sert d'expiation pour les péchés commis envers Dieu ; mais il n'expie pas les fautes commises envers notre prochain, avant que celui-ci ait obtenu satisfaction. — Il ressort du Pentateuque, des Prophètes et des Hagiographes, qu'il ne suffit pas d'être pur devant Dieu, mais qu'il faut l'être aussi devant les hommes.

La rétribution finale et la vie future. — La récompense des bonnes œuvres n'est pas de ce monde. — Ce monde-ci ressemble à une hôtellerie ; c'est le monde futur qui est notre vraie résidence. — Dans ce bas monde, les petits peuvent devenir grands et les grands peuvent devenir petits ; mais dans le monde futur, celui qui a été petit au moment de sa mort reste petit, et celui qui est grand reste grand. — S'il n'y a pas de la justice en bas, il y aura de la justice en haut. — Il n'y a pas d'enfer dans le monde futur ; mais Dieu produira un soleil ardent, qui fera souffrir les méchants et qui causera un doux bien-être aux justes.

Qui aura part au monde futur ? L'homme qui est humble, doux et modeste, qui entre la tête courbée et qui sort la tête courbée. — L'or et l'argent font perdre à l'homme la vie de ce bas monde et la vie du monde futur ; tandis que l'étude et l'observation de la Loi assurent à l'homme la vie du monde à venir. — Il y a six vertus qui assurent à l'homme un bonheur

dont il touche l'intérêt dans ce monde, et dont le capital lui est réservé pour le monde à venir ; ce sont : l'exercice de l'hospitalité, le soin des malades, la ferveur pendant la prière, la fréquentation des écoles, l'instruction qu'on fait donner à ses enfants, et le devoir que l'on s'impose, de juger son prochain avec indulgence.

Rends ton âme à Dieu telle qu'il te l'a donnée ; il te l'a donnée pure, rends-la-lui pure. — Heureux l'homme qui sort de la vie aussi pur qu'il y est entré. — Tout dépend de nos actions. Ne te fais donc pas illusion en espérant que la tombe sera un refuge pour toi ; car c'est malgré toi que tu as été créé, c'est malgré toi que tu es né, c'est malgré toi que tu vis et malgré toi que tu meurs ; c'est malgré toi enfin que tu auras un jour à rendre compte de tes actions devant le Roi des Rois, le Saint, béni soit-il. — « Dans ta marche, ta piété te guidera ; pendant ton sommeil, elle veillera sur toi, et à ton réveil, elle plaidera ta cause. » (*Prov. de Salomon*, VI, 22). *Dans ta marche,* c'est-à-dire : dans ce monde ; *pendant ton sommeil,* c'est-à-dire : dans la tombe ; *à ton réveil,* c'est-à-dire : dans la vie à venir *.

* On aura remarqué combien l'esprit qui règne en beaucoup de ces Maximes est proche de celui qui fait la beauté des Évangiles. Très souvent même, il y a presque identité d'expression. Exemples :

« Voulez-vous glorifier Dieu, tâchez de lui ressembler : soyez comme lui justes, charitables, compatissants et miséricordieux (Schabbath, 133 b). » Cf. *Soyez donc miséricordieux, comme votre père est miséricordieux.* (Luc, VI, 36). — « Pardonnez, et Dieu vous pardonnera. A qui Dieu pardonne-t-il ses péchés ? A celui qui lui-même pardonne les injures. (Rosch Haschana, (17 a). » Cf. *Si vous pardonnez aux hommes vos offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi.* (Matthieu, VI, 14). — « Si on dit à quelqu'un : Ote ce fétu de ton œil ; il répond : Et toi, ôte la poutre de ton œil. (Baba Bathra, 15 b). » Cf. *Et pourquoi regardes-tu le fétu qui est dans l'œil de ton frere, et tu n'aperçois pas une poutre dans ton propre œil.* (Matthieu, VII, 3). — « Oui est un serment, comme non est un serment. (Schebouoth, 36 a). » Cf. *Ne jurez en aucune maniere ; mais que votre parole soit : oui, oui ; non, non.* (Matthieu, V, 34 ; 37). — « Le Sabbat vous est donné à vous ; mais vous, vous n'êtes pas donnés au Sabbat. (Yoma, 85 b). » Cf. *Le Sabbat est fait pour l'homme, non l'homme pour le Sabbat.* (Marc, II, 27). — « Les hommes qui ont fait pénitence obtiendront plus que les justes parfaits. (Berachoth, 34 b.) »

III. — *LES DEUX ASPECTS DE LA TRADITION*

1. — HALACHA (*Tradition juridique*)

Le droit aux funérailles. — On n'accomplira, pour le suicidé, aucun des rites funéraires... On ne se déchirera pas les vêtements, on ne se découvrira pas les épaules, on ne portera pas le deuil pour lui ; on peut cependant se mettre en rangs et prononcer les bénédictions funéraires, car c'est là une marque de respect aux survivants.

Si on trouve quelqu'un étranglé ou pendu à un arbre, ou égorgé ou couché sur l'épée, on ne le considérera point comme un suicidé indigne des rites funéraires.

Le fils de Gornos s'enfuit un jour de l'école ; son père l'ayant menacé de lui tirer les oreilles, l'enfant prit peur et se tua en se jetant à la fontaine. On questionna Rabbi Tarphon qui répondit : « On ne lui refusera aucun rite funéraire. » (*Semachoth*, ch. II, Mischna, I, 3, 4.)

Le culte en langue vulgaire. — Certains lisent les Lamentations la veille du neuf Ab, d'autres attendent au matin, de façon qu'un homme se lève, après la lecture de la Torah, la tête couverte de cendre et les vêtements déchirés, et lit le texte de Jérémie au milieu des plaintes et des pleurs. S'il s'entend à traduire,

Cf. *Il y aura plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui vient à se repentir que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.* (Luc, XV, 7).

On pourrait multiplier ces rapprochements. Parfois le texte juif émane d'une époque antérieure, parfois d'une époque postérieure à celle du texte chrétien correspondant. Mais toujours ils portent l'un et l'autre la marque de leur source commune : la tradition juive dans la forme qu'elle avait prise dès avant le premier siècle de l'ère chrétienne.

c'est bien ; sinon, il le donne à traduire à quelqu'un qui s'y entend, afin que le peuple, les femmes et les enfants comprennent ; car il faut que les femmes comprennent ce qui est lu, et à plus forte raison les hommes. La femme doit aussi savoir lire la prière du Schema (Écoute, Israël), et celle des dix-huit bénédictions. Si elle ne comprend pas la langue sacrée, on doit lui enseigner ces prières dans toute langue qu'elle puisse comprendre ou apprendre. C'est pourquoi l'on dit : « Quiconque prononce une bénédiction, qu'il élève la voix pour ses fils petits, pour sa femme et pour ses filles. » Et il faut, de par la loi, qu'après la lecture de la Torah, on traduise pour le peuple, pour les femmes et les enfants, la Sidra (section du Pentateuque) et le passage des prophètes lus à chaque Sabbat. (*Soferim*, XVIII, 4 et suiv.).

Le prosélyte. — Si quelqu'un veut se convertir au judaïsme, on ne l'accueillera pas aussitôt ; mais on lui dira : « Pourquoi veux-tu te convertir ? Tu vois que cette nation est opprimée et malheureuse plus que toute nation, que des maladies mauvaises et des souffrances viennent sur elle, que ceux d'Israël ensevelissent leurs enfants et les enfants de leurs enfants, qu'on les tue à cause de la circoncision, du bain rituel et des autres commandements, et qu'ils ne peuvent pratiquer ouvertement leur religion comme les autres peuples. » — S'il répond : « Je ne suis pas digne de mettre ma nuque sous le joug de celui qui, d'une parole, créa le monde », on l'accueillera aussitôt ; mais s'il ne répond rien, on le congédiera. (*Gerim*, 1.)

Les partisans du faux Messie. — En ce qui concerne un imposteur du nom de Serenus, qui s'est levé dans

notre exil, séduisant beaucoup de nos frères, qui forment maintenant une secte particulière, rejettent certaines prières, négligent l'examen des viandes, ne se font aucun scrupule d'exposer le vin au contact des païens, omettent la célébration des fêtes du second jour, et ne rédigent pas les actes de mariage selon les prescriptions rabbiniques, — vous nous demandez dans quelles conditions on peut accueillir le retour de ces sectateurs, malgré leurs transgressions nombreuses, — s'ils doivent être conduits au bain rituel, et quelles autres formalités ils doivent remplir.

Voici notre réponse : Bien que ces infidèles se soient égarés, qu'ils aient rejeté des prescriptions rabbiniques et qu'ils se soient souillés en goûtant aux nourritures prohibées, il est préférable de les attirer que de les repousser. Que chacun d'eux, selon ses fautes, paie les amendes et reçoive le châtiment corporel prévu pour ses transgressions. Qu'ensuite ils déclarent solennellement à la synagogue qu'ils ne retomberont plus dans leurs pratiques mauvaises ; et alors il vous sera permis de les réhabiliter. (Gaon Natronaï, xie s., *Schaaré Zedek*, III, 5, 10.)

La haine du prochain. — Il est interdit à l'Israélite de haïr son prochain, car il est écrit (*Lévitique*, XIX, 17) : « Tu ne haïras pas ton frère dans ton cœur. » Et nous trouvons aussi que c'est la haine des frères de Joseph pour leur frère qui mena nos ancêtres au pays d'Egypte... Nos rabbins ont enseigné : « Tu ne haïras pas ton frère » ; on pourrait entendre par là : « Tu ne le blesseras pas, tu ne l'outrageras pas, tu ne le querelleras pas » ; c'est pourquoi le prophète ajoute : « Tu ne le haïras pas *dans ton cœur* », afin de marquer qu'il n'est pas permis de porter de haine à l'intérieur de soi, même si ce senti-

ment ne se manifestait d'aucune façon à l'extérieur. — En ce qui concerne le châtiment prévu pour la haine injustifiée, il est égal à celui de ces trois péchés capitaux : l'idolâtrie, la luxure et le meurtre... Par quoi tomba le premier Temple ? Par l'idolâtrie, la luxure et le meurtre... Et le second Temple, dont nous savons qu'en son temps on pratiquait la Torah et les bonnes œuvres et le respect des commandements, par quoi tomba-t-il ? Par la haine sans fondement qui régnait alors, d'où il faut conclure que la haine injustifiée est un péché tout aussi lourd que l'idolâtrie, la luxure et le meurtre. (Gaon ACHAÏ DE SCHABCHA, VIIIe s., *Scheeltot*, sur *Genèse*, XXXVII.)

2. — HAGGADA *(Tradition non juridique)*

La création et la pénitence. — Jusqu'à ce que fût créé le monde, le Saint, béni soit-il, existait seul, avec son Nom. Et l'idée de créer le monde, en lui, monta ; et le monde se dessina devant sa face, sans exister encore. De même, un roi qui veut bâtir un palais : s'il ne dessine pas d'abord sur le sol ses fondements, et ses entrées, et ses sorties, il ne commencera point à bâtir le palais ; de même, Dieu dessina devant lui le monde, et le monde n'exista pas, tant que le Saint, béni soit-il, n'eût créé la Pénitence. — Car sept choses furent créées avant la création du monde : la Torah, le Schéol, le Jardin d'Éden, le Trône de Gloire, la Maison du sanctuaire, la Pénitence et le Nom du Messie. (*Pirké de* RABBI ELIÉZER *, ch. III.)

* Recueil de commentaires poétiques et de légendes sur la *Genèse* et divers fragments du *Pentateuque*, attribué à Eliézer ben Hyrcan (Ier s. ap. J.-C.), mais qui ne semble pas avoir été rédigé sous sa forme définitive avant le IXe s.

La création de l'homme. — Au moment où Dieu allait créer Adam, il avait créé déjà les anges serviteurs, classes par classes et groupes par groupes. — Or les uns dirent : « Que l'homme soit créé. » — Et les autres dirent : « Qu'il ne soit point créé. » — Ainsi qu'il est écrit : « La Grâce et la Vérité se rencontrèrent ; la Justice et la Paix s'embrassèrent. » — La Justice dit à Dieu : « Crée l'homme, car il fera des aumônes. » — Et la Paix dit : « Ne le crée point, car il sera tout querelles. » — Et la Grâce dit : « Crée-le, car il fera des bienfaits. » — Et la Vérité dit : « Ne le crée point, car il sera tout mensonge. »

Que fit Dieu ? — Il prit la Vérité et la jeta par terre. Et les anges serviteurs lui dirent : « Pourquoi méprises-tu la Vérité, qui est ton sceau ? Qu'elle remonte de la terre ! » ainsi qu'il est écrit : « Et la Vérité montera de la terre. » (*Bereschit Rabba,* par. 8.)

Les funérailles d'Abel. — Adam et sa compagne étaient assis, pleurant et déplorant Abel, et ils ne savaient que faire de lui, car ils ignoraient la mise en terre. Et voici que vint un corbeau, dont un compagnon était mort ; et il creusa le sol, et prit son compagnon et l'ensevelit, aux yeux de l'homme et de la femme. Alors Adam dit : « Ce qu'a fait ce corbeau, je veux le faire aussi. » — Et il creusa la terre et prit le cadavre d'Abel et l'ensevelit. (*Pirké* R. ELIÈZER, XXI.) *

La vigne de Noé. — Lorsque Noé, après le déluge, planta la vigne, Satan vint vers lui et lui demanda :

* En rédigeant le *Koran*, Mahomet a fait des emprunts en très grand nombre, non seulement à la Bible, mais aussi à la Haggada. En voici un exemple : « Dieu envoya un corbeau qui grattait la terre pour montrer à Caïn comment il devait cacher le crime commis sur son frère. — Malheureux que je suis, s'écria le meurtrier ; suis-je devenu débile au point de ne pas pouvoir, comme ce corbeau, cacher le crime commis sur mon frère ? » (*Koran*, v, 34).

« Que plantes-tu là ? » — « La vigne, répondit Noé, dont le fruit précieux réjouira le cœur de l'homme. » — « Je veux t'aider, dit Satan, et je vais te procurer un bon engrais. » — Noé accepta cette offre. Aussitôt, Satan alla chercher une brebis, un lion, un porc et un singe ; il immola toutes ces bêtes l'une après l'autre, et en répandit le sang sur le terrain où était plantée la vigne. — « L'homme a son fait, se dit le démon, plein de joie ; désormais il prendra avec le vin les défauts des animaux dont le sang s'est mêlé à la vigne : s'il boit du vin en petite quantité, il sera doux comme un mouton ; mais s'il en boit beaucoup, il deviendra hautain et querelleur comme le lion ; s'il continue à boire, il ressemblera au pourceau et se vautrera comme lui dans la fange ; s'il s'enivre encore plus, il sautera comme le singe et se rendra ridicule en débitant des paroles insensées. » (*Midrasch Tanchouma* *, Genèse, IX, 20.)

Abram et les idoles. — Térach, père d'Abram, fabriquait et vendait des idoles. Un jour, il sortit, ayant assis son fils à sa place. Et quand un fils d'homme entrait pour acheter une idole, Abram lui demandait : « Tu es fils de combien d'années ? » — L'autre répondait : « De cinquante, de soixante années. » — « Hélas sur toi, répliquait Abram. Tu es fils de soixante années, et tu veux te prosterner devant le fils d'un jour ! » — Et l'homme avait honte, et s'en allait (sans idole).

Un jour, vint une femme, tenant en sa main une assiette de farine. Elle dit à Abram : « Prends ceci et approche-le en sacrifice devant la face de ces dieux. » — Abram se leva, prit un bâton en sa main, brisa toutes

* Recueil de commentaires folkloriques et homilétiques sur le *Pentateuque*, attribués à R. Tanchouma, élève de R. Huna, au milieu du IVe s. ap. J.-C.

les idoles, puis mit le bâton dans la main de la plus grande. Quand son père rentra, il lui dit : « Qui a fait cela ? » — Abram répondit : « Il est venu une femme, portant une assiette de farine, et qui m'a dit : Prends ceci et approche-le en sacrifice devant la face de ces dieux. — J'ai approché la farine devant leur face ; alors l'un m'a dit : — Je veux manger avant celui-ci, et l'autre : — Je veux manger avant celui-là. — Et le plus grand parmi eux a pris ce bâton et les a tous brisés. » Et Térach dit à Abram : « Tu te railles de moi », et il le livra à Nemrod.

Nemrod dit à Abram : « Nous nous prosternons devant le feu. » — Abram lui répondit : « Et nous devant l'eau, qui éteint le feu. » — Nemrod dit : « Eh ! bien, prosternons-nous devant l'eau. » — Abram répliqua : « Alors, prosternons-nous devant le nuage, qui est chargé d'eau. » — « Soit, dit Nemrod, devant le nuage. » — « Alors, dit Abram, prosternons-nous devant le vent, qui disperse le nuage. » — « Prosternons-nous devant le vent », dit Nemrod. — « Alors, répondit Abram, prosternons-nous devant le fils de l'homme, qui résiste au vent. » — « Puisque tu veux faire des mots plaisants, répliqua le roi, voici : moi, je me prosterne devant le feu ; et je t'y jette : vienne ton Dieu devant qui tu te prosternes, et qu'il te sauve. » — Haran était là, partagé entre Abram et Nemrod, et songeant : « Si Abram l'emporte, je dirai que je suis parmi ceux d'Abram ; si Nemrod l'emporte, je dirai que je suis avec ceux de Nemrod. » — Abram sortit vivant de la fournaise, et quand il fut sauvé, on dit à Haran : « Avec qui es-tu ? » — « Avec ceux d'Abram », répondit-il. — On le jeta dans le feu ; mais ses entrailles furent brûlées, et, lorsqu'il en sortit, il mourut devant Térach, son père. (*Bereschit Rabba*, par. 38.)

La Torah et les Anges. — R. Josué ben Lévi a dit : — Quand Moïse vint dans les hauteurs, les anges de service dirent devant Dieu : « Roi du Monde, que vient faire parmi nous ce fils de la femme ? » — Dieu répondit : « Il vient pour recevoir la Torah. » — Et les anges reprirent : « Vas-tu confier au sang et à la chair un joyau que tu conservais depuis la neuf cent soixante-quatorzième génération avant la naissance du monde ? Qu'est donc l'homme, pour qu'il t'en souvienne ? qu'est le fils de l'homme pour que tu y prennes garde ? » — « Réponds-leur », dit l'Éternel à Moïse. — « Roi du Monde, dit Moïse, je crains qu'ils ne me brûlent au souffle de leurs bouches. » Dieu dit : « Saisis le trône de ma gloire, et réponds-leur. » — Alors Moïse parla : « Roi du Monde, qu'y a-t-il dans cette Torah, que tu me veux donner ? J'y lis : *Je suis l'Éternel ton Dieu, qui t'ai tiré du pays d'Égypte* ; et, s'adressant aux anges, Moïse ajouta : Êtes-vous allés en Égypte ? Avez-vous été soumis à Pharaon ? Que vous est cette Torah ? — J'y lis encore : *Tu n'auras point d'autre Dieu.* — Habitez-vous parmi les nations qui adorent des idoles ? — J'y lis plus loin : *Souviens-toi du Sabbat pour le sanctifier.* — Travaillez-vous ? Vous faut-il du repos ? — Et plus loin : *Tu ne jureras pas en vain.* — Existe-t-il entre vous un prendre et un donner ? — Et plus loin : *Tu honoreras ton père et ta mère.* — Avez-vous des pères ? Avez-vous des mères ? — *Tu ne tueras point, tu ne voleras point, tu ne seras point adultère...* L'envie, l'instinct mauvais se trouvent-ils parmi vous ? » — Aussitôt (Dieu l'approuva ; et) chacun des anges lui fut ami et lui fit un présent. (*Schabbath*, 88*b*-89*a*.)

La Torah et l'humanité. — « Et ils campèrent au désert. » — La Torah fut donnée publiquement, en un

lieu sans maître. Si elle avait été donnée dans la terre d'Israël, Israël eût pu dire aux peuples de la terre : « Vous n'avez point de part en elle. » C'est pourquoi elle fut donnée publiquement, en un lieu sans maître, de sorte que, qui la veut, peut la prendre. — Mais pensez-vous qu'elle ait été donnée de nuit ? Non, car il est écrit : « Ce fut au jour troisième, quand le matin fut levé. » — Et pensez-vous qu'elle ait été donnée en silence ? Non, car il est écrit : « Et il y eut des tonnerres et des éclairs. » — Ou bien pensez-vous qu'on n'ait pas entendu ces tonnerres ? Non, car il est écrit : « Et tout le peuple entendit les coups du tonnerre... »

Quand le Saint, béni soit-il, eut prononcé les mots : « Je suis l'Éternel, ton Dieu », la terre trembla et tous les rois de la terre se rendirent chez Balaam, l'impie, et l'interrogèrent. Mais lorsqu'ils eurent ouï de sa bouche que Dieu voulait donner sa Torah à son peuple, tous s'en retournèrent, chacun en son lieu. Les peuples avaient été conviés, afin qu'ils ne pussent pas dire : « Si on nous avait proposé la Torah, nous l'eûssions acceptée » ; car on la leur proposa, et ils la refusèrent, ainsi qu'il est écrit : « L'Éternel est apparu du Sinaï, il a brillé sur le Séïr, — pour eux, — il s'est montré sur le mont Pharan, — dans sa droite, une loi de feu, — pour eux. » — Il se révéla d'abord aux enfants d'Esaü et leur dit : « Acceptez-vous aussi la Torah ? » — Ils demandèrent : « Que contient-elle ? » Et lorsqu'ils leur fut répondu : « Tu ne tueras point », ils dirent : « Nous ne l'acceptons point, car la bénédiction que notre père nous a laissée en héritage, c'est : De ton épée, tu vivras. » — Dieu se révéla ensuite aux Amonites et aux Moabites, disant : « Acceptez-vous la Torah ? » Et quand ils lui eurent demandé : « Que contient-elle ? » et qu'il eut répondu : « Tu ne seras pas adultère », ils dirent :

« Comment l'accepterions-nous ? Nous sommes tous issus de l'adultère. » (*Genèse*, XIX, 36.) — Alors Dieu se révéla aux enfants d'Ismaël, disant : « Acceptez-vous la Torah ? » Ils demandèrent : « Que contient-elle ? » Dieu leur répondit : « Tu ne voleras point. » Et ils dirent : « Comment l'accepterions-nous ? La bénédiction dont notre père nous a béni ne dit-elle pas : Il sera un homme sauvage, et sa main est contre tous, car j'ai été dérobé, du pays des Hébreux ? » — Mais quand Dieu arriva chez ceux d'Israël, tenant en sa droite le feu de la Torah, pour eux, ils crièrent d'une voix : « Tout ce qu'a dit l'Éternel, nous le ferons et l'écouterons. » (MECHILTA *, *Jéthro*.)

Moïse à l'école d'Akiba ou La Valeur de la Tradition. — A l'heure où Moïse monta vers les hauteurs, il trouva le Saint, béni soit-il, assis et occupé à nouer de petites couronnes (les signes et ornements) aux lettres de la Torah. « Roi du Monde, s'écria-t-il, qui t'empêche de me donner les lettres sans les couronnes ? » — Dieu répondit : « Un homme se lèvera, après tant et tant de générations ; Akiba ben Joseph sera son nom ; et sur chacun de ces petits traits, il amoncellera des interprétations nouvelles. » — « Roi du Monde, dit Moïse, permets que je le voie. » — « Retourne-toi et va. » — Moïse alla et s'assit à la dernière des huit rangées, dans l'école d'Akiba ; mais il ne comprenait point ce qui s'y disait et sa force devint faiblesse. Et comme Akiba traitait son sujet, voici que ses élèves lui dirent : « Rabbi, d'où tiens-tu cela ? » — Il répondit : « D'un

* MECHILTA (en araméen : règles d'interprétation, ou interprétations motivées) ; recueil d'interprétations juridiques et folkloriques du Livre de l'Exode, — attribué à ISMAËL BEN ELISCHA, contemporain d'Akiba (50-132 ap. J.-C.). — La Mechilta est divisée en diverses sections, se rapportant aux diverses parties du livre de l'Exode.

enseignement que Moïse reçut au Sinaï. » — Alors l'esprit de Moïse fut tranquillisé. Il revint devant le Saint, béni soit-il, et lui dit : « Roi du Monde, tu possèdes un homme comme celui-là, et c'est par moi que tu veux donner ta Torah ? » — Et Dieu lui répondit : « Tais-toi, car c'est ma volonté. » (*Menachoth*, 29*b*.)

La modestie de Moïse. — Rabbi Jochanan ben Lévi dit : — A l'heure où Moïse descendit de devant le Saint, béni soit-il, (qui lui avait dicté la Torah au Sinaï,) Satan vint et dit devant sa face : « Roi du monde, la Torah, où est-elle ? » — Dieu répondit : « Je l'ai donnée à la terre. » — Satan s'en fut chez la terre et lui demanda : « La Torah, où est-elle ? » — La terre répondit : « Dieu comprend sa voie, lui seul connaît sa place. » (*Job*, XXVIII, 23.) — Il alla chez la mer qui lui dit : « Elle n'est pas avec moi », chez l'abîme qui répondit : « Elle n'est pas en moi. » — La Peste et la Mort dirent : « Nos oreilles ont ouï parler d'elle, mais où elle est, nous l'ignorons. »

Satan s'en retourna et dit devant Dieu : « Roi du Monde, par toute la terre j'ai cherché la Torah, et ne l'ai point trouvée. » — Dieu répondit : « Va chez le fils d'Amram », et Satan alla chez Moïse, et lui dit : « La Torah que te donna l'Éternel, où est-elle ? » — Et Moïse répondit : « Que suis-je, moi, pour que l'Éternel m'ait donné la Torah ? » — Alors Dieu dit à Moïse : « Moïse, tu as menti. » — Mais Moïse dit devant la face du Seigneur : « Roi du Monde, tu avais un trésor caché dont tu faisais ta joie de chaque jour ; et moi, je me vanterais de le posséder ? » — Et Dieu dit à Moïse : « Puisque tu te trouves petit devant ma Torah, voici : elle sera nommée de ton nom », ainsi qu'il est

écrit : « Rappelez-vous la Torah de Moïse, mon serviteur. » (*Schabbath*, 89*a*.)

Les exigences de la Torah. — Et Korach assembla contre Aaron et Moïse toute la communauté, et se mit à conter devant eux des paroles de moquerie, disant : « Il y avait en mon voisinage une veuve, et avec elle deux filles orphelines ; et elles avaient un champ. — Elle vint à labourer, mais Moïse lui dit : « Tu ne laboureras point avec un âne et un bœuf liés ensemble. » — Elle vint à semer, mais Moïse lui dit : « Tu ne sèmeras point ton champ de semences diverses. » Elle vint à moissonner et à faire des gerbes. Moïse lui dit : « Laissez le glanage aux pauvres et oubliez pour lui les gerbes au coin du champ. » — Elle vint à mettre en grange, et il lui dit : « Tu me donneras la dîme première et la dîme seconde. » — Elle trouva que c'était justice. Et alors que fit-elle ? Elle se leva et vendit son champ.

Elle prit alors deux brebis, pour se vêtir de leur tonte et profiter de leurs fruits. Quand elles eurent des petits, Aaron vint et lui dit : « Donne-moi les premiers-nés, car ainsi l'a prescrit le Saint, béni soit-il. » — Elle trouva que c'était justice et donna les petits. — Arriva le temps de la tonte et Aaron lui dit : « Donne-moi la première tonte, car ainsi l'a ordonné le Saint, béni soit-il. » — Elle se dit : « Il n'est point en mon pouvoir de résister à cet homme. Je vais donc les tuer, puis je les mangerai. » — Quand elle les eut égorgées, Aaron lui dit : « Donne-moi l'épaule, les mâchoires et l'estomac, car c'est la loi de l'Éternel. » — Et elle dit : « Comment, même égorgées, je ne peux pas les sauver de sa main ? » Et elle ajouta : « Eh ! bien, je les maudis ! » Mais il répondit : « Alors, elles m'appartiennent tout entières, car ainsi l'a dit le Saint, béni soit-il. » Et il les prit et s'en alla ; et la veuve resta,

pleurante, et ses deux filles avec elle. (YALKUT *, *Korach*, Nombres XVI, 1.)

La mort de Moïse. — Quand furent proches les jours où Moïse devait quitter ce monde, Dieu lui dit : « Voici, ton jour est venu. » Et Moïse répondit devant l'Éternel : « Roi du Monde, après toutes les peines que je me suis données, tu me dis : Voici, ton jour est venu ? — Non, je ne veux point mourir, je veux vivre et conter tes exploits. » — « Tu ne le peux pas, répondit l'Éternel ; car la mort est le sort de tout mortel... et j'ai résolu que tu ne passerais pas le Jourdain... » Alors Moïse s'imposa le jeûne, traça autour de lui un cercle étroit, et dit : « Je ne quitterai pas cette place, que ce décret ne soit rapporté. » Il se vêtit du sac, se couvrit de cendre et se tint, devant Dieu, en supplications et en prières qui firent trembler le ciel et la terre et tous les ordres de la création. Et les créatures pensèrent : « Peut-être l'heure est-elle venue où la volonté de Dieu veut créer une création nouvelle ? » — Mais une fille de la Voix céleste retentit et dit : « L'heure n'est point encore venue où la volonté de Dieu voudra créer une création nouvelle. » — Que fit Dieu ? Il cria pour chaque tribunal, à chaque porte du ciel : « N'accueillez pas la prière de Moïse, ne la laissez pas monter devant ma face, car son jugement est scellé. » Et il dit aux anges serviteurs : « Descendez, fermez toutes les portes de tous les cieux, car la voix d'une prière retentit, puissante, vers les hauteurs. » — Ils voulurent fermer le ciel, mais ne purent point,

* YALKUT (serviette). Recueil de commentaires, de légendes et d'anecdotes empruntés au Talmud et à diverses traditions, — et disposés selon l'ordre des textes de la Bible sur lesquels ils s'appuient. — Le Yalkut a, selon toute vraisemblance, été rédigé au début du XIIIe s. ap. J.-C. ; mais les fragments dont il se compose ont presque tous des origines beaucoup plus anciennes.

à cause de la voix de la prière de Moïse ; car cette prière était pareille à une épée, qui coupe et déchire et que rien n'arrête... Et Moïse disait devant Dieu : « Roi du Monde, ils te sont connus et révélés, tous les efforts que me coûtèrent les enfants d'Israël, jusqu'au moment où ils crurent en ton Nom et reçurent ta Torah et tes préceptes ; et moi, je pensais : Puisque je les ai vus dans la détresse, je les verrai aussi dans la félicité ; et maintenant qu'est arrivée la félicité d'Israël, tu me dis : Tu ne passeras pas le Jourdain... — Roi du Monde, si tu ne me laisses pas entrer au pays d'Israël, laisse-moi au moins dans ce monde, que je vive et ne meure point. » — « Si je ne te fais pas mourir en ce monde, répondit Dieu, comment te ferais-je revivre dans l'autre ? » — « Roi du Monde, poursuivit Moïse, si tu ne veux pas que j'entre au pays d'Israël, permets du moins que je sois comme une bête des champs qui mange de l'herbe et boit de l'eau, et qui vit, et jouit de ce monde. » — Dieu répondit : « C'en est assez, n'en dis pas plus. » — « Que je sois au moins comme l'oiseau qui vole dans toutes les contrées du ciel, amasse sa nourriture et revient le soir à son nid. » — « N'en dis pas plus, c'en est assez... » Alors Dieu dit à Gabriel : « Gabriel, va me chercher l'âme de Moïse. » — « Roi du Monde, répondit l'ange, Moïse vaut plus que soixante myriades ; comment pourrais-je voir sa mort ? » — Alors Dieu dit à Micaël : « Va me chercher l'âme de Moïse. » — « Roi du Monde, répondit l'ange, je fus son maître et il fut mon disciple ; comment pourrais-je voir sa mort ? » — Alors Dieu dit au méchant Samaël : « Va me chercher l'âme de Moïse. » — Aussitôt le démon s'arma de courroux, et ceignit son épée, et s'habilla de cruauté, et s'en vint vers Moïse ; mais lorsqu'il le vit assis, écrivant le Nom entier de l'Éternel,

pareil en splendeur au soleil ou à un ange de l'Éternel-Cébaoth. Samaël prit peur devant Moïse et dit : « En vérité, l'âme de Moïse, aucun ange ne l'oserait prendre... » Alors une fille de la Voix céleste retentit et dit : « La fin de ta mort est venue... Mais ne crains point, Moïse ; moi-même je serai avec toi, et je ferai tes funérailles. » — Et Moïse se leva et se sanctifia, comme les séraphins : et le Saint, béni soit-il, descendit des plus hauts cieux, pour recevoir l'âme de Moïse, et les trois anges serviteurs, Micaël, Gabriel et Sagsagel étaient avec lui. Micaël prépara la couche du prophète, Gabriel déploya un voile de byssus pour sa tête, et Sagsagel, pour ses pieds... Et le Saint, béni soit-il, dit alors : « Ferme tes yeux... ; mets ta main sur ta poitrine... ; mets tes pieds l'un sur l'autre. » Puis il appela l'âme hors du corps, disant : « Ma fille, je t'avais donné cent vingt années, pour habiter le corps de Moïse ; maintenant viens et ne tarde plus, ta fin est venue. » — « Roi du Monde, répondit l'âme, je sais que tu es le Dieu de tous les esprits, et que les âmes de tout vivant et de tout mort sont dans ta main : tu m'as créée, tu m'as formée et tu m'as mise durant cent vingt années dans le corps de Moïse. Mais y a-t-il au monde un corps plus pur que le sien ?... Je n'en veux pas sortir. » — « Sors, sors, répondit Dieu, n'hésite point : je te ferai monter aux plus hauts cieux et séjourner sous le trône de ma Splendeur, parmi les Chérubins, les Séraphins, et toutes les armées des hauteurs. » — Roi du Monde, répliqua-t-elle, ta Splendeur d'En-Haut, deux anges l'ont désertée, Usa et Asaël, qui prirent plaisir aux filles de la terre et corrompirent leur voie sur la terre :... tandis que Moïse, fils d'Amram, se tint éloigné de sa femme, depuis l'heure où tu lui apparus dans le buisson d'épines... Je t'en prie, laisse-

moi, laisse-moi dans le corps de Moïse. » — Alors Dieu baisa la bouche de Moïse ; et, dans le baiser de sa bouche, il prit son âme. (*Debarim Rabba*, ch. XXXIV, par. 11, *passim*.)

Salomon et Asmodée. — La Maison de l'Éternel devait être bâtie de pierres non taillées au fer (I, *Rois*, VI). — Salomon dit à ses docteurs : « Comment feraije ? » — Ils lui dirent : « Il y a le Schamir, que Moïse mit sur les pierres de l'éphod. » — Il leur répondit : « Où se trouve-t-il ? » — « Évoque la démonne et les petits démons ; si tu les presses de paroles, peut-être le savent-ils, et te le révèleront. » — Il évoqua la démonne et les petits démons et les pressa. Ils répondirent : « Nous ne savons point. » — « Où se trouve-t-il dirent : « Nous ne savons point. Mais Asmodée sait, lui, le roi des démons. » — « Où se trouve-t-il » ? dit Salomon. — « Il se trouve en une montagne ; il s'y creuse un puits, l'emplit d'eau, le couvre d'une pierre, qu'il scelle de son sceau ; chaque jour il monte au ciel, pour assister à la leçon du ciel, puis il descend sur la terre, et apprend la leçon de la terre ; alors il vient, examine le sceau, découvre le puits, boit, le recouvre, le scelle de son sceau, et s'en va. »

Salomon manda Bénayah, fils de Jehoyada, lui donna une chaîne où était gravé le Saint Nom, et une bague où était gravé le Saint Nom et des pièces de laine et des tonneaux de vin. Bénayah vint, creusa un puits sous le puits, y fit passer l'eau et le couvrit avec la laine ; puis il creusa un puits au-dessus du puits, versa le vin, le cacha, sortit et s'assit sur l'arbre. — Quand vint Asmodée, il examina le sceau, découvrit le puits, trouva le vin. Il dit : « Il est écrit : Moqueur est le vin, tumultueuse la boisson qui enivre, et tout excès

est en elle ; vin et débauche sont même chose qui prend le cœur. — Je ne boirai donc point. » — Mais il eut soif, et ne put s'empêcher de boire ; et il but, et s'enivra et s'endormit. Bénayah vint, lui lança la chaîne et la ferma. — Asmodée s'éveilla et voulut la briser ; mais Bénayah lui dit : « Le Saint Nom est sur toi, le Saint Nom est sur toi !... »

Salomon dit à Asmodée : « Je veux bâtir la Maison du sanctuaire, et il me faut le Schamir. » — Le démon lui répondit : « Ce n'est point à moi qu'il fut confié, mais au maître de la mer, qui ne le confie qu'au coq de bruyère, et sous la foi du serment... » — On chercha le nid d'un coq de bruyère qui avait des petits, et on le couvrit de verre translucide. Lorsque le coq revint, il voulut entrer au nid et ne put pas ; alors il apporta le Schamir et le mit sur le verre ; mais l'envoyé du roi se jeta sur lui et le saisit et le coq se donna la mort, car il avait juré de rendre le Schamir...

Asmodée fut retenu chez Salomon jusqu'à ce qu'eût été bâtie la Maison du sanctuaire. Un jour qu'il était seul, Salomon lui dit : « En quoi, vous autres, esprits, nous êtes-vous supérieurs ? » — Asmodée répondit : « Ote ma chaîne et donne ta bague, et je te le ferai voir. » — Quand le roi eut ôté la chaîne et donné sa bague au démon, celui-ci avala l'anneau ; et d'un pied il toucha le ciel, et de l'autre la terre, et il lança le roi à quatre cents lieues. — C'est alors que Salomon dit : « Quel avantage a l'homme de toute sa peine sous le soleil ? » Et il s'en alla, mendiant de porte en porte. (*Gittin*, 68*a-b*.)

Le sang de Zacharie. — Nébusaradan, chef des armées de Nabuchodonosor, voyant, dans la cour du Temple, du sang qui bouillait, demanda aux Hébreux :

« Qu'est cela ? » — Ils répondirent : « Il y eut parmi nous un prophète (Zacharie), qui nous instruisait dans les choses divines ; et comme il nous réprimandait, nous tombâmes sur lui et nous le tuâmes, et depuis tant et tant d'années, son sang n'a pas trouvé le repos. » — Et Nébusaradan leur dit : « Je lui rendrai la paix. » Il fit chercher les hommes du grand Sanhédrin et du petit Sanhédrin et les égorgea au-dessus du sang ; mais le sang ne se tut point. — Il fit venir les enfants des écoles et les tua au-dessus du sang, mais le sang ne se tut point. Alors il dit : « Zacharie ! Zacharie ! J'ai massacré les meilleurs parmi eux ; te plaît-il donc que je les massacre tous ? » — et comme il parlait, le sang s'arrêta. — Alors il songea dans son cœur à faire pénitence et dit : « Si tel est le sort de ceux-ci, qui n'ont tué qu'un seul homme, quel sera mon sort, à moi, qui ai fait périr tant d'âmes ! » Et il s'enfuit et se fit juif. (*Gittin*, 57*a*.)

La mort du Temple. — Quand Jérémie fut sorti de Jérusalem, un ange descendit du ciel, posa ses pieds sur les murs de la ville et les renversa, criant : « Qu'arrivent les ennemis, qu'ils entrent dans la Maison dont le Maître est absent, qu'ils la souillent et la détruisent ; qu'ils montent dans la vigne et qu'ils en coupent les ceps, puisque le gardien l'a abandonnée et qu'il s'en est allé ! » — Les ennemis vinrent et montèrent au lieu où le roi Salomon s'asseyait pour prendre conseil des Anciens, au lieu d'où s'accomplit l'achèvement du Temple ; là même s'assirent les ennemis, prenant conseil sur les façons d'incendier le Sanctuaire. Or, tandis qu'ils délibéraient, ils levèrent les yeux, et voici : quatre anges descendirent des hauteurs tenant dans leurs mains quatre torches allumées, et ils les

mirent aux quatre coins du Temple, qui s'embrasa. Quand le Grand-Prêtre vit que le Temple était en feu, il prit la clef du sanctuaire, la lança vers les cieux, ouvrit la bouche et dit : « Voici la clef de ta maison, dont je fus l'infidèle gardien. » — Puis il sortit pour s'éloigner ; mais les ennemis le saisirent et l'égorgèrent près de l'autel, où il offrait chaque jour le sacrifice. Sa fille vint suppliante et cria : « Hélas, mon père, joie de mes yeux ! » On la saisit et on l'égorgea, et on mêla son sang au sang de son père. Et quand les prêtres et les lévites virent que le Temple brûlait, ils prirent leurs harpes et leurs trompettes, et se jetèrent dans les flammes et furent consumés. Et quand les vierges qui tissaient les rideaux sacrés virent que le Temple brûlait, pour échapper aux souillures de l'ennemi, elles se lancèrent dans les flammes et furent consumées...

Or le prophète sortit d'Anatoth, pour retourner à Jérusalem. Il leva les yeux et vit monter la fumée du Temple. Alors il dit en son cœur : « Peut-être les enfants d'Israël ont-ils fait pénitence ; peut-être ils offrent des sacrifices, car la fumée des encensements s'élève au ciel. » — Et il s'approcha et il monta sur les murs, et vit qu'autour du Temple, des pierres s'amoncelaient. Et il poursuivit sa route et se mit à crier : « Sur quels chemins les pécheurs sont-ils partis ? Sur quels chemins les perdus s'en sont-ils allés ? J'y veux aller, et avec eux je veux me perdre ! » — Et il alla et il vit le sentier rempli de sang et tous les lieux remplis du sang des égorgés, de tous côtés. Et il abaissa son regard vers le sol ; et il vit les traces de pas des tout petits et des enfants qui avaient marché vers l'exil, et il se courba et les baisa. — Et lorsqu'il fut arrivé auprès des exilés, il les embrassa et pleura devant eux, et ils pleurèrent devant lui et il commença de parler et

leur dit : « Quand je remontai à Jérusalem, je levai les yeux et je vis une femme, assise au sommet d'un mont. Sa robe était noire, et ses cheveux dénoués, et elle criait et suppliait, cherchant quelqu'un qui la consolât. Je m'approchai et lui parlai et je lui dis : « Si tu es une femme, parle-moi ; si tu es un esprit, lève-toi de devant moi et disparais. » — Et elle me répondit : « Ne me connais-tu point ? Je suis celle qui avait sept fils dont le père était parti, au-delà des mers ; et tandis que j'étais montée sur la montagne pour sacrifier, un homme est venu et m'a dit : Ta maison s'est écroulée, écrasant tes sept fils. — Et je ne sais pas sur lequel je dois pleurer, pour lequel je dois arracher ma chevelure. » — Et je lui répondis : « Tu ne vaux pas mieux que ma mère Sion, qui est devenue un pâturage pour les bêtes des champs. » — Et elle répliqua : « Ta mère Sion, c'est moi, la mère des sept fils, dont il est dit : Elle est fanée, celle qui sept fois enfanta. » — Et, parlant au nom de l'Éternel, je lui répondis : « Ton malheur est pareil au malheur de Job ; à Job, furent arrachés ses filles et ses fils ; à toi, tes fils et tes filles furent arrachés ; à Job, j'ai repris son argent et son or ; à toi j'ai repris ton or et ton argent ; Job, je l'ai jeté dans l'ordure, et toi, je t'ai jetée sur un tas de fumier. Mais comme j'ai préparé pour Job des consolations, pour toi, je prépare des consolations : à Job, j'ai doublé ses fils et ses filles ; tes filles et tes fils, je les doublerai ; à Job, j'ai doublé son argent et son or ; ton or et ton argent, je les doublerai ; de Job, j'ai secoué l'ordure et la fange, et de toi, je secouerai la fange et la poussière. Et ta demeure, ô Sion, que des hommes de sang et de chair construisirent, que des hommes de sang et de chair détruisirent, moi, l'Éternel, dans l'avenir je la reconstruirai, ainsi qu'il est écrit : Il

rebâtit Jérusalem, l'Éternel ; il rassemble les enfants d'Israël. *Amen.* » (Pesikta Rabbathi *, sur *Jérémie*, 26.)

Les Égyptiens devant Alexandre. — Des Égyptiens vinrent une fois devant Alexandre de Macédoine, pour plaider contre les enfants d'Israël. — Ils lui dirent : « Vois donc. Il est écrit (*Exode*, xii, 36) : Et le Seigneur leur fit trouver grâce aux yeux des Égyptiens, qui leur prêtèrent... — Que ceux d'Israël nous rendent donc maintenant l'or et l'argent qu'ils prirent alors à nos ancêtres. » — Or Gebia ben Pesisa dit aux sages : « Permettez que j'aille soutenir notre cause devant Alexandre. Si je suis vaincu, vous leur direz : Vous n'avez vaincu qu'un idiot d'entre nous. — Si je suis vainqueur, vous leur direz : La Torah de notre maître Moïse vous a vaincus. » — Les sages donnèrent leur adhésion ; et Gébia vint plaider contre les Égyptiens. Il leur demanda : « D'où voulez-vous tirer vos arguments ? » — « De la Torah. » — « J'y trouverai également les miens. Il est écrit : Les enfants d'Israël habitèrent l'Égypte quatre cent trente années. — Commencez donc par nous rembourser le salaire du travail accompli en Égypte par six cent mille Hébreux pendant quatre cent trente ans. » — « Répondez-lui », dit Alexandre aux Égyptiens. — Ils demandèrent : « Donne-nous trois jours. » — Il les leur accorda ; mais, de réponse, les Égyptiens n'en trouvèrent point. (*Sanhédrin*, 91*a*.)

Les voyages d'Alexandre. — Alexandre dit aux Anciens : « Je me veux rendre au pays d'Afrique. » —

* *PESIKTA RABBATHI* (grand recueil). Recueil de commentaires et d'homélies sur les textes de la Torah et des Prophètes, rédigé vers 845 ap. J.-C.

« Tu ne le peux pas, répondirent-ils, car tu en es séparé par de sombres montagnes. » — « J'y dois aller pourtant ; je vous demande donc ce qu'il faut faire. » — « Fais venir des ânes de Lybie, qui savent marcher dans les ténèbres ; procure-toi une corde, attaches-en une extrémité au lieu où les ténèbres commencent, et tiens l'autre bout dans ta main, pour trouver le chemin du retour. » — Il fit ainsi, alla et arriva en une ville entièrement habitée par des femmes. Il voulut leur faire la guerre, mais elles lui dirent : « Si tu nous tues, on dira : il tuait des femmes ; si nous te tuons, on dira : Quel roi, des femmes l'ont tué ! » — Alors il leur dit : « Apportez-moi du pain. » — Elles lui apportèrent un pain d'or sur une table d'or. Il leur demanda : « Mange-t-on donc du pain d'or ? » — Elles répondirent : « Si tu ne veux que du pain, n'y en avait-il pas dans ta ville, et te fallait-il te mettre en route et venir jusqu'ici ? » — En repartant, il écrivit sur la porte de cette ville des femmes : « Moi, Alexandre, j'ai été un fou, de venir au pays d'Afrique, pour y recevoir la leçon des femmes. »

Plus loin, il se reposa au bord d'une source ; il mangea du pain et tint dans ses mains de petits poissons salés. Quand on eut lavé dans l'eau de cette source les poissons, ils prirent une bonne odeur. Alexandre en conclut que cette source venait du Paradis. Il la remonta jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'entrée de l'Éden. Là, il éleva la voix, criant : « Ouvrez-moi la porte ! » — Mais une voix lui répondit : « C'est ici la porte de l'Éternel ; les justes seuls la peuvent franchir. » — « Je suis un Roi, répliqua-t-il, un Roi glorieux ; donnez-moi quelque chose. » — On lui lança un crâne. Il le prit, le posa sur le plateau d'une balance, et tout son argent et tout son or sur l'autre plateau ; mais le crâne

était plus lourd. — Alors il demanda aux Rabbis : « Que signifie ceci ? » — « C'est l'œil, répondirent-ils, l'œil de chair et de sang, qui n'est jamais rassasié d'or. » — « D'où saurai-je qu'il en est ainsi ? » — « Prends un peu de poussière, et couvre l'œil ; aussitôt, le plateau de la balance remontera, car il est écrit : L'enfer et l'abîme sont insatiables, et l'œil de l'homme n'est point rassasié. » (*Tamid*, 32.)

Élie et les temps messianiques. — Quand le Saint, béni soit-il, délivrera Israël, — trois jours avant la venue du Messie, Élie viendra et debout sur les montagnes d'Israël, il pleurera et dira sur elles des paroles de plainte : « Montagnes du pays d'Israël, jusques à quand resterez-vous en une terre vide et déserte ? » — Et sa voix sera entendue d'un bout du monde à l'autre bout ; et il leur dira ensuite : « La paix vient pour le monde, la paix vient pour le monde ! » car il est écrit : Qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de celui qui apporte la bonne nouvelle et fait ouïr la paix. — Et quand les méchants l'entendront, ils se diront les uns aux autres : « La paix vient sur nous, la paix vient sur nous ! »

Au jour second, Élie reviendra, et, debout sur les montagnes d'Israël, il dira : « La bonté vient sur le monde, la bonté vient sur le monde ! » car il est écrit : Annonce la bonté. — Et au jour troisième, il viendra encore, et, debout sur les montagnes d'Israël, il dira : « La délivrance vient sur le monde, la délivrance vient sur le monde ! » car il est écrit : Il fait entendre la délivrance.

Et lorsque les méchants le verront, ils diront à Sion : « Il règne, ton Dieu. » (Yalkut, *Isaïe*, ch. lii, 7.)

Le Messie et la Lumière. — « Et Dieu vit la lumière, qu'elle était bonne. » — Ces mots nous apprennent que le Saint, béni soit-il, prévit les jours et les actes du Messie, dès avant que de créer le monde ; et il cacha le Messie et ses jours, sous son trône de gloire...

Et le Saint, béni soit-il, commença de faire alliance avec le Messie et lui dit : « Ceux qui sont cachés te mettront, par leurs péchés, sous un joug de fer, et ils étoufferont ton souffle, et, par leurs péchés, ta langue collera à ton palais. Ta volonté est-elle avec ces choses ? » — Et le Messie dit devant la face du Saint, béni soit-il : « Roi du Monde, je les accepte dans la joie de mon cœur, sous condition que nul en Israël ne soit perdu, et que tous soient aidés en mes jours, — non seulement les vivants mais ceux aussi qui seront cachés dans la terre, et non seulement les morts de mes jours, mais aussi tous les morts qui seront morts depuis les jours d'Adam jusqu'à mes jours, — et non seulement ceux qui seront morts après avoir vécu, mais ceux aussi qui seront morts à leur naissance, et ceux aussi que tu auras eu la pensée de créer et que tu n'auras point créés. Que tous soient sauvés en mes jours ; à cette condition, j'accepte tout. »

On a dit : « La semaine où viendra le Messie, des barres de fer seront apportées, et mises sur son cou, jusqu'à ce que se courbe sa taille ; et il criera et pleurera, et sa voix montera vers les hauteurs, disant : « Roi du Monde, qu'est ma force, qu'est mon souffle, qu'est mon âme, que sont mes membres ? Ne suis-je pas chair et sang ? » — Et le Saint, béni soit-il, lui répondra : « Ephraïm, Messie de ma justice, tu as pris ces choses sur toi, dès les six jours de la création. Et maintenant ta douleur est comme ma douleur. Car, du jour où Nabuchodonosor, le Méchant, monta

et détruisit ma Maison et brûla mon Palais, tandis que j'exilais mes enfants parmi les nations du monde, de ce jour-là, je le jure sur ta vie et la vie de ta tête, je ne me suis plus assis sur mon trône. Et si tu ne le crois pas, regarde la rosée qui est sur ma tête, car il est écrit : Ma tête est pleine de rosée. » — A cette heure, le Messie dit devant Dieu : « Seigneur du Monde, maintenant, mon âme est calmée ; ce qui suffit au Maître, suffit au serviteur. » (*Pesikta Rabbathi,* ch. XXXVI.)

ÉPOQUE RABBINIQUE

Aux VIIIe et IXe siècles, les Académies juives de Babylonie brillent encore d'un vif éclat, préservant et perpétuant la tradition talmudique, attaquée par la secte des Karaïtes. — Mais, à partir du Xe siècle, la culture juive, qui jusque-là s'était concentrée en Palestine, puis à Alexandrie, puis en Babylonie, se répand dans les contrées de l'Afrique septentrionale et de l'Europe, où les Rabbins fondent des Académies, qui naissent ou disparaissent avec les ères de prospérité ou de persécutions. — Au contact des Arabes, les Juifs rajeunissent les formes de leur poésie religieuse et profane, qui trouve, du Xe au XIIe siècle, en Espagne, son expression classique. — Ils redécouvrent aussi chez les Arabes la pensée grecque, qu'ils révèlent à leur tour au monde chrétien. Leurs philosophes cherchent un nouvel accord entre la Bible et Aristote ou Platon, passant du traditionalisme de JUDA HALÉVY au rationalisme de MAÏMONIDE, pour aboutir au mysticisme de la CABBALE. — Puis, tandis que l'esprit juif se perd dans le grand courant cartésien avec SPINOZA qui est le véritable créateur de l'exégèse moderne, la plupart des communautés juives, tenues de plus en plus à l'écart des sociétés chrétiennes, se trouvent en pleine décadence durant la première moitié du XVIIIe siècle : l'orthodoxie dégénère en formalisme, le talmudisme en arguties et le mysticisme en superstition. — Mais alors, avec WESSELY et MENDELSSOHN, un esprit nouveau naît et se développe, préparant les Juifs à l'émancipation qu'ils recevront de la Révolution française.

I. — *LA POÉSIE*

1. — POÉSIE RELIGIEUSE ET MYSTIQUE

Prière pour l'An Nouveau. — Sois loué, Éternel qui règnes sur toute la terre, qui sanctifies Israël et le jour du Souvenir. — Tu te souviens de tout ce qui s'est passé dans le monde, tu rémunères les créatures des temps les plus reculés ; tu connais tous les mystères et la multitude des secrets de la création ; rien n'est oublié devant le trône de ta splendeur ; rien ne se dérobe à tes yeux... et tes regards s'étendent jusqu'à la fin des siècles. Tu as institué la loi du Souvenir pour passer en revue toutes les âmes et pour remémorer les actions innombrables de cette infinité de créatures. Dès le commencement tu l'as fait connaître, dès les premiers temps, tu as déclaré que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la création, la commémoration du premier jour ; c'est une loi pour Israël, un décret du Dieu de Jacob. — En ce jour est fixé le sort de chaque pays : lequel verra la guerre, lequel aura la paix, lequel souffrira de la famine ou jouira de l'abondance. En ce jour chaque créature est jugée et destinée à la vie ou à la mort...

Notre Dieu et Dieu de nos pères, souviens-toi de nous favorablement et accorde-nous du haut des cieux ta bienveillance et ton secours. Souviens-toi, Éternel, notre Dieu, de l'alliance, de la protection et du serment que tu as jurés à notre père Abraham sur le Mont Moria. Représente à ton souvenir la scène du sacrifice,

alors que ce patriarche lia son fils sur l'autel, étouffant sa tendresse, pour accomplir ta volonté d'un cœur sincère. Puisse de même ta miséricorde étouffer ton courroux envers nous, et que par ton immense bonté ta colère soit détournée de ton peuple, de ta ville et de ton héritage. Accomplis pour nous, Éternel, notre Dieu, la promesse que tu nous as faite dans ta loi par ton serviteur Moïse, en ces termes : « Je me souviendrai en leur faveur de l'alliance faite avec leurs ancêtres que j'ai retirés du pays d'Égypte à la face des nations, pour être leur Dieu, moi, l'Éternel. » Tu te souviens en tout temps des choses tombées dans l'oubli, car il n'y a point d'oubli devant le trône de ta splendeur.

C'est dans une nuée que ta majesté s'est révélée pour parler à ton peuple saint ; c'est du haut du ciel que tu lui as fait entendre ta voix en lui apparaissant dans des rayons lumineux. Aussi l'univers entier trembla à ton aspect, les créatures du monde furent saisies d'effroi, ô notre Roi, lorsque tu te manifestas sur le mont Sinaï pour enseigner à ton peuple ta doctrine et tes préceptes, lorsqu'à travers les flammes tu lui fis entendre ta voix majestueuse et tes paroles sacrées, lorsque tu te montras au milieu des foudres et des éclairs, et qu'au bruit du schofar tu t'éclairas de ta splendeur.

Notre Dieu et Dieu de nos pères, fais retentir la trompette de notre délivrance ; élève l'étendard pour rassembler nos exilés ; réunis nos dispersés d'entre les peuples, fais-les revenir des extrémités de la terre ; ramène-nous en triomphe à ta ville de Sion et au milieu d'une joie universelle, à Jérusalem, où fut ton sanctuaire. (*Rituel.*) *

* Traduction DURLACHER

Nischmat. (L'âme de...). — Que l'âme de tout ce qui vit loue ton nom, Éternel, notre Dieu, et que l'esprit de toute chair, ô notre Roi, honore et glorifie ton souvenir à jamais. Seigneur, tu subsistes d'éternité en éternité. Hormis toi nous n'avons point de roi qui nous sauve et qui nous protège, qui nous rachète et qui nous délivre. C'est toi qui nous soutiens et nous prodigues ta miséricorde dans la calamité et dans l'affliction, car seul tu es notre Roi. — Dieu de tous les siècles, Souverain de toutes les créatures, Maître de toutes les générations, toi qui es célébré par d'innombrables louanges, tu gouvernes l'univers par ta grâce et les créatures par ta miséricorde. — Éternel, tu ne dors ni ne sommeilles jamais ; tu éveilles ceux qui dorment, tu ranimes ceux qui sont assoupis ; tu rends la parole aux muets, tu délivres les captifs ; tu soutiens ceux qui chancellent et tu relèves ceux qui sont affaissés. C'est à toi seul que nous rendons hommage. — Quand notre bouche contiendrait autant de cantiques que la mer de gouttes d'eau, quand les hymnes que notre langue profère égaleraient en force le mugissement des vagues, quand nos lèvres feraient retentir ta louange dans toute l'étendue des cieux, quand nos yeux brilleraient comme le soleil et la lune, que nos mains fussent déployées comme les ailes de l'aigle fendant l'air, et que nos pieds eussent la légèreté de ceux des biches, nous ne suffirions pas, Éternel, notre Dieu, à t'exprimer notre gratitude et à louer dignement ton nom, pour un seul des innombrables bienfaits, dont tu nous as comblés, nous et nos pères... Car toute bouche doit te reconnaître, toute langue jurer par ton nom, tout genou fléchir et tout ce qui est debout se prosterner devant toi. Tous les cœurs doivent t'adorer, toutes les entrailles chanter ton nom, ainsi

qu'il est écrit : « Tous mes membres disent, Seigneur : Qui, comme toi, sauve le faible de la main du fort ; le pauvre et l'indigent de celui qui l'opprime ? » Qui te ressemble, qui peut t'être comparé, qui oserait s'estimer ton égal, Etre suprême, Maître du ciel et de la terre ? Nous voulons te louer, te célébrer, t'exalter et bénir ton saint nom, comme il a été dit par David : « Que mon âme loue le Seigneur, et mes entrailles son nom divin. » (*Rituel.*)

L'intercession des patriarches. — Vers la tombe des Pères, Jérémie, marchant,
Disait : « Pourquoi, chers ossements, êtes-vous là, couchant ?
Vos enfants sont chassés et du glaive percés :
Que devient le mérite des Pères,
En la terre de misère ? »
Et les Pères crièrent, lamentant
La mort de leurs enfants ;
Et leur voix murmura, suppliant
La Face du Père, qui est au firmament :
« Où est-elle, ta promesse, disant :
De l'alliance des Pères, en faveur des enfants,
Me serai souvenant ? »
— « Contre un souffle qui passe, ils ont changé ma gloire ;
De ma crainte, ils n'ont point eu mémoire !
Quand, me détournant d'eux, je leur cachais mes yeux,
Ils n'ont point pleuré, ni ne m'ont cherché !
Comment épargner ceux
Qui disent : Il n'est pas Dieu ? »
Or Abram, père des foules, sortant du tombeau,
Supplia pour eux la Face du Très-Haut :
« En vain pour mes enfants tu m'éprouvas dix fois :
Je vois leur malheur pleurer devant moi !
Est-ce là ta promesse, Dieu saint,
Disant : Abraham, ne crains point ? »
— « Ils me sont devenus étrangers,
Servant aux dieux étrangers.
Comment me souvenir qu'ils furent mes enfants ?
Leur est-il souvenu des dix commandements ? »
— Or Isaac, sortant du tombeau,
Supplia pour eux la Face du Très-Haut :
« En vain fut commandé mon sacrifice !

Ils meurent, ils périssent, mes fils :
Est-ce là ta promesse, disant :
Avec mon fils Isaac, je m'allie par serment ? »
— « Contre Jérémie, ils se sont levés.
Le mont Moria ils l'ont profané.
Je suis las des pleurs par leurs yeux pleurés
Et montant vers moi, de lieux détestés.
Comment les voudrais-je épargner ?
Mon fils Zacharie, ils l'ont massacré ! »
— Or Jacob, à l'étude entendu,
Cria, dans sa tombe étendu :
« Mes enfants soignés de soins assidus !
Ils ont disparu ! Je les ai perdus !
Ah ! tu m'as payé mille fois mon dû,
Seigneur, pour le sang que j'ai répandu ! »
— Et Moïse, le berger fidèle,
Le front dans la cendre, dit à l'Éternel :
« Le troupeau dont j'avais la tutelle,
Avant le temps, pourquoi ta main le reprend-elle ?
N'avais-tu pas promis, de promesses immortelles,
Qu'il ne viendrait jamais, le deuil en Israël ? »
— Alors fut ouïe la voix de Léa,
Qui, frappant son sein, gémit et pleura ;
Et sa sœur Rachel sur ses fils cria ;
Et Zilpah déchira sa face avec ses doigts ;
Et, levant ses mains, Bilhah lamenta.
— Et dit une Voix au bord des tombeaux :
« — Rentrez au repos, serviteurs loyaux.
Ils seront accomplis, vos vœux vers le Très-Haut :
C'est pour vous que je vais à Babel,
Et je ramènerai vos fils en Israël. » (Éléazar ha-kalir, viie s., éd. Halper, 22-24.)

Dieu et la prière d'Israël. — « Bénis soyez-vous, au ciel et sur la terre, vous qui vous plongez dans la contemplation de la splendeur de mon trône, et qui direz à mes fils et qui leur annoncerez ce que je fais chaque jour, à la prière du matin et du soir, chaque fois qu'Israël prononce, devant ma face, le mot : « Saint. » Enseignez-leur et dites-leur : A l'heure où vous prononcez devant ma face le mot : Saint, levez vos yeux au ciel ; car, dans le monde entier que j'ai

créé, je ne possède pas de joie plus grande que celle de l'heure où vous levez vos regards vers les miens et où les miens regardent dans les vôtres, quand vous prononcez le mot : Saint ; car la voix qui s'échappe alors de vos bouches monte devant ma face comme le parfum d'une offrande. » Et soyez auprès d'eux les témoins de ce que je fais alors à l'image de leur père Jacob, qui est gravée sur le trône de ma Splendeur ; car vous l'avez vu vous-mêmes ; à l'heure où ils prononcent le mot : « Saint » devant ma face, je me penche sur cette image, je l'embrasse, je la caresse trois fois de mes mains et je la baise trois fois de mes lèvres, à chaque fois qu'ils disent : « Saint, saint, saint est l'Éternel Cébaoth. » (*Hechaloth Rabbathi* *, éd. Jellinek, *Beth Hamidrasch*, III, 90.)

La Couronne royale. — Tes œuvres sont merveilleuses, Seigneur, et mon âme en est profondément pénétrée. A Toi la grandeur, la force, la gloire, le triomphe et la majesté. A Toi la royauté, la supériorité universelle, la richesse et l'honneur. A Toi toutes les créatures du ciel et de la terre apportent le témoignage qu'elles périssent et que tu es éternel. A Toi la toute-puissance dont nos pensées sont incapables de pénétrer l'essence, car tu es infiniment élevé au-dessus de nous. C'est en Toi qu'est renfermée la force, la cause intime et le principe premier de tout être. Ton nom est inconnu aux plus savants mortels. A Toi seul le pouvoir de suspendre le monde au-dessus du vide ; à Toi la faculté d'appeler à la lumière tout ce qui est caché dans l'obscurité. De toi seul vient la grâce qui se répand abondamment sur tes créatures et le bonheur éternel réservé

* Grand recueil sur les Palais, attribué à R. ISMAËL BEN ÉLISCHA (IIe s. ap. J.-C.), mais ne remontant pas, sous la forme qui nous est parvenue, antérieurement au IXe s.

à ceux qui te craignent. A Toi seul le mystère qu'aucune poésie, qu'aucune méditation ne peut exprimer ; la vie contre laquelle ne peut prévaloir l'anéantissement ; le trône sublime qui dépasse toutes les hauteurs, la résidence inconnue située dans les régions inaccessibles. A Toi l'existence de la lumière de laquelle émanent tous les êtres et dont nous disons : Nous vivons par son ombre. A Toi les deux mondes dont tu as déterminé la limite ; l'un est celui des œuvres, l'autre celui de la rétribution. A Toi seul enfin la récompense que tu gardes précieusement pour les justes ; tu en as vu l'excellence et tu la leur as conservée...

Tu es Dieu ; tous les êtres te servent et t'adorent, et ta gloire n'est diminuée en rien par ceux qui rendent hommage à d'autres qu'à toi ; car l'intention de tous est d'arriver jusqu'à toi ; mais ils sont comme des aveugles qui veulent suivre la route royale et qui se trompent de chemin : l'un est englouti dans un précipice, l'autre va tomber dans un fossé, et tous s'imaginent qu'ils ont atteint leur but, tandis qu'ils se sont fatigués inutilement. Mais tes serviteurs sont comme des hommes clairvoyants qui suivent la route directe, sans se détourner ni à droite ni à gauche, jusqu'à leur arrivée au parvis du palais...

Artiste divin, il a tracé, épuré, affiné. Il a parlé, et le néant s'est entr'ouvert, l'existence s'est dressée et l'univers s'est épanoui. De son empan, il a mesuré les cieux ; sa main a disposé le pavillon des célestes sphères ; elle a, par des nœuds tout puissants, attaché les tentures des mondes créés ; et son pouvoir s'étend jusqu'aux limites extrêmes de la tenture qui est la dernière dans l'ensemble des choses. (Salomon ibn Gabirol, 1021-1058) *

* Traduction ASTRUC.

A Sion. — Ô Sion,
Ne veux-tu point savoir le sort de tes captifs,
Restes de tes troupeaux qui recherchent ta paix ?
De l'occident, de l'orient, du nord et du midi,
Qu'ils soient lointains ou qu'il soient proches,
Ils t'envoient leur salut.
Et te salue aussi le captif du désir,
Dont les pleurs sont pareils aux rosées de l'Hermon,
Et qui voudrait en arroser tes monts.
Je suis comme un chacal pour pleurer ta douleur,
Mais quand je rêve à mon retour vers toi,
Je suis comme une harpe, à chanter tes chants.
Mon cœur soupire après Béthel et Peniel,
Après Mahanaïm
Et tous les lieux où s'assemblaient tes purs.
Là reposait auprès de toi
La Présence de Dieu.
Vers tes portes, le Créateur
Ouvrait les portes des sept cieux :
Pour t'éclairer point de soleil,
Et point d'étoile et point de lune,
Car ta lumière était la splendeur
Du Seigneur...
Ah ! je voudrais errer parmi les lieux
Où Dieu se faisait voir à ses voyants
Et à ses envoyés.
Qui me fera des ailes, que j'y puisse voler ?
Montagne de Béther, qu'à tes ruines
Je mêle les ruines de mon cœur !
Que je tombe sur la face
Et m'allonge sur la terre, pour adorer tes pierres
Et chérir ta poussière !
Que, debout près de la grotte des aïeux,
Je voie Hébron et les tombeaux des Trois Élus.
Que je passe ta forêt, Carmel ;
En Galaad que je m'arrête ;
Que je regarde émerveillé ton sommet,
Mont de Hor, et ta cime,
Abarim,
Où Moïse et son frère, les deux grands luminaires,
Ont planté la lumière !.....
Sinéar et Pathros, en leur toute-grandeur,
A toi peuvent-ils s'égaler ?
Peuvent-ils comparer leur mensonge
A ta Lumière et à ta Vérité ? —
Qui ressemble à tes oints,

A tes voyants, à tes chanteurs, à tes lévites ?
— Ils changeront, ils passeront,
Tous les royaumes de l'idole :
Ta force est à jamais, à jamais ta parole.
Dieu t'a désirée pour sa résidence.
Heureux celui qu'il a choisi
Pour qu'il s'approche et qu'il demeure en ta demeure.
Heureux, heureux celui qui attend et qui veille,
Et qui verra monter l'aube de ta lumière.
Heureux, celui sur qui s'ouvriront tes aurores,
Pour le salut de tes choisis
Et pour leur allégresse,
Quand ressuscitera ton ancienne jeunesse. (JUDA HALÉVY, mort en 1140, éd. Harkavi, I, 10-14.)

Les martyrs de Troyes (1288). — Elle est mise à grand mal, la malheureuse gent ;
Et ce n'est pas sa faute, si la rage la prend,
Car d'entre eux sont brûlés maints preux et braves gens,
Qui n'ont pu pour leur vie donner rachat d'argent.

Notre joie est troublée, troublé notre déduit.
Car ceux que la Torah occupait sans répit,
Étudiant sans fin et de jour et de nuit,
Ils ont reconnu Dieu ! Et tous ils sont détruits.

De la félonne gent, nous souffrons ces douleurs
A bon droit nous pouvons bien changer de couleur.
Dieu ! prends-nous en pitié : entends nos cris, nos pleurs !
Car nous avons perdu maint homme de malheur.

En place est amené Rab Isaac Châtelain
Qui, pour Dieu, laissa rentes et maisons tout à plein.
Il se rend au Seigneur. Riche était de tous biens,
Bon auteur de *Tosphot* * et bon auteur de *plains* *.

Lorsque la noble femme vit brûler son mari,
Le départ lui fit mal ; elle en jeta grand cri :
« Je mourrai de la mort dont mourut mon ami. »
Elle était grosse ; aussi grand'peine elle souffrit.

Deux frères sont brûlés, un petit et un grand ;
Le plus jeune s'effraie du feu qui lors s'éprend :
« Haro ! je brûle entier ! » et l'aîné lui apprend :
« Au paradis tu vas aller ; j'en suis garant. »

* Additions au commentaire talmudique.
** Complaintes.

La bru qui fut si belle, on vint pour la prêcher :
« Pour te tenir bien chère, nous t'offrons écuyer. »
Elle, aussitôt, contre eux commença à cracher :
« Je ne laisserai Dieu, vous pouvez m'écorcher. »

D'une voix tous ensemble, ils chantaient haut et clair,
Comme des gens de fête qui dussent caracoler.
Leurs mains étaient liées, ils ne pouvaient baller,
Jamais on ne vit des gens si vivement marcher.

Le félon, le maudit, les brûlait, irrité
Les uns après les autres. Alors un *kadosch* * : « Fais, fais
Un grand feu, méchant homme », il osa l'outrager :
Elle fut belle, la fin de Biendict d'Avirey.

Il y eut un noble homme qui se prit à pleurer :
« Pour mes enfants, je pleure ici désespéré,
Non pour moi. » Il se fit brûler sans plus tarder ;
Ce fut Simon, *sopher* * qui sut si bien *orer* *.

Les prêcheurs sont venus Isaac Cohen quérir :
« Qu'il abjure, ou sinon il lui faudra périr. »
« Que me demandez-vous ? Pour Dieu je veux mourir.
Prêtre, je veux l'offrande de mon corps lui offrir. »

« Tu ne peux échapper, puisque nous te tenons,
Deviens chrétien. » Mais lui, aussitôt répond : « Non,
Pour les chiens, je ne veux laisser Dieu, ni son Nom ! »
On l'appelait Haïm, le maître de Brinon.

Il y eut un kadosch qui fut conduit avant ;
On lui fit petit feu qu'on allait avivant.
De bon cœur, il invoque Dieu, menu et souvent,
Souffrant doucement peine au nom du Dieu vivant.

Dieu vengeur, Dieu jaloux ! Venge-nous des félons ;
D'attendre ta vengeance le jour nous semble long !
A te prier d'un cœur entier,
Là où nous restons et allons,
Nous sommes prêts et disposés,
Réponds, Dieu, quand nous t'appelons ! (*Complainte juive en vieux français*, recueillie par Arsène DARMESTETER, *Revue des Etudes Juives*, II, 199 et suiv.)

* Saint.
** Scribe.
*** Lire, prier.

2. — POÉSIE PROFANE

Complainte sur la mort d'un frère. — Prends le deuil, ô mon âme, et vêts-toi du linceul,
Et sur ton linceul serre les cordes.
Vends ta joie pour toujours et remplace la harpe
Par le funèbre tympanon !
Tu ne craindras plus le courroux du temps
Ni la fureur de l'univers.
Que pourraient-ils te faire, qu'ils n'aient point déjà fait ?

Mon frère est tombé. Le temps est sans pouvoir
Pour me guérir ou me blesser ;
Il m'a frappé, et sans pitié
Il a brisé ma force et brisé ma splendeur,
Ainsi qu'un pot d'argile au moule du mouleur.

Depuis que mon frère est parti,
Le monde est ma prison, et la terre, ma chaîne.
Lui qui portait sur lui la gloire de toutes choses,
Il sera donc porté par la poussière ? —
Mon frère est au tombeau, je comprends maintenant
Que le monde est néant,
Et qu'aux vents de la mort qui l'emporte,
Les soleils fanés seront balayés,
Comme feuilles mortes. (Moïse ibn Ezra, 1078-1140, Halper, 69.)

La chanson de l'eau. — Quand finit le vin, mon œil n'est pas beau :
C'est un ruisseau d'eau, c'est un ruisseau d'eau.

O gosier, comment avaler ton pain ?
O palais, comment goûter ton festin ?
Si ta pauvre coupe est vide de vin.
Quand finit le vin, mon œil n'est pas beau :
C'est un ruisseau d'eau, c'est un ruisseau d'eau.

Moïse fit bien, aux jours de misère,
Quand pour nos aïeux il sécha la mer ;
Mais comme il fit mieux quand, pour Pharaon,
Il relâcha l'eau du gouffre sans fond.
Quand finit le vin, mon œil n'est pas beau :
C'est un ruisseau d'eau, c'est un ruisseau d'eau.

Du triste crapaud me voici l'ami ;
Je crie avec lui, je chante avec lui.
Où trouver un maître à chanter moins sot ?
Il la connaît bien, la chanson de l'eau.
Quand finit le vin mon œil n'est pas beau :
C'est un ruisseau d'eau, c'est un ruisseau d'eau. (SALOMON IBN GABIROL, 1021-1058, éd. Lunz.)

Le loup et les animaux. — Le Loup, chancelier du Lion,
Fut un jour accusé par tous les animaux :
« Ce glouton, criaient-ils,
Fait de la forêt un désert,
De nos femmes, des veuves,
De nos enfants, des orphelins. » —
Le roi se mit fort en colère,
Lui reprochant sa cruauté :
« Le passé n'est point réparable, ajouta-t-il,
Mais garde-toi d'être cruel à l'avenir.
Contente-toi, pour tes repas,
Des bêtes mortes dans les champs ;
Et si tu étranglais quelque animal vivant,
Jure de t'abstenir
De toute chair pendant deux ans. »
Le loup jura, puis s'en alla.
A quelques jours de là,
Souffrant de faim inassouvie,
Il vit une brebis paissant dans la prairie.
Mille pensers se combattaient en lui :
« Me priver de chair durant deux années !
La chose est dure... Je l'ai jurée...
Mais qu'est-ce au juste qu'une année ?
Trois cent soixante et cinq journées.
Et qu'est-ce donc qu'un jour? Il fait jour quand j'y vois ;
Il fait nuit quand je n'y vois pas.
Si je ferme les yeux, c'est la nuit ;
Et si je les rouvre, c'est le jour qui suit. »
Vite il ferma les yeux, puis il les rouvrit :
Ainsi fut soir, ainsi fut matin :
Premier jour.
De la sorte il compta sept cent et trente jours. »
J'ai fait d'avance ma pénitence »,
S'écria-t-il. Et, se jetant sur la brebis,
Il l'étrangla, puis la mangea.
Un brigand, tant qu'il est brigand,
Sait toujours éluder un serment. (BERACHIA BEN NATRONAÏ, *Fables de Renard*, XIIe s., p. 36.)

Le malchanceux. — Je sue à parvenir et ne parviens à rien.
Pour aller voir le roi, si je sors au matin,
On me répond : « Il est parti » :
Et si m'obstinant, au soir je reviens,
Je m'entends dire : « Il est au lit. »

Ah, les roues de la chance à l'envers ont tourné,
Le jour où je suis né.
Si j'étais marchand de cercueils,
Personne ne mourrait, le deuil serait en deuil ;
Et si je vendais des chandelles,
Nul ne verrait jamais se coucher le soleil ! (Abraham Ibn Ezra, 1092-1167, éd. David Kahana, i, 9-10.)

Éloge de la générosité. — Quand le vieillard eut ouï leurs discours, il leur dit : « Tous vous errez et vous marchez dans les ténèbres ; les choses droites vous sont cachées et vous ne savez point choisir la vérité. Car, de toutes les vertus, nulle ne vaut la générosité : toutes les autres à ses pieds se prosternent, sur toutes les autres elle domine. Par elle tous péchés sont pardonnés, toute haine chassée du cœur ; par elle l'homme atteint l'objet de son désir, fût-il au loin, fût-il au ciel ; par elle, il est compté entre les justes, car avec elle il accomplit les actes justes et vertueux ; par elle il acquiert un bon renom, une gloire précieuse plus que l'huile.

Mais à qui manque la générosité, sa justice est comptée pour injustice, sa bonté pour erreur et pour péchés ses faveurs. Ses compagnons, tous le dédaignent ; ses camarades, tous le haïssent ; en mal, de lui, ses amis se souviennent ; les habitants et les servantes de sa maison le comptent pour étranger.

Mais l'homme généreux lève bien haut sa tête : tous ses péchés, la générosité les couvre ; toutes ses transgressions, elle les efface ; de ses adversaires, il est aimé ; de ses ennemis, il est loué ; l'envieux le

glorifie, le maudisseur le bénit. La générosité appelle à soi l'amour, le cœur généreux conquiert tous les cœurs. (JUDA AL-CHARISI fin XIIe-début XIIIe s., *Tachkemoni,* ch. XIX.) *

II. — *LA TRADITION ET LA VIE*

1. — LES MORALISTES

La vertu et sa récompense. — Si nous ne devons pas attendre de récompense lorsque nous cherchons à savoir, nous n'en devons pas attendre davantage, quand nous servons Dieu et pratiquons ses commandements, et c'est là ce qu'affirmait Antigone de Socco, lorsqu'il disait : « Ne soyez point comme des esclaves qui servent le maître pour un salaire, mais comme ceux qui servent sans attendre aucune récompense. » — C'est ce qu'on appelle aussi : « Servir par amour », et nos sages disent avec le psaume : « Heureux l'homme qui honore Dieu et prend plaisir à ses commandements (*Aboda Zara,* 19*a*), et non à la récompense qu'il en peut attendre. » Et cela est exprimé plus clairement encore dans le livre Sifré : « Tu penses peut-être : j'apprendrai la Torah pour devenir un homme riche, pour devenir un Rabbi, pour être récompensé dans le monde futur ; mais il est dit dans l'Écriture : pour *aimer l'Éternel,* ce qui signifie : tout ce que vous faites doit n'être fait que par amour pour lui... » Mais comme

* Textes hébraïques de cette partie, dans les recueils :
JELLINEK, Beth Ha-Midrasch (la maison d'École, Vienne, 1880).
B. HALPER, Post Biblical Hebrew Literature (Philadelphie, 1921).
HARKAVI, Recueil des Poèmes de Juda Halévy (Éd. Achiassof, Varsovie).
DAVID KAHANA, Recueil de la Sagesse d'Abraham ibn Ezra (Ibidem).
LUNZ, Kinnor Zion (la Harpe de Sion, Jérusalem, 1911).

au commencement, l'intelligent lui-même a quelque peine à se familiariser avec cette pensée, — car en tant qu'hommes nous sommes accoutumés à agir et à nous abstenir en considération de ce qui sert ou de ce qui nuit, — pour cette raison, nos anciens ont permis que le peuple, afin de s'attacher à la foi et de pratiquer le bien, se représentât des récompenses et des châtiments matériels pour l'observance et la négligence des commandements... Il ne perd rien à croire en cela et modeler sa conduite sur l'attente de la récompense ou du châtiment, jusqu'à ce que, par l'accoutumance et le zèle du bien, il soit arrivé à connaître le vrai et à servir par amour. Nos anciens l'ont dit : « Occupez-vous de la Torah, quand ce ne serait pas pour elle-même ; et dans la suite, c'est pour elle-même que vous vous en occuperez. » (Maïmonide, 1135-1206, *Commentaire de la Mischna*, Sanhédrin, x, 1.)

Conseils. — En treize endroits du Pentateuque, il est ordonné d'aimer Dieu ; l'âme qu'emplit l'amour de Dieu sert son créateur, même quand on essaie, par la violence, de l'en détourner. Alors, l'homme éprouve un désir brûlant de vivre selon Dieu, et sa joie en Dieu lui fait oublier les plaisirs du monde. Qui aime Dieu, ne prend plus garde aux divertissements de la femme et de l'enfant. Rien ne l'occupe, que le souhait d'accomplir la volonté divine, de sanctifier le nom du Seigneur et de lui sacrifier sa vie. De tels hommes ne s'enorgueillissent point, ne se perdent point en vains bavardages, ne désirent point la vue ds femmes, s'entendent injurier sans mot dire, car leurs pensées demeurent auprès de Celui pour qui leur bouche chante des hymnes.

Que les images de tes idées restent pures comme tes actes. Fuis toute malséance, soit qu'elle se voie, soit

qu'elle s'entende. Songe à ton Créateur dans les jours de ta jeunesse, au père qui t'a créé, nourri, vêtu, et ne lui rends pas ses bienfaits en souillant, ingrat, ton âme. Ferme ton cœur à l'envie qui te tuerait avant l'heure ; jalouse les hommes pour leurs vertus, et tâche de les imiter. Ne t'adonne point à la haine qui déjoue la bonne intention, à la voracité, au sommeil qui troublent le recueillement. Conserve la paix dans la cité et hors de la cité ; qui conseille la paix est heureux. Sois véridique, ne trompe personne par l'hypocrisie, la flatterie ou le mensonge ; parce que l'homme ment, il meurt avant l'heure ; mais l'Éternel est un Dieu de vérité ; avant toute chose, il a créé la vérité. Ne murmure point contre la prospérité des méchants : la conduite de Dieu est faite de miracles, quand bien même tu ne vois point ses bienfaits pour Israël. Reste fidèle à la Loi, refuse-toi même ce qui est permis, conserve une âme joyeuse et n'oublie point que c'est à l'Éternel, au Dieu Un, que s'en retournera ton âme, après la mort. (ÉLÉAZAR BEN JUDA, 1176-1238, *Rokéach,* cité par Winter et Wünsche, *Jüdische Litteratur,* III, 634-5.)

2. — LES APOLOGISTES

La défense du Talmud. — Et le rabbin répondit : « On l'appelle Talmud (enseignement), car il est écrit : Vous l'enseignerez à vos enfants, — mais il y a en lui des paroles de légendes ; si l'on veut y croire, on y croit, et si l'on n'y veut pas croire, on n'y croit pas, car le jugement n'est point fait selon leur bouche... Et il y a en lui des explications de choses contradictoires, et grand est celui qui démêle le droit dans les lectures contradictoires, car elles peuvent pervertir

l'homme qui les lit. Il est écrit : « Dieu punit le péché des pères sur les fils », et il est écrit ailleurs : « Le fils ne mourra point pour le père. » Il est écrit : « Et l'Éternel descendit sur le mont Sinaï », et il est écrit ailleurs : « Des cieux, je vous ai parlé », ce qui veut dire qu'il ne descendit point. Et il est écrit : « Il ne viendra ni Amonite, ni Moabite dans l'assemblée de Dieu », et le roi David vint, qui descendait de Ruth, la Moabite. Bref, aucune bouche ne saurait dire toute la difficulté des interprétations ; mais le Talmud décide entre elles ; et tout (la loi écrite, comme la tradition orale) a été donné au Sinaï. Et, lorsqu'un docteur (du Talmud) autorise, et que l'autre défend, lorsque l'un dit : pur, et que l'autre dit : impur, c'est devant le jugement de la majorité d'entre eux qu'on doit s'incliner. Un homme qui aurait reçu les clefs intérieures (celles de la Torah? et qui n'aurait pas reçu les clefs extérieures (celles du Talmud), comment pourrait-il entrer ? (*Dispute du* R. YÉCHIEL de PARIS, *et de l'apostat Nicolas Donin,* en 1240, *passim.*)

Le vrai Messie. — Et je répondis : « Le prophète dit : — Et ils forgeront (à l'époque messianique) leurs épées en charrues et leurs lances en serpes » ; et il dit : « Un peuple ne lèvera plus l'épée contre un peuple. » Et, depuis les jours de Jésus jusqu'à nos jours, le monde a été plein de pillage et de rapacité ; et les chrétiens font couler le sang plus que toutes les autres nations... Et tout cela serait difficile au roi et à ses cavaliers, s'ils n'apprenaient plus la guerre...

Alors l'âne bâté (le frère Paul) ouvrit la bouche et apporta, comme preuve, la légende selon laquelle le Messie prie pour ceux d'Israël et demande au Saint, béni soit-il, de pardonner leurs péchés et dit qu'il

prendra sur lui toutes les souffrances. « N'est-ce pas là (ajouta le frère Paul), la mort que Jésus accepta de lui-même ? » — Je répondis : Je vais vous expliquer ce que sont les souffrances du Messie, selon cette légende. Il souffre d'une grande douleur, parce qu'il doit tarder à venir, parce qu'il voit son peuple en exil et qu'il n'est pas encore en son pouvoir de le délivrer, et parce qu'il voit de ses yeux qu'on adore un Dieu autre, et qu'on nie le Dieu de vérité, et que les nations se font un Messie autre, et l'honorent... Le Messie doit rassembler tous les exilés des douze tribus d'Israël ; votre Messie Jésus n'en rassembla aucune, et comment eût-il fait pour les délivrer, puisqu'aux temps où il vivait, elles n'étaient point encore toutes exilées ? Le Messie doit rebâtir la maison du sanctuaire à Jérusalem ; Jésus ne bâtit point, mais détruisit. Le Messie doit gouverner tous les peuples ; Jésus ne fut même pas le maître de lui-même. (*Dispute du* R. Moïse ben Nachman *et de l'apostat Paul de Santa Clara,* en 1263, *passim.*)

L'usure. — En ce qui concerne l'usure, elle n'est pas particulière aux Juifs, et bien qu'on en ait trouvé quelques-uns qui la pratiquent en Allemagne, ceux qui, chassés d'Espagne, vivent en Turquie, en Italie, en Hollande et à Hambourg, n'éprouvent pour elle que de l'horreur. Comme les chrétiens, ils placent leur argent à la banque, en se contentant d'un petit intérêt de 4 à 5 %, car il ne leur est commandé de prêter sans intérêts qu'aux Juifs leurs frères, et non aux ressortissants d'autres nations ; mais cette loi ne constitue en aucune sorte une limite à la bienfaisance.

Il est naturel que chacun cherche à tirer avantage de son argent et à gagner sa vie. Si quelqu'un se pro-

cure un lot de marchandises, dont il espère tirer un bénéfice qu'il réalisera au moyen d'argent emprunté, il n'est pas inhumain que le prêteur y trouve aussi quelque profit, car de même que nul n'est obligé de faire présent de ses biens à autrui, il n'est pas davantage tenu de les lui prêter, sans recevoir un bénéfice qu'il eût pu tirer d'un autre usage de son argent. Mais il faut que la chose se fasse avec mesure... Les mêmes Écritures qui nous autorisent à prêter à intérêts aux sectateurs d'une autre religion, nous interdisent expressément de dépouiller, de tromper ou d'exploiter qui que ce soit, à quelque confession qu'il appartienne. Selon notre Loi, voler ou duper un étranger est un péché beaucoup plus grand que de nuire à un coreligionnaire, car le Juif est tenu de se montrer humain envers tout être humain ; il a reçu l'ordre de ne haïr ni l'Iduméen, ni l'Égyptien, d'aimer et de protéger l'étranger qui habite au milieu d'Israël. S'il se trouve des Juifs qui agissent contrairement à ces prescriptions, ils ne le font pas en tant que Juifs, mais en tant que créatures détestables ; on rencontre parmi toutes les nations des coquins et des usuriers. (MANASSÉ BEN ISRAËL, 1604-1657, *Lettre à la République d'Angleterre,* Winter et Wünsche, III, 704-5.)

Le crime rituel. — Les hommes sont enclins à prendre en horreur et en haine ceux que le malheur poursuit, et à faire grand cas de ceux que le bonheur favorise. Les chrétiens eux-mêmes ont fait l'expérience de cette vérité. Au temps où ils étaient opprimés et persécutés par l'Empire romain, ils furent en butte aux calomnies de divers empereurs et tyrans. Néron les accusa d'avoir mis le feu à Rome, d'autres de s'adonner à la magie et à la sorcellerie, d'autres enfin de tuer des enfants

païens dans leurs cérémonies religieuses. Il en est de même maintenant des Juifs, qui sont dispersés et affligés, quelles que puissent être leurs richesses. Il n'y a pas d'accusation calomnieuse qu'on n'ait inventée contre eux, jusqu'à cette vieille et misérable chose qu'on reprochait autrefois aux chrétiens innocents, et dont on veut maintenant les charger. Chacun sait que le sacrifice et le sang ne sont plus en usage chez les Juifs ; il leur est interdit d'absorber même la goutte de sang qu'on trouve dans un œuf, à plus forte raison le sang humain. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet. Qu'il me suffise de dire qu'un pape même, dans un Concile, a relevé la fausseté de cette imputation. Tous les princes d'Italie, ainsi qu'Alphonse le Sage, roi d'Espagne, estimèrent qu'il n'y a en tout ceci qu'une pure invention, très utile à qui veut confisquer les biens des Juifs innocents. (*Ibidem*, III, 705-6.)

3. — LES PRÉDICATEURS

La Fête des Tabernacles. — Le bouquet que nous devons cueillir à la Fête des Tabernacles symbolise la haute valeur de la paix... Le fruit de l'arbre Hadar, le cédrat, qui ressemble au cœur, est le symbole de la paix qui nous unit à Dieu. Car, de même que le cœur est la source d'où jaillit la vie dans le corps tout entier, la paix qui nous unit à Dieu est la source d'où jaillit notre vie éternelle. — La palme, qui ressemble à l'épine dorsale, représente l'harmonie qui doit régner entre notre vie intérieure et notre vie extérieure ; car, de même que l'épine dorsale donne au corps sa tenue et sa solidité, l'accord entre la pensée et l'action fait notre vie ferme et solide. — Le myrte à trois

feuilles, c'est la paix dans les trois cercles de la famille : parents, enfants et serviteurs ; et la branche de saule, dont le prophète a dit : « Ils pousseront comme les saules au bord des eaux courantes », c'est la paix dans les États, qui ressemblent au saule par leur rapide croissance...

Gravez donc mes paroles dans vos cœurs, et avec les quatre plantes que vous prenez aujourd'hui en vos mains, laissez entrer dans vos âmes la paix sous ses quatre formes ; attachez-vous en joie les uns aux autres ; que la joie de Dieu habite en vous, que sa splendeur vous environne. Et en retour de cette paix qui vous tiendra unis, un jour luira où Dieu sera roi sur toute la terre, où l'Éternel n'aura qu'un seul Nom dans le monde tout entier, et où sa gloire remplira l'univers. Amen. (JUDA MOSCATO, 1530-1590, *Sermon pour la Fête des Tabernacles,* dans les *Dispersions de Juda,* Winter et Wünsche, II, 645, 7.)

La prière d'Israël. — Pourquoi la prière d'Israël n'est-elle pas entendue, cette prière que nous exhalons, sous le poids des souffrances et des persécutions ? Pourquoi, malgré cette prière ardente, soupirons-nous toujours après l'heure de la délivrance ? — C'est que toutes nos douleurs viennent sur nous pour le salut de nos âmes ; elles doivent les purifier, les rendre dignes de la vie éternelle... Ces mêmes peuples, qui maintenant nous méprisent pour nos souffrances et qui ne voient en nous que le rebut de Dieu, reconnaîtront que c'est par nous que s'accomplit la promesse du Seigneur. Ils reconnaîtront que toutes nos souffrances n'étaient destinées qu'à notre purification, car Dieu châtie celui qu'il aime pour que s'accomplisse en lui la parole : « Vois, mon serviteur est heureux. » Et, si

nous acceptons avec patience et résignation toutes les inimitiés et toutes les douleurs, si nous nous offrons volontairement comme victime expiatoire, cette autre parole aussi s'accomplira : « Alors je gratifierai les peuples d'un idiome épuré, pour que tous ils invoquent le nom de l'Éternel, et l'adorent d'un cœur unanime. » (S. J. KATZENELLENBOGEN, 1521-1571, *Sermon pour le Sabbat de la Consolation, ibidem,* II, 651-2.)

Sermon pour le Jour du Grand-Jeûne. — Nous ne pouvons plus offrir de sacrifice, mais la signification morale du sacrifice n'est point perdue. De même qu'on sacrifiait la bête sur l'autel, nous pouvons sacrifier à Dieu la bête qui est en nous, et ce sacrifice est agréable aux yeux du Seigneur, comme il est dit : « Le sacrifice agréable à Dieu, c'est le cœur brisé. » Le lieu principal du Temple était le Saint des Saints ; en nous, c'est la tête, siège de la sagesse, vers laquelle nous devons tendre. Dans le Saint des Saints se trouvait l'Arche d'alliance, avec les Tables d'Alliance, écrites de la main de Dieu ; nous avons en nous les Tables du cœur, où il nous faut graver les commandements du Seigneur. Au sanctuaire brillait le luminaire d'or, dont l'huile sainte entretenait la flamme qui se dirigeait vers le ciel. Cette huile est l'image de la religion, qui dirige notre intelligence vers les hauteurs, et lui montre l'unique source d'où elle doit puiser sa lumière. — Il y avait là aussi l'autel d'or, dont il est dit : « Aaron en purifiera les cornes une fois l'année. » Pourquoi l'autel a-t-il besoin de purification ? L'autel a-t-il péché ? Mais l'autel représente notre cœur, dont la pointe aiguë se tourne souvent contre Dieu, et qui a besoin de cette purification, donnée au Jour du Grand Pardon.

Si nous avons péché au cours de l'année, et détruit par nos péchés le sanctuaire qui est en nous, si nous avons brisé les Tables d'Alliance de notre cœur, si nous en avons effacé l'écriture de Dieu, si, par notre péché, nous avons ôté sa pure flamme à la lampe de notre esprit, alors nous avons vécu, en nous-mêmes, la destruction du Temple. Nos sages l'ont dit en ces mots : « Qui a perdu sa première femme a vu s'écouler le Temple. » Le lien du mariage, c'est le lien d'Israël avec la Torah, l'avons-nous brisé, avons-nous péché contre Dieu, alors nous aussi, nous avons vu s'écrouler le Temple. Mais au Jour du Pardon, qui surpasse tous les jours, Dieu nous crée un nouveau cœur, renouvelle en nous un ferme esprit ; nous recontruisons pour lui le sanctuaire, nous y réinaugurons son culte, nous y recevons à nouveau les Tables de son alliance ; l'union de Dieu avec la Torah et de la Torah avec Israël y est de nouveau conclue. Le Temple, selon l'esprit, n'est donc jamais détruit : nous le réédifions chaque année pour le reconsacrer au Seigneur (S. E. Lenczyz, mort en 1619. *Sermon pour le Grand-Jeûne*, dans les *Grappes d'Ephraïm*, *ib.*, II, 675-7.)

4. — LA CODIFICATION DU TALMUD *

Juifs et non Juifs. — En voyant un Sage non juif, un Sage des nations de la terre, on doit dire : « Loué

* Dès le XII[e] s., MAÏMONIDE avait essayé de mettre de l'ordre dans la vaste jurisprudence *(Halacha)* du *Talmud*, en rédigeant sa *Mischné Torah* (Répétition de la Loi), ouvrage dans lequel il classe les diverses décisions juridiques qui font autorité, selon le *Talmud*, en matière civile et religieuse ; mais Maïmonide ne cite pas les auteurs, ne mentionne pas les opinions divergeant de celles qui lui semblent prévaloir et ne tient pas compte des usages *(Minhagim)* qui ont pu, à la longue, prendre force de loi. — C'est pour combler ces lacunes que R. JACOB BEN ASCHER rédigea au XIV[e] s. les *Arbaa Turim* (Quatre Tours), divisant la matière législative en quatre ordres : 1° *Orach*

sois-tu, Éternel, notre Dieu, Roi du monde, qui as fait part de ta sagesse aux mortels. » — En voyant un roi juif, on doit dire : « Loué sois-tu, Éternel, notre Dieu, qui as fait part de ta majesté à ceux qui te craignent. » — En voyant un roi des Nations de la terre, on doit dire : « Sois loué, Éternel, notre Dieu, qui as fait part de ta majesté aux mortels. » — C'est obéir à un commandement de notre religion que de s'efforcer de voir un roi, non seulement un roi d'Israël, mais un roi des Nations de la terre. (JOSEPH KARO, 1488-1575, *Schulchan Aruch*, Orach Chaïm, 224, 7.)

C'est un bel usage que de souhaiter à l'ouvrier non seulement juif, mais aussi non juif : « Que ton travail prospère. » Mais il faut s'abstenir de ce vœu envers celui qui fait un travail de péché. — Si l'on donne occasion de pécher à qui que ce soit, juif ou non juif, on pèche contre le commandement : « Ne place pas d'obstacle sur le chemin de l'aveugle. » (*Ibid.*, 306, 12.)

Il ne faut pas plus interdire au pauvre non juif qu'au pauvre juif de glaner, de prendre la gerbe oubliée et de faire la récolte du coin du champ réservé aux pauvres. — On doit témoigner le même respect au vieillard non juif qu'au vieillard juif, et lui tendre la main pour le soutenir.

Chaïm (Chemin de vie), conduite à observer durant les jours ordinaires, les jours de fête, les sabbats, prières, etc... ; 2° *Yoré Dea* (Étude de la Connaissance), relative aux lois alimentaires à l'idolâtrie, la superstition, les devoirs envers les parents, les maîtres, les morts, etc... ; 3° *Eben Haeser* (Pierre de secours), vie conjugale, divorce, etc... ; 4° *Choschen Hamischpat* (Rational du Jugement), contrats, obligation, etc... — Cependant les *Arbaa Turim* manquent encore d'ordre systématique, et deux siècles plus tard une nouvelle mise au point est nécessaire, car les Rabbins et Docteurs chargés d'appliquer la loi talmudique, ne sont plus d'accord sur une foule d'interprétations du droit civil ou rituel. — C'est alors (XVIe s.) que JOSEPH KARO rédige le SCHULCHAN ARUCH (La Table servie), qui suit le plan et les divisions des TURIM, mais présente un ensemble plus complet et plus systématiquement ordonné. — MOÏSE ISSERLES ajoute au *Schulchan Aruch* des notes complémentaires, se référant à l'autorité de maîtres allemands et français.

L'Écriture ne défend pas d'imposer à l'esclave païen un dur travail, mais l'amour du prochain et la sagesse, qui nous sont ordonnés, l'interdisent. Notre conduite à l'égard de l'esclave doit être inspirée par la pitié ; le joug imposé à l'esclave ne doit pas être pesant ; tu ne dois point maltraiter l'esclave ; tu dois lui donner une part de tout aliment, de toute boisson que tu goûtes ; tu ne dois pas le blesser par des paroles ou des actes méprisants, ni l'insulter dans ta colère, mais lui parler avec douceur et l'écouter s'il te répond. (*Ib.*, Yoré Déa, 151, 13 ; 244, 7 ; 259, 3.)

Qui nuit à son prochain, juif ou non juif, au moyen de fausse mesure ou de faux poids, pèche contre le commandement : « Ne commettez pas d'iniquités en fait de poids et de mesures. »

Lorsqu'un enfant non juif a été converti au judaïsme par son père ou par un tribunal, il peut protester à sa majorité, et revenir à son ancienne confession, sans être considéré comme apostat.

Il est interdit de convertir de force un enfant non juif au judaïsme, même quand le tribunal juif en a le pouvoir.

On doit visiter les malades non juifs ; c'est marcher dans les chemins de la paix.

On doit ensevelir les morts non juifs et consoler ceux qui les pleurent ; c'est marcher dans les chemins de la paix. (*Yoré Déa*, 268, 2 ; 335, 9 ; 367, 1.)

5. — CÉRÉMONIES ET COUTUMES

Noces. — Pour célébrer cette action, les fiancés se rendent, à l'heure dont on est convenu, dans une salle, ou chambre, sous un dais, accompagnés de quelque

musique, et en quelques endroits, d'enfants, qui chantent autour d'eux, tenant des flambeaux en main. Tous ceux qui sont de la même synagogue étant accourus, on met sur la tête des mariés un *Taleth*, qui est un voile carré d'où pendent, des coins, ces espèces de houppes, dont j'ai parlé. Après quoi, les rabbins du lieu, ou le chantre de la synagogue ou enfin le plus proche parent, prend une tasse, ou quelque autre vase plein de vin ; et, après avoir béni Dieu d'avoir créé l'homme et la femme et ordonné le mariage, il donne à boire de ce vin à l'époux et à l'épouse. L'époux ensuite met un anneau au doigt de son épouse, en présence de deux témoins, qui sont rabbins ordinairement, et lui dit : « Voici, tu es mon épouse selon le rite de Moïse et d'Israël. » Puis on lit l'écrit où l'époux s'oblige à la dot, confesse l'avoir reçue, s'oblige à nourrir sa femme, à bien vivre avec elle, et en donne acte par écrit aux parents de l'épouse. Après cela, on apporte une seconde fois du vin dans un nouveau vase, et après avoir chanté encore six bénédictions, qui font sept en tout, on donne une seconde fois à boire aux deux époux, et on jette ensuite le reste du vin à terre en signe d'allégresse. Après quoi, le vase étant vide, on le donne à l'époux, qui, en le jetant à terre de toute sa force, le met en pièces, afin de mêler dans la réjouissance une idée de la mort, qui, nous brisant comme un verre, nous apprend à ne nous point enorgueillir. Cependant tout le peuple qui est présent crie : *Masel Tob* (A la bonne heure !), puis on se retire. (LÉON DE MODÈNE, mort en 1571, *Cérémonies et Coutumes* *, IV, ch. 3.)

* Traduction de Richard SIMON, Paris, 1674.

Usages funéraires. — Quand quelqu'un est mort, on étend le corps par terre dans un drap, le visage couvert, avec une bougie allumée du côté de la tête. Aussitôt, on lui fait des caleçons de toile, et on mande quelqu'un pour les coudre. On lave bien le corps avec de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir de la camomille et des roses sèches. Après quoi on lui met une chemise et des caleçons. A quoi plusieurs ajoutent par-dessus une espèce de rochet de fine toile, son *Taleth* ou manteau carré, avec les cordons qui pendent et un bonnet blanc sur la tête. En cet état, il est mis dans un cercueil fait exprès, avec un linge au fond et un autre par-dessus lui. Quand c'est une personne de considération, on fait en quelques endroits son cercueil pointu, et, si c'est un rabbin, on met plusieurs livres dessus. On couvre le cercueil de noir et on le porte hors du logis. — Alors tout le monde s'assemble autour, et parce que les Juifs tiennent pour une très bonne action d'accompagner un mort et de le porter en terre, ils le portent tous sur leurs épaules tour à tour un peu de temps. En quelques endroits, il y en a qui portent à la suite du corps des flambeaux allumés, et chantent des complaintes. — Les parents qui sont en deuil suivent de près en pleurant. En cet ordre, on conduit le corps jusqu'au cimetière, qui d'ordinaire est un champ destiné à cet usage, qu'ils nomment *Beth hachaïm* ou Maison des Vivants, tenant les morts pour vivants, à cause de leurs âmes. — Lorsqu'on l'a mis bas, s'il est digne de louanges, il y a quelqu'un qui fait son éloge. Ils font aussi une prière, qui commence par ces paroles du Deutéronome : *Le fort, son œuvre est parfaite, parce que toutes ses voies sont justice.* — On lui met après un petit sac de terre sous sa tête. Après quoi on cloue le cercueil, et on le porte à une fosse faite

exprès, proche du lieu où sont déjà enterrés ses parents. En quelques pays, le cercueil étant proche de la fosse, si le mort est un homme, il y en a dix qui tournent sept fois autour et disent une prière pour l'âme du mort. — Le plus proche parent du mort déchire son habit par quelque petit endroit, puis on descend le cercueil dans la fosse et on le couvre de terre, chacun jetant plein la main ou charge la pelle de terre sur le mort, jusqu'à ce que la fosse soit remplie. — Au sortir de là, chacun arrache deux ou trois fois de l'herbe, et dit en la jetant derrière soi ces paroles du psaume : *Ils fleuriront comme l'herbe de la terre,* et cela pour signe de la résurrection. (*Ib.*, v.)

6. — LA COMMUNAUTÉ ET L'ESPRIT NOUVEAU

La secte des Chassidim (Pieux). — Les nouveaux Chassidim, par bien des pratiques, rappelaient les Esséniens. Comme ces derniers, ils faisaient de fréquentes ablutions, mettaient des vêtements blancs, opéraient des guérisons miraculeuses et prédisaient l'avenir. Le fondateur de cette secte fut un charretier, Israël Miedziboz, surnommé par ses partisans « le thaumaturge », en hébreu Baal Schem, et, par abréviation Bescht. Orphelin dès le bas-âge, pauvre, abandonné à lui-même, Israël avait passé sa jeunesse dans les forêts et les cavernes des Carpathes. Là, il avait sans doute appris des paysannes l'emploi des simples, et, à l'exemple de ces bonnes femmes, il évoquait les esprits et faisait des conjurations pour rendre plus efficace l'action de ses remèdes. Il acquit ainsi la réputation d'un médecin infaillible, et souvent les nobles Polonais eux-mêmes le consultaient dans les cas difficiles.

Dans les gorges solitaires où il errait, Israël Baal Schem s'était habitué à prier autrement qu'on ne le fait dans les synagogues. Il récitait les mêmes formules usuelles, mais les prononçait avec une extrême ferveur, élevant la voix très haut et imprimant à tout son corps des mouvements désordonnés. Il prétendait que, grâce à cette agitation de tous ses membres, il s'élevait plus facilement jusqu'à son Créateur. Son exemple fut suivi, et bientôt il eut autour de lui de nombreux partisans qui, comme lui, manifestaient leur ferveur pendant la prière en frappant des mains, en s'agitant, en sautant et en criant.

En l'espace de dix ans, Israël Bescht groupa autour de lui près de dix mille Chassidim qui, au début, ne se distinguaient des autres juifs polonais que par leur façon particulière de prier, par leurs nombreuses ablutions, leur constante sérénité d'humeur et peut-être aussi ces longues boucles de cheveux qu'ils laissaient pendre le long de leurs joues. Les Chassidim affectaient un profond mépris pour l'étude du Talmud qui, selon eux, est incapable de former des Juifs vraiment religieux. Après la mort d'Israël Bescht, les dissentiments existant entre orthodoxes et Chassidim prirent un caractère plus aigu, et il se produisit une véritable scission entre les deux partis. (Graetz, 1817-1891, *Histoire des Juifs* *, v, 288 et suiv.)

Le Gaon de Vilna (1772). — A Vilna vivait alors un savant talmudiste, *Elia* (1720-1794), qui aujourd'hui encore est vénéré sous le nom de « Gaon » par les Juifs de la Lithuanie. D'un caractère élevé, d'une intelligence remarquable, d'une science profonde, il occupait un

* Traduction WOGUE et BLOCH.

rang à part, parmi les rabbins polonais. Lorsqu'Élia fut informé qu'un groupe de Chassidim s'était organisé à Vilna et avait entrepris une campagne contre le Talmud, il ordonna une enquête. On découvrit des écrits où les Chassidim ne se contentaient pas de recommander la sérénité d'humeur et même la gaîté, mais proposaient aussi de modifier les prières et s'exprimaient d'une façon peu respectueuse sur les Rabbins. Élia prit immédiatement les mesures les plus rigoureuses contre les Chassidim. Il condamna même leur chef Issar au pilori. Les administrateurs de la Com-, munauté n'osèrent pas appliquer une peine aussi sévère, Issar fut excommunié un jour de Sabbat, en présence de toute la Communauté, incarcéré et flagellé, et les ouvrages découverts furent brûlés. (GRAETZ, *Histoire des Juifs*, v, 290 et suiv.)

L'esprit nouveau dans la théologie. — Je ne reconnais d'autres vérités éternelles que celles qui peuvent non seulement être conçues, mais encore établies et avérées par la raison humaine. Seule, une fausse notion du judaïsme pourrait faire supposer qu'il me faut m'écarter de la religion de mes pères, pour avancer une telle affirmation ; j'estime bien plutôt qu'elle est essentielle au judaïsme et qu'en elle réside précisément la principale différence qui le sépare du christianisme. — En un mot : les Juifs ne connaissent, selon moi, rien d'une *religion révélée,* au sens où les chrétiens entendent ce mot ; ce qu'ils possèdent, c'est une *législation révélée.* Ils ont des lois, des ordonnances, des commandements, des préceptes, des enseignements conformes à la volonté divine et qui leur apprennent à se conduire, s'ils veulent atteindre la félicité dans ce monde et dans l'autre, mais point de dogmes, point d'articles de foi, point

de vérités fondamentales... Bien plus, le mot hébraïque que l'on a coutume de traduire par *foi* ne signifie le plus souvent que : confiance, assurance, tranquille espoir en l'accomplissement des promesses données : « Abraham *eut confiance* en l'Éternel » (*Genèse,* XV, 6) » ; « Les enfants d'Israël virent et *eurent confiance* en l'Éternel et en Moïse, son serviteur » (*Exode,* XIV, 31)... Nulle part, il n'est dit : « *Crois,* Israël, et tu seras béni ; *ne doute pas,* ou tu seras châtié. » (MOÏSE MENDELSSOHN, 1729-1786, *Jérusalem,* 30-31, 54-55.)

La Bible en langue vulgaire. — Quand Dieu m'eut fait la grâce de me donner des fils et que le temps fut venu de les instruire dans la Torah et de leur inculquer la parole divine, j'entrepris, pour mes enfants d'abord, de traduire les cinq livres de Moïse dans un allemand pur et correct, tel qu'on le parle aujourd'hui. Tantôt, je rendais le texte mot par mot, tantôt, en le rattachant au contexte, de façon non seulement à leur faire comprendre l'original, mais aussi à leur faire saisir l'esprit, les fines nuances, la poésie de la langue sacrée, jusqu'à ce qu'ils pussent par eux-mêmes en pénétrer les profondeurs. — Un spécialiste, un érudit, Salomon Dubno, entendit parler de cette traduction manuscrite, destinée à un usage familial et privé ; il en prit connaissance ; elle lui plut tant qu'il me demanda de la publier pour le plus grand profit de la jeunesse juive. J'y consentis. (MOÏSE MENDELSSOHN, *Préface à la traduction allemande du Pentateuque.*)

L'enseignement des sciences profanes. — Les sciences profanes et naturelles, qu'il n'est point indispensable de connaître, sont cependant utiles à l'homme ordinaire

et, à plus forte raison, à ceux qui sont versés dans la Torah, — et cela, pour quatre raisons :

Premièrement, quand les leçons de ces sciences entreront dans un cœur pur, elles ajouteront à la crainte de Dieu et de sa gloire, car chacune d'elles ouvrira les portes de l'intelligence, pour faire comprendre la grandeur de Dieu et sa puissance, et voir les chemins de sa bonté et de sa miséricorde et sa surveillance sur toutes choses ; ainsi la science des mesures du ciel, qui nous fait connaître les luminaires...

Deuxièmement, beaucoup de ces sciences ont un rapport avec les lois de la Torah, comme, par exemple, la science des époques, de qui dépendent la sanctification des mois, la fixation des fêtes et la longueur plus ou moins grande des années.

En troisième lieu, ces sciences et ces connaissances sont des ornements en elles-mêmes ; qui les possède et sait les expliquer aux autres, est honoré parmi les honorés...

Et enfin, il faut considérer que les jours où nous sommes ne sont point pareils à ceux d'autrefois. Nos ancêtres vivaient établis sur leur terre et possédaient un héritage de vignes et de champs, choses qui nous manquent en notre exil. Car, dans cet exil, la gloire d'Israël est pauvre ; et il nous convient d'embrasser des deux bras tout ce qui peut nous assurer une subsistance honorable et licite, de peur qu'il nous faille nous adresser à autrui, et que nos cœurs ne fondent en nous sous le poids de la misère, qui mène à l'abandon de la Torah et des divins commandements. (Hartwig Wessely, 1725-1805, *Paroles de Paix et de Vérité*, ch. VIII et XII.)

L'esprit nouveau dans la société civile. — Les temps sont changés, les anciennes calomnies ne produisent

plus l'effet voulu. Ce qu'on nous reproche aujourd'hui, c'est la superstition, la sottise, le manque de sens moral et d'éducation, l'incapacité de cultiver les arts, les sciences et les professions utiles, l'inaptitude au service militaire et aux services d'État, une invincible propension à la fraude, à l'usure et à l'anarchie ; et l'on en conclut qu'il faut nous rayer du nombre des bons citoyens et nous bannir de la société. Autrefois on s'évertuait de toutes façons, et l'on prenait toutes sortes de mesures, pour faire de nous, non des citoyens utiles, mais des chrétiens, et comme nous fûmes trop endurcis et trop têtus pour nous laisser convertir, il n'en fallut pas plus pour qu'on nous accusât d'être les fardeaux du monde, et qu'on nous chargeât de toutes les abominations que peuvent inventer le mépris et la haine. Cette ardeur de prosélytisme a disparu. Aujourd'hui, on nous ignore complètement. On continue à nous exclure de tous les arts, de toutes les sciences, de tous les métiers utiles, de toutes les occupations ordinaires des hommes ; on nous ferme tous les chemins qui pourraient nous conduire au progrès, et l'on justifie en même temps l'oppression dont nous sommes les victimes, par notre manque de culture. On nous lie les mains, et l'on nous reproche de n'en pas faire usage. (Moïse MENDELSSHON, *Œuvres complètes*, III, 183-4.)

L'esprit nouveau dans la communauté. — J'ose espérer que les plus éclairés et les plus pieux parmi les Rabbins et les Anciens de ma nation voudront bien se dépouiller de ce dangereux privilège, renoncer à tous les abus de la discipline synagogale et religieuse, et montrer à l'égard de leurs coreligionnaires le même amour et la même tolérance qu'ils ont si souvent

réclamés pour eux-mêmes de l'État. Ah ! mes frères, jusqu'ici, vous n'avez que trop senti peser sur vos épaules le joug de l'intolérance ; peut-être vous semblait-il trouver une certaine compensation dans le pouvoir qui vous était laissé d'imposer vous-mêmes à vos subordonnés un joug pesant. La vengeance cherche sa pâture, et quand elle ne la trouve pas ailleurs, elle dévore sa propre chair. Peut-être aussi vous laissiez-vous séduire par le mauvais exemple. Tous les peuples de la terre avaient cru jusqu'ici, dans leur folle illusion, qu'on ne conserve la religion que par la force, qu'on ne répand que par la persécution les leçons de béatitude, qu'on ne propage que par la haine la vraie idée de Dieu, qui est l'idée d'amour. Remerciez le Dieu de vos pères, qui est la clémence et l'amour mêmes, de ce que cette folie semble aujourd'hui condamnée à disparaître. Les nations commencent à se supporter et à s'entendre ; elles nous montrent déjà des ménagements, des sympathies qui, avec l'aide de Celui qui mène les cœurs humains, pourront croître jusqu'à devenir un amour véritablement fraternel. O mes frères, suivez l'exemple de l'amour, comme vous suiviez l'exemple de la haine. Imitez, dans le bien, les nations que vous imitiez dans le mal. Vous souhaitez qu'on vous supporte, qu'on vous ménage, qu'on vous tolère : supportez-vous, ménagez-vous, tolérez-vous les uns les autres. Aimez, aimez : vous serez aimés. (Moïse MENDELSSOHN, *Œuvres*, III, 201-2.)

La lutte pour l'émancipation. — « Messeigneurs, c'est au nom de l'Éternel, auteur de toute justice et de toute vérité, au nom de ce Dieu, qui, en donnant à chacun les mêmes droits, a prescrit à tous les mêmes devoirs ; c'est au nom de l'humanité, outragée depuis tant de

siècles par les traitements ignominieux qu'ont subis, dans presque toutes les contrées de la terre, les malheureux descendants du plus ancien de tous les peuples, que nous venons aujourd'hui vous conjurer de vouloir bien prendre en considération leur destinée déplorable.

Partout persécutés, partout avilis, et cependant toujours soumis, jamais rebelles, objets, chez tous les peuples, d'indignation et de mépris, quand ils n'auraient dû l'être que de tolérance et de pitié, les Juifs, que nous représentons à vos pieds, se sont permis d'espérer qu'au milieu des travaux importants auxquels vous vous livrez, vous ne dédaignerez pas leurs plaintes, vous écouterez avec quelque intérêt les timides réclamations qu'ils osent former au sein de l'humiliation profonde dans laquelle ils sont ensevelis.

Nous n'abuserons pas de vos moments, messeigneurs, pour vous entretenir de la nature et de la justice de nos demandes ; elles sont consignées dans les mémoires que nous avons eu l'honneur de mettre sous vos yeux. Puissions-nous vous devoir une existence moins douloureuse que celle à laquelle nous sommes condamnés ! Puisse le voile d'opprobre qui nous couvre depuis si longtemps se déchirer enfin sur nos têtes ! Que les hommes nous regardent comme leurs frères ! Que cette charité divine, qui vous est si particulièrement recommandée, s'étende aussi sur nous ! Qu'une réforme absolue s'opère dans les institutions si ignominieuses auxquelles nous sommes asservis, et que cette réforme, jusqu'ici trop inutilement souhaitée, que nous sollicitons les larmes aux yeux, soit votre bienfait et notre courage ! (Discours de Berr Isaac Berr, 1744-1828, à l'Assemblée nationale, le 14 octobre 1789, *Moniteur du* 13 *au* 15 *octobre* 1789.)

ÉPOQUE MODERNE

La Révolution française, en conférant aux Juifs l'égalité civile, et en leur ouvrant de nouvelles patries, a marqué dans leur histoire une date aussi importante que celle de la destruction du second Temple qui avait mis fin à leur patrie antique. Abandonnant souvent leurs traditions ancestrales et les intérêts communs qui avaient fait leur solidarité, et dépensant avec fièvre des ressources d'énergie matérielle, intellectuelle et morale inemployées durant des siècles, ils vont, selon la diversité de leurs aptitudes et de leurs penchants personnels, jouer, dans tous les pays, dans tous les domaines, dans tous les partis, un rôle important et voyant, qui ne tardera pas à provoquer une renaissance de l'antijudaïsme.

Mais, dans cette nouvelle et féconde dispersion de ses forces, que devient le judaïsme lui-même ? — Il prend d'abord, en ce qui le concerne, une attitude *critique*, cherchant ses propres principes, à la lumière de son histoire, comparant sa pensée à celles des plus récents philosophes, définissant son rôle social sous les attaques de ses adversaires. — De cet examen, trois tendances principales semblent se dégager :

Jusqu'à la Révolution française, les Juifs ont été considérés comme formant un groupement à la fois national et religieux. Dans les États où l'émancipation, de date toute récente, n'est pas encore un fait accompli, où des nationalités définies vivent côte à côte sans se mêler, où les diverses Églises chrétiennes elles-mêmes ont un caractère à la fois national et religieux, le *Judaïsme conservateur* maintient encore, dans une certaine mesure, l'union de ces éléments ; partout ailleurs, tout en gardant les formes et les formules du passé, il en souligne expressément le caractère historique, et, en les interprétant par rapport au présent et à l'avenir, il les vide entièrement de leur sens national, de façon à retrouver, à la fois dans des symboles nouveaux et dans la tradition la plus ancienne et la plus haute, l'universalisme religieux d'Israël. — Le *Sionisme* et le *Judaïsme réformé* dissocient au contraire les deux éléments qui restent encore unis dans le Judaïsme conservateur : le *Sionisme*, uniquement national, cherchant à créer en Palestine une société juive de caractère

laïque — et le *Judaïsme réformé* supprimant, non seulement de ses conceptions, mais aussi de ses rites et de ses prières, toute forme et toute formule nationale, pour n'être uniquement qu'une religion universelle.

En même temps que s'accomplissent des modifications profondes, l'hébreu qui renaît, le Yddisch (jargon judéo-germano-slave) qui subsiste, le russe, l'allemand, l'anglais, le français, toutes les langues civilisées, sont pour les écrivains juifs autant d'instruments, sur lesquels ils rejouent, souvent à leur insu, les thèmes éternels de la Bible, pour en tirer les mille modulations juives de la vie moderne.

I. — *LES TROIS ASPECTS DU JUDAISME MODERNE*

1. — LE JUDAÏSME CONSERVATEUR

Le Juif et son temps. — Le judaïsme a-t-il jamais été de son siècle ? Le judaïsme peut-il être de son siècle ? A-t-il pu l'être ? Peut-il le devenir ?... Voyez Abraham, ce premier Juif isolé sur la terre. Son isolement a-t-il son pareil ? Il est seul, il est unique, séparé de tous, en contradiction avec son siècle, avec tout son siècle ; et, dans sa poitrine, quel cœur plein de modestie, plein de douceur, plein de pitié universelle, plein d'amour pour tous, et même pour les hommes les plus corrompus de son temps. Le jugement de Dieu va s'exécuter sur Sodome et Gomorrhe, sur le fumier de la corruption la plus complète qui ait jamais été, — et que fait Abraham ? Il prie pour Gomorrhe il prie pour Sodome !... Dieu vient à peine de conclure avec lui et avec ses descendants ce pacte qui l'isole de l'humanité entière, et devant sa tente, dans les rougeurs du couchant, Abraham guette les passants fatigués, les étrangers, les idolâtres, pour les inviter dans sa demeure, et pour exercer envers tous les hommes, quels qu'ils soient, sa pitié, sa bonté, son amour universel et divin.

Et quoi de surprenant ? Cet universalisme, cet amour actif pour tout ce qui est humain, n'avaient-ils pas été précisément l'essence et le but, le motif et la signification de son isolement ? N'est-ce pas précisément

cet universalisme qui avait fait d'Abraham un isolé ?... Et il est resté le type même du judaïsme ; Abraham fut solitaire pour l'humanité, et, pour l'humanité, le judaïsme doit poursuivre, à travers les temps, sa marche solitaire... jusqu'au jour où « le loup habitera avec la brebis, où le tigre reposera avec le chevreau, où veau, lionceau et bélier vivront ensemble ; alors, plus de méfaits, plus de violence sur toute la sainte montagne, car la terre sera pleine de la connaissance de Dieu, comme l'eau abonde dans le lit des mers. » Alors, alors seulement, — quand le siècle sera avec Dieu, Israël sera avec son siècle. (Samson Raphaël Hirsch, 1808-1888, *Œuvres complètes*, I, 149 et suiv.)

Les deux Lois. — Comment l'Israélite parvenait-il à concilier l'existence simultanée de deux Lois, l'une propre aux Gentils, l'autre réservée aux Juifs, autrement dit de deux religions divines, de deux Églises également légitimes ? La réponse se trouve dans l'exorde du discours que Dieu met dans la bouche de Moïse, à l'adresse de Pharaon : « Israël est mon fils premier-né. » — Ce titre de premier-né que l'Éternel donne à son peuple, loin d'exclure les autres enfants du Père céleste, les suppose au contraire formellement. Voilà donc le fond de la pensée israélite. L'humanité est conçue comme une grande famille dont Dieu est le Père suprême ; et Israël, le premier-né parmi les peuples frères, est, comme dans l'antique société orientale, le prêtre de cette famille, le dépositaire et l'administrateur des choses sacrées, le médiateur entre le ciel et la terre. Il se trouve investi des fonctions sacerdotales pour le service de tous.

A la lumière de cet enseignement, on comprend que le judaïsme soit double dans l'unité de sa doctrine, ce qui

constitue, nous l'avons dit, un fait absolument unique dans l'histoire. Il a deux lois, deux règles de discipline, deux formes de religion en un mot : la loi laïque résumée dans les sept préceptes des fils de Noé et la loi mosaïque ou sacerdotale, dont la Torah est le code ; la première destinée à tout le genre humain, la seconde réservée à Israël seulement ; l'une ne contenant que les principes essentiels de religion et de morale qui s'accordent avec la raison et la conscience universelles, l'autre répondant par ses dogmes, ses rites, ses préceptes hiératiques, aux besoins mystiques de l'humanité, — double aspect nécessaire d'une même Loi éternelle.

Telle est la signification de l'élection que Dieu a faite d'Israël. Il a été choisi pour remplir l'office éminent de docteur, de prédicateur, de prêtre des nations, que lui valurent sans doute les insignes mérites de ses patriarches, mais certainement aussi sa prédisposition naturelle à accueillir la vérité religieuse, son génie foncièrement monothéiste,... et surtout ce caractère ferme, tenace, indomptable qui était nécessaire pour résister au monde païen, pour le vaincre et pour le convertir... (Benamozech, 1822-1900, et Aimé Pallière, né en 1875, *Israël et l'Humanité*, éd. E. Leroux, 719 et suiv.)

Les vertus de la joie. — Le judaïsme n'est pas une religion sombre, ennemie de la joie. J'en ai pour garants nos mœurs, nos habitudes, nos livres saints, nos cérémonies religieuses et jusqu'à nos temples et nos chants traditionnels. Le Talmud nous a conservé la description d'une cérémonie joyeuse qui s'accomplissait jadis pendant la fête de Souccoth. Pour remercier Dieu d'avoir envoyé à la terre la pluie qui la féconde, on allait en grande pompe puiser de l'eau dans des vases d'or, à la

source de Siloé, près de Jérusalem ; et le Grand-Prêtre, revêtu de son costume le plus riche, faisait ensuite des libations sur l'autel. Ce n'était pas tout : dans le parvis du temple, on allumait, le soir, des candélabres d'or soutenus par de magnifiques colonnes, et qui répandaient un éclat si vif que toutes les rues de Jérusalem en étaient illuminées. Tout autour étaient élevées des estrades, sur lesquelles se pressaient hommes et femmes, pour contempler la beauté du spectacle, pendant que les personnages les plus distingués par leur rang, leur vertu et leur science, portant dans leurs mains des torches allumées, dansaient en chantant des actions de grâces. L'illustre Hillel, un autre rabbin célèbre, R. Siméon ben Gamaliel, ne dédaignaient pas de prendre part à ces réjouissances publiques ; et la beauté de cette fête religieuse était si grande qu'elle excitait l'admiration de tous. « Quiconque n'a pas vu cette joie n'a jamais rien vu. »

Cette cérémonie, mes frères, a disparu, avec le temple lui-même, dans cette épouvantable catastrophe qui a englouti notre indépendance et notre nationalité. Les Israélites ont traversé, depuis, des temps bien difficiles, et ils ont eu à supporter des souffrances inouïes ; mais ils ont toujours conservé cette sérénité d'âme et cette gaieté inaltérable qui sont la marque d'un caractère fort et bien trempé. Au milieu de leurs douloureuses pérégrinations, alors qu'ils n'avaient jamais de refuge assuré, qu'ils ne pouvaient même pas compter sur le lendemain, dès qu'arrivait une de ces fêtes qui rappellent le glorieux passé d'Israël, les pauvres exilés se croyaient pour ainsi dire ramenés dans leur pays. Il fallait parfois se cacher dans des retraites inaccessibles, pour accomplir les saintes cérémonies ; mais s'il nous était donné de pénétrer par l'imagination dans ces

réunions mystérieuses, quel étonnant spectacle s'offrirait à nos regards ! Sont-ce là ces malheureux persécutés que la mort et les tortures menacent de toutes parts ? Mais leur figure est rayonnante ; leur taille, qui paraissait courbée, s'est redressée ; un noble orgueil brille dans leurs regards ; ils appartiennent au peuple élu, et ils sont heureux de célébrer les fêtes de l'Éternel !

Une chose, mes frères, embellissait et sanctifiait de tout temps nos joies religieuses, c'est que tous les Israélites, pauvres comme riches, y prenaient part. Ouvrez la Bible. Elle parle souvent des fêtes : jamais elle n'oublie d'ajouter ces mots : « Que le pauvre, l'orphelin, la veuve et l'étranger se réjouissent avec vous, comme vous ! Vous que Dieu a favorisés, partagez avec les déshérités. » Les esclaves même, eux qui, dans les autres sociétés de l'antiquité, étaient méprisés au point que leur présence souillait, pour ainsi dire, les cérémonies sacrées, chez les Israélites, ils devaient se réjouir de la joie commune et s'asseoir à la table de leurs maîtres. Il y a plus : l'humanité entière était associée, par une touchante cérémonie, aux fêtes israélites. Pendant celle de Souccoth, soixante-dix victimes tombaient devant l'autel du Seigneur. Savez-vous à l'intention de qui se faisaient ces sacrifices exceptionnels ? Le Talmud nous l'apprend : c'était pour appeler les bénédictions de Dieu sur toutes les nations de la terre. Par la destruction du Temple, ajoute le Talmud avec tristesse, les peuples étrangers eux-mêmes ont fait une perte immense.

Ah ! mes frères, admirons une religion qui enfante de pareils prodiges. Mais faisons plus que de l'admirer, aimons-la, honorons-la et surtout inspirons-nous de son esprit. (Zadoc Kahn, 1839-1905, *Sermons et Allocutions*, éd. Baër, 5 et suiv.)

L'agneau pascal. — « Lorsque Dieu eut donné sa loi « à Israël, raconte une légende du Midrasch, le peuple, « ému de tant de devoirs et de saintes obligations, « s'approcha du trône céleste et s'écria : « Seigneur « notre Dieu, tu nous as ordonné de respecter la vie, « l'honneur et la propriété d'autrui ; tu as défendu au « mensonge l'accès de notre bouche, à l'envie, aux « passions mauvaises, l'entrée de notre cœur. Nous « avons juré d'obéir à ta loi ; mais nos ennemis vont « employer contre nous ces armes terribles auxquelles « nous ne voulons pas toucher. Qu'allons-nous devenir ?

« Écoutez, répondit la voix céleste : L'agneau, « quelque temps après sa création, est venu me dire : « O Seigneur, je n'ai ni dents, ni ongles pour déchirer « et mordre mes ennemis ; je n'ai ni cornes pour les « frapper, ni pieds agiles pour les fuir. Je vais donc « devenir leur proie ; daigne me secourir. — Petit « agneau, ai-je répondu, veux-tu que je te rende cruel « comme le tigre, venimeux comme le serpent ? — Non, « mon Dieu, s'est-il écrié, je préfère ma faiblesse et mon « innocence.

« Eh bien, mon peuple d'Israël, c'est toi qui es « l'agneau ; laisse-toi déchirer plutôt que de mordre ; « laisse-toi tuer plutôt que de verser le sang »...

Les hommes se divisent en deux grands partis ; de quelque couleur qu'ils revêtent leurs opinions ou leurs doctrines, ils se partagent en deux camps profondément séparés : celui des oppresseurs et celui des opprimés, celui des Pharaons et celui des Hébreux, celui des persécuteurs et celui des persécutés. De quel côté notre devoir nous ordonne-t-il de nous ranger ?...

Frères israélites, c'est un jour solennel que l'anniversaire de notre délivrance ! Venons donc, le cœur plein de reconnaissance et d'amour, apporter à Dieu

le tribut de nos hommages. C'est en méditant le symbole du sacrifice pascal que nous devons élever vers le ciel nos prières. Juifs et Chrétiens, qu'à l'heure consacrée de la Pâque, nous nous réunissions dans nos temples ; que, de nos bouches, que, du fond de nos âmes, il monte jusqu'au Libérateur suprême, un concert unanime de louanges. Puisse la bénédiction divine descendre sur nous tous, sans distinction de race ni de culte ! Puisse la miséricorde céleste illuminer nos esprits, réchauffer nos cœurs et nous inspirer des sentiments de concorde et de fraternité ! Puissions-nous oublier les discordes qui nous ont si longtemps divisés, et ne plus nous souvenir que de la loi de justice qui nous rapproche ! Puisse la guerre disparaître, puisse la haine s'effacer ; puissent les persécuteurs laisser tomber leurs armes et ouvrir leurs bras pour recevoir leurs victimes dans une cordiale étreinte ! Puisse enfin arriver bientôt le temps promis par les prophètes, où tous les hommes, confondus dans un seul troupeau, marcheront vers l'avenir, confiants et tranquilles, conduits par un seul et même pasteur. (Aristide Astruc, 1866-1908, *Entretiens sur le Judaïsme*, éd. Lemerre, 170 et suiv.)

Le retour à Sion. — Il suffit de relire non pas même les prophètes, mais tout simplement notre Livre de Prières, pour savoir si notre avenir est dans une restauration nationale en Palestine, avec tout ce que comporte l'indépendance politique, — ou s'il ne se trouve pas plutôt lié de la façon la plus étroite au progrès de tous, à l'universelle fraternité. C'est sous cette dernière forme uniquement que les plus grands de nos ancêtres comprirent et pratiquèrent l'amour de Sion. Certes, la Palestine les étreignait souvent d'un regret nostalgique ; ils en baisaient le sol sacré, lorsqu'ils le fou-

laient pour la première fois, et beaucoup d'entre eux y voulaient dormir leur dernier sommeil. Aujourd'hui encore, ce culte de Sion vit dans les cœurs juifs, et il n'est point près d'y mourir. — Mais jamais aucune voix vraiment autorisée ne pourra prêcher au monde juif je ne sais quelle croisade pacifique, dont le but serait la restauration de notre indépendance nationale ; une telle entreprise apparaîtrait comme un empiètement sur la Sagesse divine, pour qui notre dispersion fait partie d'un plan providentiel. — Sion fut, et demeure, pour les Juifs, le symbole non seulement de leur avenir propre, mais encore de l'avenir humain. C'est dans ce sens, — d'où toute préoccupation nationale est exclue, que nous demandons dans nos prières le retour à Sion... N'allons donc pas, dans le douteux espoir de redevenir un peuple, renoncer à notre mission, qui est d'attester ici-bas la véracité de cette parole prophétique, dont l'accomplissement justifiera tout à la fois Israël, Sion et l'humanité : « L'Éternel sera Roi sur toute la terre ; en ce jour-là, Un sera l'Éternel et son Nom sera Un. » (M. GUDEMANN, 1838-1905, *Judaïsme national,* 40 et suiv.)

La théorie de l'assimilation. — Le judaïsme est une religion. C'est comme adeptes d'une religion que les Juifs étaient persécutés au Moyen-Age, c'est comme tels qu'ils ont été émancipés par la Révolution française. S'ils avaient manifesté alors des prétentions nationales, l'émancipation leur aurait été refusée. Il n'y a pas en France d'autre nation que la nation française. *Nation une et indivisible,* telle fut la devise de notre grande Révolution. La difficulté présente vient de ce que les Juifs se trouvent à des couches différentes d'européanisation, selon les pays où ils

vivent ; et la question est de savoir si ceux qui sont le plus avancés dans le progrès moderne aideront les autres à faire l'ascension, ou si c'est le contraire qui se produira... Si le judaïsme est une religion, en quel sens les Israélites détachés de la religion sont-ils des Juifs ? — Dans le même sens que les Français de Bretagne sont des Bretons et que les Français de Provence sont des Provençaux. Nous avons hérité de nos ancêtres des habitudes d'esprit, des traits de caractère, dont notre longue exclusion de la société chrétienne a assuré la conservation. Maintenant que les Juifs ont donné des preuves de loyalisme dans tous les pays qui les ont adoptés, je pense qu'il serait bon de développer leurs qualités héréditaires comme apport original à la société moderne. La place qu'ils occupent est la meilleure preuve de la *saveur spéciale* que peut donner à l'âme française l'esprit juif intelligemment cultivé. Cette originalité est indépendante des pratiques religieuses. (Sylvain Lévy, né en 1863, *Univers israélite*, LXXIV, 27.)

Prière. — Seigneur, au moment où s'ouvrent les portes du sanctuaire, nos têtes s'inclinent et nos cœurs sont saisis d'une religieuse émotion. Nous nous sentons en ce moment plus près de toi, et notre prière s'élève avec plus d'ardeur vers le Ciel. — Dieu de bonté et d'amour, Père de tous les hommes, Providence miséricordieuse, c'est en Toi que nous mettons notre confiance : daigne accueillir nos vœux et réaliser les souhaits de notre cœur. — Éclaire-nous de ta lumière pour comprendre les enseignements de ta Loi, et affermis notre volonté pour en suivre les préceptes. — Répands tes bénédictions sur nous, sur nos parents vénérés, sur la tête de nos enfants. Prolonge nos jours et les

jours de tous ceux que nous aimons. Accorde-nous la santé, la force, le bonheur auquel nous aspirons et que nous voulons mériter par notre conduite. — Ah ! Seigneur, éloigne de nous les épreuves trop douloureuses. Soutiens-nous contre les difficultés de la vie et contre les faiblesses de notre cœur. — Puissions-nous toujours obéir à tes commandements, faire le bien et fuir le mal, être sévères pour nous-mêmes, indulgents, bons et charitables pour les autres. — Puissions-nous chaque jour devenir meilleurs, plus dignes de l'estime et du respect de nos semblables, plus dignes de ton amour et de ta protection, afin que notre vie soit pure, que nos œuvres soient sanctifiées et que nous méritions de voir descendre sur nous tes célestes bénédictions. Amen. (Isidore Loeb, 1839-1892.)

2. — LE SIONISME

Les précurseurs du Sionisme. — N'avez-vous jamais lu les paroles du prophète Isaïe ? : « Consolez, consolez mon peuple, dit le Seigneur. Parlez au cœur de Jérusalem et annoncez-lui que le temps est accompli, que ses péchés sont pardonnés, puisqu'elle fut châtiée d'un double châtiment. — Ouvrez dans le désert la route de l'Éternel, crie sa Voix ; à l'occident ils prépareront un sentier pour notre Dieu. — Toute fosse sera comblée, toute montagne et tout sommet seront aplanis ; la courbe se fera droite, et la colline se fera plaine. — Alors se révèlera la Splendeur de l'Éternel, et toute chair reconnaîtra que c'est sa lèvre qui a parlé. » — Ne vous semble-t-il pas retrouver la peinture du temps présent (1862) dans ces paroles, qui commencent les prophéties du second Isaïe, comme elles

terminent celles du prophète Obadia ? — Ne se porte-t-on pas secours de Sion, afin de juger les sauvages habitants des montagnes ? — N'est-on pas occupé à tout aplanir, à tout préparer, à tracer dans le désert le sentier de la civilisation, par le canal creusé dans l'isthme de Suez, par les voies de fer qui relient l'Asie à l'Europe ? — On ne songe pas encore, il est vrai, à rétablir notre nationalité. Mais, de même qu'autrefois, en cherchant à l'Ouest une route vers les Indes, on découvrit un nouveau monde, — de même, sur la route qu'on ouvre à l'Est vers les Indes et la Chine, on retrouvera notre patrie perdue. (Moïse Hess, 1812-1875, *Rome et Jérusalem*, Lettre XI.)

Les fondements historiques du sionisme. — Dans l'antiquité, ce qui faisait des Juifs une nation, c'était une triple force, résultant de l'unité d'État, de race et de religion... A l'époque suivante, celle de l'exil et de la dispersion, ce fut surtout la conscience religieuse qui les maintint unis, remplaçant l'État disparu et l'instinct de la race, qui s'émoussait... Mais à notre époque, où le courant de la libre pensée traverse toute l'humanité, c'est surtout la *conscience* historique qui leur apparaît comme le fondement de leur unité nationale... Nous sommes Juifs par les souvenirs communs d'un grand et frémissant passé d'exploits sans nombre sur les champs de bataille de l'esprit, par la mission sublime qui nous fut dévolue, par nos souffrances vingt fois séculaires, par nos exodes sur des chemins semés d'épines, par le martyre toujours renouvelé et toujours accepté pour nos idées. Durant des siècles, de générations en générations, l'identité de nos destins déposa en nous des impressions identiques, qui s'y sont cristallisées pour y former ce que nous pouvons

bien appeler l'âme juive. Et c'est aux profondeurs de cette âme que le sentiment national juif a ses racines inconscientes, et l'idée nationale juive, ses racines conscientes. (S. M. Dubnow, né en 1860, *Histoire juive*, 12-13.)

Origines sociales et morales du sionisme. — En acceptant joyeusement l'assimilation, on renonçait à l'idée centrale qui avait maintenu le judaïsme pendant des siècles de misère, on renonçait à tout futur idéal, à tout espoir de réunion après la dispersion. Mais, en échange de ce sacrifice, on espérait au moins obtenir que la société chrétienne abandonnerait définitivement tous ses vieux préjugés contre les Juifs et les recevrait sans arrière-pensée, sans réserve, comme de vrais compatriotes, comme de vrais frères... Mais voilà que vers la fin du XIXe siècle, un changement de scène se produit. L'antisémitisme, qu'on croyait oublié, relève la tête et prend une forme plus atroce peut-être qu'au moment des plus terribles persécutions juives du Moyen-Age... C'est qu'un nouvel élément avait surgi dans la vie intellectuelle de l'Europe : l'idée des nationalités, qui remplaçait en partie les anciennes notions de religion... Cette nouvelle religion du sang, ce nouveau dogme de la parenté physiologique, créait le même exclusivisme hautain, le même mépris pour ceux qui ne se trouvaient pas compris dans cette consanguinité, que le fanatisme religieux dans sa pire conception.

De nouveau, le Juif se voyait exclu de la nation dont il avait cru faire partie intégrante ; de nouveau, le mur se dressait entre lui et le non Juif ; de nouveau, il se trouvait moralement expulsé d'Europe... Une minorité de Juifs, minorité jeune, ardente, de caractère ferme et de haut idéalisme,... puissamment stimulée

par ce courant d'antisémitisme, se rappela l'idéal national juif qu'avait toujours affirmé le judaïsme de l'Est... Ces jeunes Juifs acceptaient franchement l'idée du siècle, l'idée de nationalité, sans toutefois ses folles exagérations chauvines et ses extravagances criminelles. Eux aussi, ils retrouvaient une nationalité : la leur, la nationalité juive ; ils acceptaient l'idée de la race et se vantaient hautement d'être de la plus ancienne et de la plus pure race humaine qui existe actuellement. — Cette nouvelle direction me semble devoir conduire à des résultats que ne prévoyaient pas ceux qui, d'un cœur léger, avaient renoncé à tout ce qui constitue l'essence du judaïsme. Nous sommes au début d'une nouvelle ère ; notre siècle décidera si, dans le judaïsme, c'est la vie qui l'emportera, ou la mort. (Max NORDAU, né en 1849, *Les Juifs et le Judaïsme au XIXe siècle*, 34 et suiv.)

Le sionisme politique. — Qu'on nous donne la souveraineté d'un territoire qui puisse suffire aux justes besoins de notre peuple ; nous nous chargeons du reste. — La création d'une souveraineté nouvelle n'a rien en soi de ridicule, ni d'impossible. On en a vu, de nos jours, des exemples, chez des peuples plus pauvres, plus incultes et plus faibles que le nôtre, et qui n'étaient pas, comme lui, composés surtout d'une classe moyenne.

On priera dans les synagogues pour la réussite de notre entreprise, — et aussi dans les églises. — Mais il faut d'abord qu'il fasse clair dans les esprits. Que l'idée s'envole jusqu'aux plus misérables taudis qu'habitent nos frères. Ils s'éveilleront de leur morne songerie ; car notre vie reçoit un nouveau contenu... Ils formeront bientôt un long cortège. — Quelle gloire

attend les combattants désintéressés de ce beau combat ! — Je crois qu'une génération de Juifs admirables va sortir de terre. Les Macchabées ressusciteront. Les Juifs veulent avoir leur État, ils l'auront. Il faut que nous vivions enfin libres sur notre propre sol et que nous trouvions dans notre patrie une mort paisible. Notre liberté libérera l'univers, nos richesses l'enrichiront, nos grandeurs l'agrandiront ; et ce que nous tenterons là-bas pour notre salut servira puissamment au bonheur de tous les hommes. (Théodore HERZL, 1860-1904, *Etat juif, Ecrits sionistes,* 64-7 et 131-2.)

Le sionisme religieux. — De tout temps nous avons espéré et cru que le Messie viendrait pour rassembler les exilés d'Israël et les ramener dans la terre des patriarches. Au lieu de poursuivre une marche errante au milieu de contrées étrangères, nous devons redevenir alors un peuple, au sens propre du mot. Au lieu d'être la risée des nations, nous devons alors retrouver l'estime et le respect. Telle est la foi, tel est l'espoir qui jaillissent de chacune des paroles de nos prophètes et de nos docteurs ; et notre peuple s'y tient. Certes, notre cœur n'est point fermé aux autres nations, et nous ne croyons pas moins qu'elles aux promesses universelles formulées par nos prophètes. A chaque Nouvel-An, à chaque Grand-Pardon, nous disons la prière : « Que ta crainte, ô Dieu, soit sur toutes tes œuvres, et ta vénération, sur toutes tes créatures, afin que te craignent toutes tes œuvres et que te vénèrent toutes tes créatures, et qu'elles forment toutes une seule alliance, pour accomplir, de tous leurs cœurs, toute ta volonté... » Mais cette prière est suivie d'une autre : « Accorde, ô Dieu, l'honneur à ton peuple, la louange à tes adorateurs, l'espoir à ceux qui aspirent vers toi ;

laisse s'approcher ceux qui te croient, donne la joie à ton pays et les délices à ta Ville, et que refleurisse la puissance de David, ton serviteur. » Et, en vérité, l'honneur de notre peuple et sa louange, et son espoir ne dépendent que de notre pays, de la joie et des délices de notre Cité. Alors seulement, l'injustice sera muette, la méchanceté se dissipera comme une fumée, et le règne du mal disparaîtra de la terre. (Samuel MOHILEVER, 1824-1890, *Lettre au premier Congrès sioniste.*)

Pinsker et le sionisme intellectuel. — Vers la fin de sa vie, Pinsker avait abouti à la conviction que la Palestine « n'est pas le pays susceptible de nous servir de lieu de refuge », que sa situation politique et ses relations avec les autres peuples s'y opposeraient toujours. Mais, quoiqu'il en fût, il ne nous conseillait pas d'abandonner cette terre d'élection, ni de nous transporter avec notre « Saint des Saints » en quelque autre contrée, que nous-mêmes nous eussions choisie. « Malgré tout, disait-il, nous devons, de toutes nos forces, chercher à maintenir et à étendre la colonisation de la Palestine. C'est en Palestine qu'il faut nous créer un centre spirituel et national. » — Le sort de sa brochure avait montré à Pinsker que de simples phrases ne sauraient le faire surgir par magie du néant ; et l'histoire des « Amis de Sion » lui avait appris que les plus nobles souvenirs ne suffisaient pas à le transformer en enthousiasme créateur. Où donc trouver la source visible et inépuisable qui pût désaltérer l'âme populaire d'Israël, répandre parmi les membres dispersés de la nation la chaleur et la vie, la purifier de toutes les souillures qui la dévorent ?

Quand l'esprit est entré dans cette voie, il en vient facilement à reconnaître que ce qui nous manque avant

toute chose, avant même le « vouloir national », c'est un centre national spirituel, un lieu de refuge non pour les Juifs, mais pour le judaïsme, pour notre esprit national lui-même, un abri moral à l'édification et à l'achèvement duquel tous les Juifs de tous les pays de la dispersion doivent travailler ; cet effort en commun rapprochera d'abord spirituellement les uns des autres tous ces Juifs, géographiquement et moralement séparés, et plus tard, quand le centre aura été créé, il agira à son tour sur tous les points de la périphérie, provoquant, dans tous les cœurs juifs, un rajeunissement du sentiment national et une renaissance de la solidarité. — Mais, dès qu'on a été conduit par le cours de sa pensée, à cette constatation, — et même si l'on n'a pas consacré, comme Pinsker, une partie de sa vie à l'œuvre de la colonisation, on en vient forcément à conclure que ce centre spirituel ne saurait être créé qu'en Palestine. (Achad-Haam, né en 1856, *Au Carrefour*, 72 et suiv. — Cf. Pinsker, 1821-1891, *Autoémancipation*, passim.)

La renaissance du sol palestinien. — Nous en sommes venus à penser à la Palestine comme à un pays stérile ; mais cette apparente stérilité ne doit point être attribuée à la nature du sol, ni du climat, car la productivité de cette contrée est sans égale. Il en faut chercher les causes réelles dans la faible densité de la population, dans le manque d'industrie, de savoir-faire, d'initiative et d'intelligence, dans l'absence d'une administration systématique, capable d'encourager l'effort productif du cultivateur. Si l'on écartait ces obstacles, un travail modéré tirerait du sol d'abondantes récoltes de blés opulents et y ferait fleurir des plantations de toutes espèces. La contrée répond toujours aux descriptions

que l'antiquité nous en a laissées. Veut-on la plus forte preuve de ce que fut sa fertilité, la voici : à une certaine époque, le territoire de Judée, à lui seul, mettait sur pieds 300.000 soldats, et, à un autre moment, 280.000 hommes de valeur. (II, *Chron.*, XIV, 7.) Selon Flavius Joseph, la Galilée comptait, à elle seule, des centaines de villes et des millions d'habitants. Quand bien même nous contesterions l'exactitude de ces chiffres, il n'en est pas moins hors de doute que la Palestine peut admettre plusieurs millions d'habitants, en particulier si les régions situées au-delà du Jourdain sont irriguées, si l'on répare les routes et construit les chemins de fer projetés...

Ce travail de repopulation et de reconstruction a déjà été entrepris par les Juifs, qui ont créé, durant ces trente dernières années, le premier noyau d'un établissement florissant en Palestine... L'Organisation sioniste, le baron Edmond de Rothschild et les « Amis de Sion » ont acquis par leur expérience et le dévouement qu'ils consacrèrent à cette œuvre, la compétence qui leur permettra d'en suggérer les perfectionnements. Eux seuls connaissent ce qu'ils eurent à souffrir des obstacles de toute nature qui en empêchèrent et en retardèrent le développement... Mais ce qui fut fait, en dépit de ces obstacles, n'est rien moins que miraculeux ; et l'on eût pu faire et l'on eût certainement fait cent fois plus, si l'on avait eu liberté et sécurité. Quand on les aura obtenues, le peuple juif pourra trouver en Palestine un véritable foyer, y vivre selon son esprit propre et y développer sa propre civilisation. (Nahum SOKOLOW, né en 1859, *Histiore du Sionisme*, I, 308-9.)

La renaissance de l'âme juive. — Fondation de l'Université de Jérusalem. — Nous avons posé aujour-

d'hui la première pierre de la première Université hébraïque, qui sera élevée sur cette colline en face de la ville de Jérusalem. Beaucoup d'entre nous reporteront leurs pensées aux grandes scènes de l'histoire associées à Jérusalem : ces scènes font partie du patrimoine de l'humanité. Il n'est pas trop chimérique d'imaginer que les âmes de ceux qui firent notre histoire nous inspirent aujourd'hui pour des tâches futures, grandes et toujours plus grandes...

Quelle est la signification d'une Université hébraïque ; quelles doivent être ses fonctions ; d'où tirera-t-elle ses étudiants ; quelle langue parlera-t-elle ? Il semble à première vue paradoxal que, dans un pays où la population est si clairsemée, dans un pays où tout reste à faire, dans un pays qui pleure pour des choses aussi simples que des sillons et des ports, nous commencions par créer un centre de développement spirituel et intellectuel ; mais ce n'est pas un paradoxe pour qui connaît l'âme du Juif. Il est vrai que de grands problèmes sociaux et politiques nous attendent et réclameront des solutions ; nous autres Juifs savons qu'avec la liberté de l'esprit, qu'avec un centre de développement pour la conscience juive, coïncidera la réalisation de nos besoins matériels. Aux époques les plus sombres de notre existence, nous cherchâmes protection et abri dans les murs de nos écoles et de nos collèges ; le Juif tourmenté trouva secours et consolation dans l'étude zélée de la science juive. C'est parmi les tristesses sordides du Ghetto que subsistèrent les plus grandes écoles, où de nombreux jeunes gens restèrent assis aux pieds de nos rabbins et de nos docteurs...

Animée par l'enseignement juif et par l'énergie juive, notre Université attirera tout ce qu'il y a de plus

nonie dans le judaïsme à travers le monde. D'elle sortira une inspiration, une force qui revivifiera les puissances aujourd'hui latentes de nos lointaines communautés. Ici l'âme voyageuse d'Israël trouvera son port : sa force ne se consumera plus en voyages épuisants et vains. Israël doit enfin demeurer en repos, avec lui-même et avec le monde. Une légende talmudique raconte que l'âme juive, privée de son corps, est errante entre le ciel et la terre. C'est notre âme d'aujourd'hui ; demain elle sera en repos, ici, en notre sanctuaire. Telle est notre foi. (Chaïm Weizmann, né en 1872, *Discours prononcé sur le mont Scopus, le 24 juillet* 1918. — *Palestine nouvelle,* nº 8.) *

Le Foyer et les Juifs de la Dispersion. — Les Puissances de l'Entente se sont mises d'accord à San Remo sur la création d'une autonomie palestinienne, d'une sorte d'État palestinien où la liberté de toutes les confessions religieuses serait sauvegardée, et où les populations arabes, chrétiennes, juives, recevraient chacune une part légitime d'influence. — Sans doute ce n'est pas l'État juif dont Herzl a pu rêver, au début de son action sioniste ; le programme sioniste ne comporte pas la création d'un État juif, mais simplement la création en Palestine d'un foyer garanti par le droit public. C'est justement ce foyer garanti qu'offrent aux Juifs l'Angleterre et ses alliés. — Il ne reste donc aux sionistes qu'à se mettre à l'œuvre et à féconder, par le travail de leur corps et de leur intelligence, cette terre historique dont leur cœur n'a jamais pu se détacher. Il semble que ni le courage, ni l'enthousiasme, ni même les capitaux ne doivent leur manquer.

* Traduction de Roger Lévy.

Quant aux autres Juifs, qui ne veulent pas aller en Palestine, rien ne sera changé à leur statut. Il ne sera rien fait qui puisse porter atteinte aux lois et à la condition politique dont ils jouissent dans leur pays. Telles sont les paroles même de M. Balfour. Ces Juifs n'entendent pas appartenir à une nationalité, mais à une confession religieuse. Je ne sache pas que le fait qu'il y ait un pape à Rome, et même qu'il y ait eu à Rome un pouvoir temporel des papes, ait tant soit peu mis en danger les droits civils des catholiques. Au contraire, de ce centre, il est tombé parfois plus d'un rayon sur des têtes incroyantes. De même, d'une Palestine régénérée par le travail juif, d'une Palestine devenue centre de la haute culture juive, et où le judaïsme, au lieu de se momifier comme il a été obligé de le faire, de peur de se dissoudre dans les nations, se rajeunira, se développera au grand air de la science et de la liberté, un peu de fierté, un peu de gloire même se répandra sur les communautés qui trouvent trop charnelles les antiques paroles : « Que ma droite se dessèche, si jamais je t'oublie, ô Jérusalem... » (André Spire, né en 1868, *Le Sionisme*, 10-11.)

Le Sionisme et le Monde. — Je considère l'existence de la nationalité juive comme un fait et j'estime que chaque Juif en doit tirer les conséquences... Aux milliers de Juifs enfermés dans l'enfer ukrainien ou ruinés en Pologne, le sionisme ouvre les perspectives d'une existence plus compatible avec la dignité humaine. En leur assurant, par leur venue en Palestine, le retour à une vie économique saine et morale, il fera œuvre productive et enrichira l'humanité tout entière... Grâce à la création d'une libre communauté juive en Palestine, le peuple juif sera de nouveau en mesure

de développer pleinement ses facultés créatrices ; l'Université hébraïque de Jérusalem et les instituts analogues, non seulement provoqueront la renaissance de ce peuple, mais lui permettront encore de contribuer plus largement et plus librement qu'il ne l'a fait jusqu'ici au progrès spirituel du Monde. (Albert EINSTEIN, né en 1879, *Comment je devins sioniste,* Jewish Chronicle, 17 juin 1921.)

3. — LE JUDAÏSME RÉFORMÉ

Nécessité d'une réforme juive. — Au Moyen-Age, le judaïsme ne songea point à se faire admettre dans la société telle qu'elle existait alors, car il se sentira toujours à l'opposé de la conception que l'Église se fait du monde : si cette terre est trop mauvaise pour la vérité et la vertu et si le royaume de Dieu ne peut exister qu'au ciel, il n'y a plus d'histoire humaine, la terre n'a plus d'avenir ; or le judaïsme est uniquement orienté vers l'avenir de la terre ; c'est sur la terre qu'il veut voir régner la connaissance de Dieu ; c'est sur la terre qu'il veut voir se réaliser le royaume céleste de la vérité et de la vertu. C'est pourquoi le judaïsme se sent si bien en harmonie avec l'esprit de notre époque, c'est pourquoi il éprouve un si profond besoin d'être admis dans la société moderne ; car les temps nouveaux réclament ce qu'il réclame : le règne terrestre de la vérité et de la vertu. Ce que ces temps nouveaux cherchent à fonder sur les principes de la raison, les Juifs l'éprouvent en eux-mêmes comme un besoin religieux, et toute leur religion est là. L'histoire de leur peuple leur montre, ainsi qu'en un miroir, comment doit se faire l'éducation de l'humanité et

vers quoi elle doit tendre, à savoir vers la souveraineté de l'esprit ; aussi chaque Juif se sent éternellement contraint et mis en demeure, de par sa religion même, de collaborer à la réalisation de cette souveraineté de l'esprit, d'en donner l'exemple dans sa propre vie, afin qu'elle se répande ensuite sur toute l'humanité...

Il s'ensuit que la réforme radicale du judaïsme est aujourd'hui non pas une chose facultative, mais un devoir religieux. La tâche de ce siècle, qui est de faire régner ici-bas la vérité, la raison, la loi vraie et rationnelle puisée aux sources mêmes de l'esprit, cette tâche est précisément notre tâche religieuse ; il est donc de notre devoir religieux le plus sacré d'écarter de notre vie tout ce qui rend difficile ou impossible l'accomplissement de cette tâche... et si la pratique de nos anciens symboles religieux, au lieu de nous servir à toucher le but, nous empêche d'édifier ce règne de la vérité, alors il faudra faire appel au principe que « pour servir Dieu, et conserver la Loi, il faut la détruire. » (Samuel Hirsch, 1815-1866, *La Réforme du Judaïsme,* 35 et suiv.)

Réforme de la théologie. — Le judaïsme est une religion qui s'est créée historiquement, dont l'évolution ne se donne pas comme terminée, et qui se renouvelle à chaque époque. Il n'y a pas lieu de conserver les feuilles tombées ; chaque printemps détermine un nouveau bourgeonnement. La théologie systématique montrera les forces agissantes de la religion, les vérités de la foi, puissantes par la vie, par l'ardeur de la conviction qui les anime, sans rien cacher ni de leur mobilité ni des métamorphoses dont elles sont capables ; et, de même que, selon la tradition rabbinique, l'arche sainte contenait, à côté des nouvelles Tables de la Loi, les

fragments des Tables anciennes, brisées par Moïse, de même la théologie moderne laissera subsister les vérités passées d'un monde révolu, auprès des vérités jeunes d'une époque au regard plus clair et plus profond, et elle fera resplendir les unes et les autres, ainsi que des rayons réfractés au prisme de la seule et unique vérité. (Kaufmann Kohler, né en 1843, *Théologie systématique du judaïsme,* 5-6.)

Le nouveau messianisme. — La situation du Juif n'est plus la même qu'autrefois dans les pays occidentaux ; il se sent intimement mêlé à leur civilisation et il peut revendiquer des droits égaux à ceux de ses concitoyens non juifs ; ce changement a provoqué une orientation toute nouvelle de ses espoirs et de ses buts religieux. De toutes les fibres de son être, il veut appartenir à sa patrie ; la religion seule le distingue des hommes qui l'entourent et dont il partage les pensées et les aspirations. L'idée d'un retour en Palestine, de la renaissance d'un État palestinien sous un roi juif, lui est intolérable, et la prière pour la reconstruction de l'antique Jérusalem lui semblerait un mensonge sur ses lèvres. Aussi, tous les porte-paroles du judaïsme réformé ont unanimement protesté contre le maintien dans la liturgie et dans la doctrine des passages relatifs à la croyance en un Messie personnel. Ils n'en insistent que plus sur l'espoir en une époque messianique d'universelle connaissance de Dieu et d'amour embrassant toute l'humanité, idéal qui se trouve en étroit rapport avec la mission du peuple juif. Conformément aux belles paroles que le Second Isaïe consacre au douloureux serviteur de Dieu, le titre de Messie est désormais conféré au peuple d'Israël lui-même : Israël, le Messie souffrant, deviendra, à la fin des temps,

le Messie des peuples, vainqueur et couronné. (*Ibid.*, 290-1.)

La réforme du culte. — Lorsqu'à Milan, on visite, dans la cathédrale, la tombe de Charles Borromée, patron de la ville, on aperçoit, en entrant dans la chambre où repose le corps du saint, un autel d'argent, derrière lequel un cercueil de verre renferme les restes vénérés. Le saint porte un costume d'archevêque, mitre en tête, crosse en main. Mitre, crosse, habits, mains, tout est couvert de bijoux d'une valeur extraordinaire. A cette précieuse relique, je comparerais volontiers le Judaïsme traditionaliste. Oh ! il est paré de joyaux, joyaux d'expérience, de sagesse et de hauts faits antiques, mais c'est la parure d'un mort...

Notre liturgie est en hébreu. Pour ma part, je ne suis pas éloigné de penser qu'on ne peut guère trouver de plus belle langue que l'hébreu classique. Mais cela satisfait-il pour autant nos besoins spirituels ? Vous voulez parler avec Dieu, lui demander assistance, sentir qu'il est encore le consolateur, l'inspirateur, — et je vous offre un hébreu de choix ; cela vous suffit-il ? vous rend-il capables de lutter victorieusement contre le doute et la défaite ?... Je viens vous dire de prier en gardant votre chapeau sur la tête, ou que Dieu n'écoutera pas vos prières ; cela répond-il à la soif de votre âme ?...

Le Judaïsme n'eut jamais le dessein de s'enterrer dans la chapelle funéraire de formes flétries. Où osera-t-on soutenir que ses doctrines étaient destinées à devenir des pierres tumulaires pour étouffer l'aspiration humaine ? En le sauvant par la réforme, nous en sauvons la vie, l'esprit, le cœur...

Ainsi, nous serons dociles à la voix de Dieu qui dit :

« Parle aux enfants d'Israël et dis-leur qu'ils marchent en avant. » Pénétrés de cette vérité, dites ce que vous avez à dire, sans peur ; menez le bon combat contre la superstition, l'ignorance, les préjugés, sans remords ; remplissez votre tâche avec courage ; pour le reste, laissez-le à Dieu. (Léonard Lévy, 1865-1917, *Sermon prononcé le 7 nov.* 1909, au temple de l'Union israélite libérale de Paris.)

Le sens des fêtes. — La première des trois Fêtes est celle de Pâques. Elle célèbre la fin de la servitude d'Égypte, le passage de la mer Rouge. A-t-elle encore un sens pour nous ?... Pratiquement, Pâques commémore la formation du peuple juif. C'est donc la fête de la liberté. En présence de ces deux significations centrales, peu importe que nous croyions encore aux incidents miraculeux de l'Exode. La libération, la formation d'un peuple destiné à remplir une tâche religieuse, à devenir une communauté purement religieuse, et dont la survivance n'a d'autre sens qu'un sens religieux, — ce sont là des idées qui méritent bien une célébration annuelle. L'usage de manger pendant une semaine du pain sans levain est, comparativement, de peu d'importance. Sera-t-il maintenu ou non ? Ceux qui savent apprécier la valeur d'un beau et antique symbole, pour les enfants, et aussi pour les adultes, n'y renonceront pas volontiers...

Les Juifs libéraux ne croient plus que Dieu ordonna à tous les Israélites de jeûner au Jour du Grand Pardon ; mais rien n'empêche qu'ils se soumettent au jeûne, comme à un acte de discipline volontaire. Le jeûne cependant n'a, dans la fête, qu'une importance secondaire ; l'essentiel, ce sont les idées de péché, de repentir, de retour à Dieu, de pardon. Une telle fête est salutaire

à toute âme humaine. Elle est sacrée pour les libéraux comme pour les orthodoxes, pour les réformés comme pour les conservateurs. (Claude Montefiore, né en 1858, *Judaïsme libéral,* 155 et suiv.)

Israël et Jésus. — Quelle doit être l'attitude du Juif moderne à l'égard de Jésus ?

Que les Juifs, modernes ou anciens, orthodoxes ou réformés, n'admettent pas la divinité de Jésus, c'est un fait universellement connu ; on conçoit fort bien qu'ils ne sauraient le faire sans cesser d'être Juifs, le judaïsme n'ayant jamais transigé sur son principe fondamental, qui est l'unité et la spiritualité de Dieu : le Juif ne peut admettre la divinité de Jésus que dans la mesure où toute humanité est divine, formée à l'image de la divinité et douée de divines possibilités. — Les Juifs d'aujourd'hui peuvent-ils du moins reconnaître en Jésus le Messie ? — La réponse est négative, car les idées associées par l'esprit juif à l'idée de Messie n'ont pas été réalisées par Jésus, ni, du reste, par personne jusqu'à ce jour. — Mais, cela mis à part, qui pourrait mesurer tout ce que Jésus signifie pour l'humanité ? Rien dans l'histoire humaine n'égale l'amour qu'il inspira, la consolation qu'il apporta, le bien qu'il engendra, l'espoir et la joie qu'il alluma. En lui s'est concentré ce qu'il y a de meilleur, de plus mystérieux et de plus enchanteur en Israël, en ce peuple éternel dont il était l'enfant. Le Juif ne peut que se glorifier de ce que Jésus fit ainsi pour le monde, — et rien ne l'empêchera d'espérer, que, lorsque l'enseignement du maître sera mieux connu, lorsque l'incompréhension cessera de voiler ses paroles et son idéal, Jésus servira quelque jour de lien entre Juifs et Chrétiens. (H. G. Enelow, né en 1877, *Une vue juive sur Jésus,* 171 et suiv.)

II. — *LA VIE JUIVE DANS LA LITTÉRATURE JUIVE*

1. — VIE RELIGIEUSE

a) Dieu et l'Homme.

Cantique. — Je suis fier d'être admis à vos cérémonies
O Dieu du peuple élu, ô mon maître, ô mon roi :
Je suis heureux que mon enfance soit nourrie
Dans votre temple saint, de votre sainte loi.

Que je sois le plus jeune entre tous vos lévites,
Dieu éternel, ô roi des anciens patriarches,
Le plus ardent de ceux que votre amour habite,
Le plus léger de ceux qui dansent devant l'Arche.

Que ma sensible enfance ait grandi sous votre ombre
Comme une mince fleur sous un arbre éternel,
Que mon esprit se soit formé selon vos Nombres
Et que je sois savant entre ceux d'Israël.

Je vous donne ma force et mon intelligence,
Ma plus vive allégresse et mon plus beau regard,
Mais, Seigneur, accordez à mon cœur l'abondance,
Vous qui désaltériez, dans le désert, Agar.

Oui, je te prie, ô Dieu, puisque ma jeune tête,
Dès l'aube de mes jours, fut vouée à tes autels,
Que tu brûles ma lèvre au charbon des prophètes
Et que je participe à ton verbe éternel.

Car, si mon enthousiasme et ma foi te sont dûs,
Je pense avec envie au temps des anciens rois,
A ceux qui, d'épouvante et d'amour confondus,
Dans les buissons ardents ont écouté ta voix.

Je voudrais, moi aussi, m'éveiller sur ta face,
Savoir, quand je te prie, au moins que tu m'entends.
Le cœur le plus fidèle et le plus vieux se lasse
D'un roi toujours distrait, d'un cœur toujours absent.

Je suis né, j'ai grandi, Seigneur, pour votre gloire,
Je n'ai d'autre intérêt ni d'autre amour que vous ;
De ma dévotion n'avez-vous plus mémoire,
N'aimez-vous pas l'enfant qui pleure à vos genoux ?

Manifestez enfin, mon Dieu, votre présence
A celui qui toujours vécut dans votre loi :
Cessez de m'opposer un pénible silence.
Mon Dieu, approchez-vous de moi. (Henri Franck, 1888-1912, *La Danse devant l'arche*, éd. de la Nouvelle Revue Française.)

La prière du cœur. — Ce n'est pas vous, nous, eux seulement qui prions, mais toute chose prie, toute chose épand son âme. — Dans toute chose, dans tout monde se cache une sorte de prière du cœur, une sorte de murmure de prière, une sorte d'écho de la prière. — Les cieux prient, la terre prie, toute créature prie et tout vivant épand son âme. — En toute chose, en toute vie, en tout être, il y a une douceur et un languissement. — La création elle-même est une douceur et un languissement, — une sorte de prière à sa divinité, louée soit-elle !...

Mais si l'oreille avait licence d'ouïr toutes ces prières, aucun être créé ne pourrait subsister, à cause de la grandeur, et de la douceur, et de la vigueur de toutes ces langueurs. — Si tous les sens avaient d'ouïr licence, toute âme serait noyée dans l'océan de chant fait du chant des prières.

Pour qu'existe le monde, il faut que la prière demeure dans le cœur ; il faut qu'elle soit cachée et ne soit découverte qu'aux choisis de l'époque, aux peu nombreux qui restent. — Mais, de ces peu nombreux, les cœurs s'ouvrent aux cœurs des générations ; et ils les font entrer aux poussières des livres, et les lettres brillent, et les prières, aux livres ensevelies, des vivants

sont ouïes. (Micha Joseph Berditchewsky, 1865-1921, *Méditations*.)

Le Mur des Lamentations. — Sur la haute colline, un vieux mur est debout ;
Il est tout fissuré, et l'herbe grasse y pousse :
Mais sa force est entière, au cœur fort de ses pierres.

Et devant ce vieux mur, des vieillards sont courbés ;
Ils tombent sur leur face, et ils prient et ils pleurent ;
Ils racontent leurs deuils et redisent aux pierres
Leur souffrance encore jeune et vingt fois séculaire.

Et du haut des hauteurs, sur le mur désolé,
Jaillissent des rayons tout dorés de pitié ;
Et le Dieu, qui descend où descend leur lumière,
Console les vieillards et console les pierres. (Jacob Cohen, né en 1877, *Livre des Chants*.)

Les cabbalistes. — La même nuit, très tard, le disciple réveilla le Maître. — Ils dormaient tous deux sur les bancs de l'école, l'un en face de l'autre. — Maître ! Maître ! appelait-il d'une voix faible. — Qu'y a-t-il ? demanda le Maître avec un sursaut d'effroi. — Je viens de passer dans le degré supérieur. — Que dis-tu ? fit le Maître encore pris de sommeil. — Il y avait un chant en moi ! —...

Le maître sauta de son banc, et d'un seul bond fut vers son disciple. — Qu'as-tu senti ? Quoi ? Dis ! — Je sentais que tous mes sens étaient fermés, bien clos, et qu'il y avait un chant intérieur, et comme il le faut, absolument sans aucune parole, comme ça... — Comment ? Comment ? — Non, je ne peux pas. Au commencement, je savais... Et puis le chant devenait... le chant... — Quoi ? Que devenait-il ? — Une sorte de musique, comme si j'avais eu en moi-même un violon. Ou bien encore comme si Yonah, le musicien, était

en moi et jouait des cantiques comme à la table du Rabbi ! Et toujours pas de voix, aucune voix, rien que du spirituel ! — Bienheureux ! Bienheureux ! Bienheureux ! — Et maintenant tout a disparu, fit le disciple avec tristesse. Mes sens se sont ouverts de nouveau, et je suis si fatigué, tellement, tel..le..ment... fatigué... que je.. Maître ! cria-t-il soudain en portant la main sur son cœur, Maître ! On est venu me chercher !... Dans le chœur céleste on a besoin d'un petit chanteur... Un ange aux ailes blanches !... Maître ! Maître !... « Écoute Israël !... Écou...oute... Is... ».

Tout le monde, dans la petite ville, souhaita mourir d'une telle mort. Mais le maître trouvait que c'était peu. — Encore quelques jeûnes, gémissait-il, et il serait mort du « Baiser divin ». (I.-L. PÉRETZ, 1851-1915, *Bonchté le Silencieux.*) *

b) La Torah.

Le matmid (Celui qui toujours étudie). . . . .

. . . .

... Les paupières de l'enfant l'une à l'autre se collent
Et lui parlent tout bas, racontant leur misère :
« Aie pitié de nous, petit frère,
Nous sommes fatiguées, nous, tes paupières.
Retourne te coucher, il faut te reposer,
Il faut nous reposer, nous, tes paupières.
Tout un long jour d'été, une nuit presque entière,
Sur la Torah nos yeux se sont ouverts,
Tu vas les aveugler, petit frère,
Au creux de tes paupières ! »

Mais l'enfant soudain, frotte de ses mains
Ses paupières, l'une à l'autre collées,
Et chasse les idées. —
Et la rue retentit à la voix de son pas.
Et le vent descend vers le vert jardin

* Traduction de BOLS, *Mercure de France.*

Et lui dit tout bas d'une voix sans voix :
« Regarde, enfant beau, vois mon vert berceau ! »
Et les étoiles clignent des yeux là-haut, disant :
« Ils sont ouverts nos yeux, et nous dormons pourtant ! »
Mais l'enfant s'est heurté à la haie du jardin ;
Il va commettre un crime : il sort du bon chemin !
Il s'enfuit en courant, il arrive à son coin...
Ah ! dans l'école vide, quel silence très saint !

Et, depuis la nuit du matin
Jusqu'à la nuit de la mi-nuit,
Il reste là debout, planté comme un clou.
C'est là qu'il mangera, c'est là qu'il veillera :
Qu'est-ce qu'un rocher obstiné, auprès d'un enfant juif qui apprend la Torah ?
« Oh ! oh ! dit Raba, oh ! oh ! dit Rabbi... »
L'aube et le jardin, et l'odeur des champs,
Comme des oiseaux se sont envolés ;
La terre n'est plus, le ciel est perdu...
« Oh ! oh ! dit Raba, oh ! oh ! dit Abaïé... »
Est-ce ici la maison où s'est formée l'âme d'un peuple ?
La source de son sang, qui lui verse la vie ?
La flamme et la chaleur qui le font éternel ?

N'ai-je pas vu luire un sourire, là-haut,
Sur l'arche sainte, qui contient la Torah ?
Et n'ai-je pas ouï la voix d'un juste,
Lumière murmurant tout bas :
« Dieu prend plaisir à la buée
Sortant des lèvres de l'enfant
Qui apprend la Torah... » (Ch.-N. Bialik, né en 1873, *Poésies.*)

L'Ancienne Loi. — Elle m'est apparue cette nuit, la vaincue, les yeux bandés, le col penché, la tête défaite ;
Elle m'est apparue cette nuit, telle que je l'ai vue sur le pilier de la cathédrale, appuyant sa main de grès rose sur la hampe rompue de son étendard, la maudite, avec son livre renversé, ses jeunes hanches, les plis droits de sa tunique chaste ;
Elle m'est apparue cette nuit, la désolée.
— Tu auras beau faire, me dit-elle, jamais tu n'aimeras vraiment leurs théâtres, leurs musées, leurs palais, leurs amusettes.
Ton front se pencha trop jeune vers la tristesse, vers la douleur.

La beauté te paraîtra un luxe, le luxe une abomination, tes distractions un vol.
— Tes voisins, tes amis, tu croiras les aimer.
Mais mets-toi en face de toi-même. Qu'est-ce qui fait battre ton cœur ?
C'est, quand tu entends des voix un peu rauques ; quand tu vois des mains un peu fiévreuses, des yeux un peu serrés :
Quand la bouche qui demande ton aide te crie : Tu me la dois.
Car celui-là seul est ton frère qui a ton âme, qui se déclare ton égal.
Tu voudras chanter la force, l'audace.
Tu n'aimeras que les rêveurs désarmés contre la vie.
Tu tenteras d'écouter les chants joyeux des paysans, les marches brutales des soldats, les rondes gracieuses des fillettes.
Tu n'auras l'oreille habile que pour entendre les lamentations qui montent des quatre coins de l'Univers.
(André SPIRE, *Poèmes juifs*, éd. Crès et Kundig.)

c) *Les Fêtes.*

La dernière Pâque. — « *'Had Gadya ! 'Had Gadya ! Un seul chevreau de la chèvre...* » Le service familial de Pâque tirait à sa fin. Son père avait entamé le curieux récitatif chaldéen qui le termine : *Un seul chevreau, un seul chevreau, que mon père avait acheté pour deux zuzim... 'Had Gadya ! 'Had Gadya !...*

Le jeune homme eut un faible sourire à cette singulière évocation : un vieux monsieur en habit noir, directeur de la Compagnie à vapeur de la moderne Venise, parlant, sans la moindre conscience d'une pareille bizarrerie, la langue chaldéenne, et faisant vibrer avec onction les syllabes sonores, accoudé sur les coussins prescrits par le rite : *Et un chat vint, qui dévora le chevreau que mon père avait acheté pour deux zuzim. 'Had Gadya ! 'Had Gadya !!!...*

Alors, soudain, le contraste de cette sérénité, de cette

quiétude, avec l'agitation de sa propre vie, l'envahit comme une grande vague de désespérance. Des larmes amères montèrent à ses yeux. Jamais *lui* ne s'asseoirait au haut bout de sa propre table, en continuant la chaîne de piété qui lie l'une à l'autre les générations ; jamais son âme ne s'envelopperait de cette atmosphère de confiance et de foi ; jamais l'amour d'une épouse ne serait son partage ; jamais des enfants ne mettraient leurs petites mains dans la sienne. Il passerait comme une ombre à travers la vie, en contemplant d'un œil désenchanté les foyers pleins de flamme, et poursuivrait son chemin, Juif errant du monde de l'âme...

. . . .

Il sortit sans bruit par la porte entr'ouverte, traversa la vaste galerie ornée de tapisseries et de vieilles armures vénitiennes, descendit du grand escalier dans la cour. Elle lui parut étrange et sépulcrale, à la clarté d'une allumette qu'il fit flamber pour trouver la porte donnant sur l'eau. Son ombre gigantesque, qu'il vit se courber le long des poutres du toit, sembla narguer l'abîme obscur. Il ouvrit doucement le grand portail et se trouva dehors, dans la douce nuit printanière. — Tout maintenant était silencieux. L'étroit canal latéral reflétait obscurément le clair de lune ; le palais d'en face restait dans l'ombre, avec une tache de lumière à une fenêtre. Au-dessous de sa tête, dans la bande étroite de ciel bleu foncé, un groupe d'étoiles planait, comme un vol d'oiseau brillants sur un fond de velours sombre. L'eau clapotait tristement contre les degrés de marbre, et une gondole, attachée au poteau, semblait, dans son balancement, se pencher pour saluer son ombre noire sur le canal. — Il marcha vers l'endroit où le courant aboutissait au grand canal plus profond.

Et avec un clapotis très doux, un peu retenu, il se laissa glisser...

L'instinct de la conservation le fit lutter un moment, mais il vainquit cette volonté de vivre. Comme il coulait à fond pour la dernière fois, le mystère de la nuit, des étoiles et de la mort se confondit en lui avec un étrange tourbillon de souvenirs d'enfance, tout empreints du miracle de la vie, et les paroles immémoriales du Juif agonisant se pressèrent vers sa gorge convulsée : « Écoute, Israël, l'Éternel, notre Dieu, l'Éternel est Un. » — Par la porte restée entr'ouverte s'échappaient les derniers mots de l'hymne et du service : *Et l'Être saint vint, — béni soit-il — et tua l'ange de la mort, qui avait tué le boucher, qui avait tué le bœuf, qui avait bu l'eau, qui avait éteint le feu, qui avait brûlé le bâton, qui avait frappé le chien, qui avait mordu le chat, qui avait dévoré le chevreau, que mon père avait acheté pour deux zuzim. 'Had Gadya ! 'Had Gadya !...* (Israël ZANGWILL, né en 1864, *Les Rêveurs du Ghetto*, III.) *

Le Sabbat du pauvre. — Schmoulik, le chiffonnier, a aujourd'hui une âme nouvelle ; c'est Schabes (Sabbat), Schmoulik est fils de roi. — Il fait le *Kiddousch* (bénédiction) sur le vin, et il s'assied à table. Sa femme est à sa droite et ses enfants tout autour. Chacun trempe dans l'assiette sa cuillère ou sa fourchette, pour attraper un peu de soupe, un peu de poisson, un os, un morceau de viande gros comme un grain d'orge, un morceau de navet, gros comme une olive, de bien bonnes choses qu'on n'a pas vues de toute la semaine. Les enfants portent ces gourmandises à leurs bouches avec leurs

* Traduction de Mme MARCEL GIRETTE, éd. G. Crès.

cinq doigts, pour n'en rien laisser perdre ; ils mangent prudemment, aussi naïvement attentifs que l'écureuil à la cime d'un arbre, qui grignote une noix avec tous ses sens et toute sa pensée...

Maintenant Schmoulik toussotte et il chante gaiement une chanson de Sabbat : « Le jour de Sabbat, il est saint et beau... » Et sa voix se fait plus forte encore pour le « *Ma Yafit* », quand il chante les fatigués sans force qui vont se reposer et le fleuve Sambation, qui roule et roule ses eaux tous les jours de la semaine, et le septième jour repose sa colère : « Sambation, Sambation, qui tous les jours se hâte... » Sambation, Sambation, n'est-ce point Israël ? Toute la semaine, il court et s'agite ; mais quand vient Sabbat, il s'arrête et repose ; et il n'y a plus de tristesse, et il n'y a plus de soupirs... (MENDELÉ MOCHER SEFORIM 1835-1917, *Contes.*)

Le nouveau prosélyte. — Un certain jeudi d'automne, alors que j'étais encore en vacances à Lyon, je passais avec un camarade sur le quai de Tilsitt, où se trouve la synagogue. Nous avions remarqué que de nombreux magasins étaient demeurés fermés ce jour-là. Mon compagnon avait entendu dire que c'était la grande fête des Juifs, et il me proposa d'entrer dans le temple. J'y consentis, non sans hésitation. Seul, je ne l'eusse jamais fait, car le catholique pieux s'interdit l'accès de tout édifice appartenant à une autre religion ; à plus forte raison doit-il s'abstenir d'y assister à aucune cérémonie. La synagogue était absolument remplie. Tous les assistants étaient debout et silencieux. J'ai compris plus tard que j'étais arrivé au moment où commençait la prière de *Neila* de Kippour. — L'impression que je ressentis fut telle que, de cet instant

unique, devait dépendre toute ma vie. Oui, cela peut paraître inexplicable et c'est pour moi une insondable énigme, mais tous mes projets d'avenir en devaient être bouleversés et finalement anéantis... Il n'y eut en moi ni réflexion, ni raisonnement d'aucune sorte et, de longtemps, rien ne devait manifester le changement qui allait se produire dans mon existence. Et cependant, tout date de là. Ainsi le voyageur qui, par inadvertance, s'engage à un carrefour sur une route en apparence parallèle à celle qu'il voulait prendre, s'aperçoit, après une longue marche, qu'il se trouve à une immense distance du point où il pensait aboutir. (Aimé Pallière, *Foi et Réveil*, xiv, 60.)

2. — VIE SENTIMENTALE

a) L'amour.

Bonheur. — Ne va pas me chercher où blanchit l'aubépine,
Tu chercherais en vain, mon cœur ;
Où la vie se fait noire à l'ombre des machines,
C'est là qu'est mon bonheur.

Ne va pas me chercher où le rossignol chante,
Tu chercherais en vain, mon cœur ;
Où gémissent les voix des machines stridentes,
C'est là qu'est mon bonheur.

Ne va pas me chercher où coulent les fontaines,
Tu chercherais en vain, mon cœur ;
Où ruissellent les pleurs de la douleur humaine,
C'est là qu'est mon bonheur.

Et si tu veux aimer d'amour grande et sincère,
Où je suis, viens, mon cœur ;
Et de ce lieu hanté par toutes les misères,
Fais le lieu du bonheur. (Morris Rosenfeld, né en 1862, *Poésies.*)

La chanson du gardien de la vigne. — « Viens, — mon âme, viens, ma fille,
Ma colombe, ma chérie. »
— « Des renards sont là, mon joli,
Des renards sont là, mon ami. »

— « Chasse-les, mon âme, chasse-les, ma fille,
Ma colombe, ma chérie. »
— « Comment les chasser, mon joli ?
Comment les chasser, mon ami ? »

— « Avec mon fusil, mon âme, avec mon fusil, ma fille,
Ma colombe, ma chérie. »
— « Où est ton fusil, mon joli ?
Où est ton fusil, mon ami ? »

— « Sous ma natte, mon âme, sous ma natte, ma fille,
Ma colombe, ma chérie. »
— « Où est ta natte, mon joli ?
Où est ta natte, mon ami ? »

— « Dans ma cabane, mon âme, dans ma cabane, ma fille,
Ma colombe, ma chérie. »
— « Où est ta cabane, mon joli ?
Où est ta cabane, mon ami ? »

— « Dans ma vigne, mon âme, dans ma vigne, ma fille.
Viens, ma colombe, viens, ma chérie. » (*Chant populaire de Palestine.*)

b) *Le mariage et la famille.*

Fiançailles. — Guitelé était considérée comme une fille très intelligente et son père avait coutume de l'appeler « ma bonne sagesse ». Les voisines, et parmi elles ma mère, disaient qu'elle était intelligente comme la clarté du jour et que, si elle avait autant de piété que d'intelligence, si elle savait un peu mieux préparer la viande *Kascher* (rituellement pure), ce serait la belle-fille souhaitée.

Un jour, je vins pour ma leçon, mais mon maître était absent. Il n'y avait à la maison que Guitelé. Et l'idée me vint de l'entretenir au sujet de l'âme. Mes jambes et mes mains tremblaient, mon cœur battait terriblement ; tout le sang m'affluait à la figure. Et, les yeux plantés en terre comme un couteau, je lui dis : — Guitelé, tout le monde dit que tu es intelligente ; dis-moi, je t'en prie, qu'est-ce que l'âme ?

Elle sourit et me répondit : — Je n'en ai pas la moindre idée.

Mais tout à coup elle devint triste, des larmes perlaient dans ses yeux : — Je me souviens, dit-elle, que mon père disait toujours à ma mère qu'elle était son âme.

Je ne sais comment cela se fit, mais au même instant je lui saisis la main et, tout tremblant, lui demandai : — Guitelé, voudras-tu être mon âme ? — Elle me répondit très bas : — Oui ! (I.-L. Pérètz, *Qu'est-ce que l'âme ?* dans *Bonchté le Silencieux.*)

La Paix domestique. — L'après-midi du Sabbat, Haïm le portefaix, s'est approché du maître : — Rabbi, dit-il, et sa voix tremble, conseillez-moi afin que je puisse mériter le ciel. — Étudie la Torah, mon enfant. — Je ne saurais point. — Étudie les Commentaires ou bien le recueil de Aïn-Yacob ou au moins les Maximes des Anciens. — Je ne saurais point. — Récite les Psaumes. — Je n'ai pas le temps. — Prie sincèrement ! — Je ne comprends pas les prières que je dis.

Le maître le regarde avec pitié : — Que fais-tu ? demande-t-il. — Je suis portefaix. — Eh bien, fais-toi serviteur des pieux docteurs. — Comment ? — Apporte tous les soirs, par exemple, quelques seaux d'eau au Beth-hamidrasch (maison d'école), pour que les doctes

aient à boire. — Haïm devient tout joyeux. — Rabbi, demande-t-il encore, et ma femme ? — Quand le mari est assis dans un fauteuil au Paradis, la femme est son marchepied.

Quand Haïm rentra pour faire la Habdalah (cérémonie qui termine le Sabbat), Hannah était en train de dire sa prière : « Dieu d'Abraham. » Lorsqu'il l'aperçut, une vive émotion lui serra le cœur.

— Non, Hannah, fit-il en l'attirant dans ses bras, je ne veux pas que tu sois mon marchepied... Je me pencherai vers toi, je te lèverai et t'assoirai à côté de moi. Ensemble nous serons assis dans le même fauteuil, comme maintenant... Il fait si bon d'être ensemble ! Entends-tu, Hannah, il faut que tu t'assoies avec moi dans le même fauteuil... Le Seigneur sera bien forcé de l'accorder. (I.-L. PÉRETZ, *Bonchté le Silencieux*.)

Mon Petit. — Enveloppé dans de la nuit,
Je rentre au logis, le cœur lourd.
Ma femme parle du petit :
« Comme il a joué tout le jour !

« Comme il a ri ! Comme il a dit :
Petite maman, réponds-moi,
M'apportera-t-il un penny,
Mon cher papa, mon bon papa ? »

« Tu dormais quand je suis parti,
Pour le travail, au matin blanc.
Je reviens, tu t'es rendormi...
Quand me verras-tu, mon enfant ?

« Près du berceau, tiens, me voici ;
Je te regarde, je te vois ;
Tu rêves, tu souris, tu dis :
« Où est papa ? Où est papa ? »

« J'embrasse tes petits yeux gris...
Ils s'ouvrent, tes petits yeux clairs.
Me vois-tu, me vois-tu, chéri ?
Mais vite, il ferme sa paupière.

« Vois, je te rapporte un penny...
Tiens, prends-le dans tes petits doigts...
Tu rêves, tu souris, tu dis :
« Où est papa, où est papa ? »

Je reste là, le cœur meurtri :
Pauvre petit ! pauvre petit !
Un jour, tu te réveilleras :
Il ne sera plus là, papa ! (Morris Rosenfeld, *Poésies.*)

3. — VIE MORALE ET SOCIALE

Le Cheval et le Cavalier. — « *Prie pour le salut du royaume, car, n'était la crainte qu'il inspire, les hommes s'entre-dévoreraient vivants.* » (Pirké Aboth, III, 2.)

Sur un cheval emporté, semant la colère, un homme passait les rues de la ville.

Avec bruit et courroux, ainsi qu'un vent d'orage, le cheval galopait. Et l'écume de sa bouche, sur sa bride, coulait, comme l'écume sur l'eau ; et sa crinière, comme un drapeau, flottait sur sa nuque ; et son sabot, plus dur que la pierre de Schamir, frappait le pavé ; et du pavé vers lui montaient des étincelles.

Or un jeune passant, parmi les passants de la rue, passa, disant : « Qu'il est beau, ce cheval, et qu'il est généreux : car il n'écrase point sous lui tous les venants de la porte. »

Mais le cavalier lui répondit, monté sur sa monture : « Enfant, ne vois-tu point ce mors et cet anneau par où, vers l'obéissance, je l'attache et le guide ? — Sans eux, sache-le bien, en un clignement d'œil, la foule, il l'eût foulée, — et nul n'eût échappé. »

Ainsi parla le cavalier ; et juste fut sa parole. Car nombreux sont les méchants ; et leur pied violent et leur esprit de mal fouleraient dans le crime la face de

la terre, et leur souffle insatiable emporterait le monde, — s'ils n'étaient retenus à la bride des Lois. (Jehuda Leib GORDON, 1831-1892, *Fables de Jehuda.*)

La place du Pauvre. — J'aime ce vieil usage observé des Hébreux,
Et qui fait pardonner leur bonheur aux heureux :
Le soir, quand la famille, à table réunie,
Par l'aïeul en prière, à voix haute est bénie,
Quand les nombreux enfants, jeune essaim bourdonnant,
Ont baisé tour à tour son grand front grisonnant
Et cherché du regard la servante attardée,
Toujours pour quelque pauvre une place est gardée :
C'est lui que l'on attend, lui qui paraît au seuil,
Lui, sale et misérable, à qui l'on fait accueil.....

Chaque soir, on accueille avec même bonté
L'hôte obscur, quel qu'il soit, et nul n'est écarté.
On l'a trouvé sans peine, au Temple ou sur la route ;
Et, sans l'humilier, on lui parle, on l'écoute,
On dit : « Béni celui par qui vous nous venez.
Cette table est à vous, mangez, buvez, prenez ! »
Quand il part, dans sa main, à l'ombre de la porte,
La mère vient poser quelques mets qu'il emporte
Ou la pièce d'argent qu'il accepte humblement,
Ou, roulé par avance, un plus chaud vêtement.

Ah ! si nous revenions à l'antique coutume,
Les pauvres gens, au cœur, auraient moins d'amertume,
Et l'opulent foyer serait comme un saint lieu :
Car la place du pauvre est la place de Dieu. (Eugène MANUEL, 1823-1901, *Poésies du Foyer et de l'École*, éd. de la Lib. centrale des Beaux-arts.)

L'étudiant pauvre. — Nous avançons et je lui dis : « D'où viens-tu, mon fils ? » — « D'où je viens ? répond-il. Je viens de Jéhoupez. » — « Qu'est-ce qu'un garçon de ton espèce peut bien avoir à chercher à Jéhoupez ? » lui dis-je. — « Ce qu'un garçon de mon espèce peut bien avoir à chercher à Jéhoupez ? me répond-il. Un garçon de mon espèce est en train de passer ses

examens. » — « Que veut devenir un garçon de ton espèce ? » lui dis-je. — « Ce que veut devenir un garçon de mon espèce ? me répond-il. Un garçon de mon espèce n'en sait rien. » — « S'il n'en sait rien, lui dis-je, pourquoi se tue-t-il à étudier ? » — « Soyez tranquille, Reb Téwjé, me répond-il. Un garçon de mon espèce a ses idées. » — « Si tu sais qui je suis, lui dis-je, tu me diras peut-être qui tu es ? » — « Qui je suis ? me répond-il. Je suis un homme. » — « J'avais déjà cru remarquer que tu n'étais pas un cheval, lui dis-je. Mais je voudrais savoir de qui tu es l'enfant. » — « De qui voulez-vous que je sois enfant ? me répond-il. Je suis enfant de Dieu. » — « Je sais, lui dis-je, que tu es enfant de Dieu, car il est écrit : Les bêtes aussi appartiennent au Seigneur, lui dis-je. Mais je te demande de qui tu descends. Es-tu de Lithuanie ou bien es-tu de chez nous ? » — « Quant à ma descendance, me répond-il, je descends d'Adam ; et quant au reste, je suis d'ici. » — « Dis-moi donc, lui dis-je, qui est ton père. » — « Mon père, me répond-il, s'appelait Pertschik. » — « Le diable t'emporte, lui dis-je. Pourquoi tant d'histoires ? Tu es le fils de Pertschik qui roulait des cigarettes, et tu étudies au gymnase ? » — « Oui, me répond-il. Je suis le fils de Pertschik qui roulait des cigarettes et j'étudie au gymnase. » — « Parfait, lui dis-je ; mais permets-moi encore une petite question. De quoi vis-tu ? » — « De quoi je vis ? me répond-il. Je vis de ce que je mange. » — « Ah ! ah ! lui dis-je, je t'entends. Mais que manges-tu ? » — « Ce que je mange ? me répond-il. Je mange ce qu'on me donne. » (Scholem-Aleichem, 1859-1916, *Contes de Téwjé le Laitier.*)

Le Rabbi de Némirov. — Voici que le Tsadik * se lève, s'approche de l'armoire aux habits, prend, dans un paquet, une culotte de toile blanche, large et courte, de grandes guêtres, frottées de goudron, une ceinture de peau à clous de cuivre, toute une défroque de paysan. Le Tsadik s'en revêt ; de sa poche, sort le bout d'une grosse corde. — Le Litvak ** pense rêver. Le Rabbi sort de la chambre ; doucement le Litvak se lève et, comme l'ombre suit l'homme, il suit le Rabbi.

Le Juste entre dans la cuisine ; sous le lit de la cuisinière, il prend la hache à fendre le bois, la fourre dans sa ceinture et sort. Et le Litvak va derrière lui, se demandant si le Rabbi n'est pas un Juste le jour et un brigand la nuit.

Tout le long des rues, lentement marchait le Rabbi. Une crainte planait, la crainte des jours terribles : parfois, d'une maison s'échappait un soupir, ou bien le triste chant des *Slichess* ***... Le Rabbi était sorti de la ville. Près de la ville, il y a un bois. Le Juste y fit une quarantaine de pas, s'approcha d'un jeune chêne, tira sa hache de sa ceinture, l'abattit sur l'arbre une fois, deux fois, trois fois ; l'arbre tomba... Et, de loin, le Litvak voyait le Tsadik couper le chêne en morceaux, tirer de sa poche la corde, faire un fagot, le charger sur ses épaules, sortir du bois et retourner à la ville. — Le Rabbi marche, courbé sous son fardeau, et le Litvak le suit. « Pauvre vieux ! Ne serait-il pas devenu fou ? » — Il entre dans une ruelle sombre, s'approche d'une hutte qui chancelle, se met sous la fenêtre et frappe doucement aux vitres. — Le Litvak entend

* Juste.

** Lithuanien, opposé à la secte des Chassidim, dont fait partie le Rabbi.

*** Prières pour implorer le pardon de Dieu.

sortir de la maison une voix maladive de femme. « Qui est là ? » — Et le Tsadik répond dans la langue des *goyim* * : « *Ya* (moi). » — Et la femme demande : « *Kto Kya* ? (Qui, toi ? » — Et le Juste répond : « Vassil. » — « Vassil ? Quel Vassil ? Et qu'est-ce que tu veux ? » — Et le Tsadik répond, toujours dans la même langue, qu'il a un fagot à vendre, qu'il fera un bon prix. Il n'attend pas la réponse, il ouvre, il entre et le Litvak se glisse derrière lui. — A la clarté de la lune qui brille encore, il voit une chambrette basse, des débris de vaisselle, et, au lit, une femme en haillons qui demande en soupirant : « Mais avec quoi payer, Vassil ? Une pauvre veuve n'a pas d'argent. » — Le faux paysan répond qu'il ne demande que six kopeks (quinze centimes) et qu'il fera crédit. — Et la femme soupire : « Acheter à crédit ? Je ne peux pas. Jamais je n'aurai de quoi payer. Qui m'aiderait ? » Et le Tsadik, qui a déjà posé à terre le paquet, se fâche : « Ah ! la sotte Juive ! Comment, tu es une vieille malade et tes jours sont comptés, j'ai confiance en toi et je te donne six kopeks à crédit ; et toi, tu as un Dieu grand et pitoyable, éternel et tout-puissant, et tu n'as pas confiance en lui pour six kopeks ? » — « Mais qui fera le feu ? » soupirait la vieille. — « Moi », dit le Juste ; et il le fit. — Et en mettant le bois dans la cheminée, il chantait à voix basse le premier *pizmon* (chant) des *Slichess*. Et en allumant le bois, il chantait le second pizmon. Et en rabattant la trappe, il chantait le troisième...

Alors le Litvak se prit à aimer le Tsadik et à croire en lui ; et plus tard, deux fois l'an, il vint le voir à Némirov. Et quand on racontait qu'aux jours de Slichess, le Tsadik montait au ciel, le Litvak ne riait plus ; il

* Ceux qui ne sont pas juifs ; ici, les Russes.

disait : « Au ciel ? Qui sait ? Plus haut, peut-être ? » (I.-L. PÉRETZ, *Ecrits.*)

Le marché du monde. — Ce que j'avais, je l'ai porté
Sur le marché du monde :
L'amour, la paix, la vérité
Et le bonheur du monde.

« Je ne vends pas ; prenez, prenez ;
Je donne à tout le monde
L'amour, la paix, la vérité
Et le bonheur du monde. »

Ce que j'avais, nul ne l'a pris
Sur le marché du monde ;
Un grand rire accueillait mon cri,
Rire de tout un monde :

« A-t-on jamais vu trafiquant
Offrir l'amour au monde ?
Que rapporte un beau sentiment,
Sur le marché du monde ?

« Tu ne sais rien ; va-t-en, va-t-en
A l'autre bout du monde :
Tu seras toujours un enfant
Sur le marché du monde ! »

— « Si, si, je sais ce que l'on vend
Sur le marché du monde :
On vend la sueur et le sang,
Le sang du pauvre monde. » (Abraham REIZINE, né en 1875.)

Le chant du travail. — Pour vous, mes pauvres sœurs, pour vous, mes pauvres frères,
Qui errez sur la terre
Par les mille chemins de la misère,
Sous l'orage et la pluie, le froid et la chaleur ;

Pour toi, Juif de douleur,
Juif de larmes, à l'éternel soupir,
J'entonne un chant de gaîté et de rire
A l'éternel labeur.

A l'un, la vie est un jardin,
A l'autre, un dur chemin ;
Mais louange et salut à la fatigue heureuse,
Au front qui sue, aux mains calleuses !

Bénis soient l'atelier, le fuseau, la faucille,
La faux, la scie et le marteau :
A l'un la vie est un jardin,
A l'autre un dur chemin.

Ils sont délicieux sur la table du riche
Les mets que la paresse apprête ;
Mais plus délicieux est le pain de la miche
Pétri par le travail honnête.

Il est délicieux, le facile repos
Sur l'oreiller de plume et de satin ;
Mais plus délicieux, après les longs travaux,
Le sommeil dans les champs, sur le foin.

Après la pluie, la lumière est plus claire,
Plus douce la chaleur après le froid :
Celui-là seul qui connut la misère
Connaît le bonheur ici-bas.

Le marteau est de fer, et la lime d'acier ;
Leur humilité n'est point fanfaronne :
Mais ils font les épées, et sur les fronts altiers
Ils mettent des couronnes.

La charrue est de fer et la faux est d'acier,
Leur humilité n'est point fanfaronne,
Mais le monde serait sans joie et sans pitié
Sans le pain qu'elles donnent.

A l'un la vie est un jardin,
A l'autre un dur chemin,
Mais louange et salut à la fatigue heureuse,
Au front qui sue, aux mains calleuses ! (S. S. FRUG, 1860-1916, *Œuvres*, II.)

Je crois. — Ris, tu peux rire des rêves que, rêveur, je conte ; ris : je crois en l'homme, je crois en toi. Mon âme a faim de liberté ; au veau d'or, je ne l'ai point vendue. Je crois en l'homme et en la force de son esprit.

Il brisera toute chaîne, montera toute hauteur. Au pauvre il donnera le pain, et à l'âme, l'espace.

Ris, tu peux rire : en l'amitié je crois. Je crois que je trouverai un cœur dont l'espoir soit aussi mon espoir, qui sente avec mon cœur la joie et la douleur.

Et en l'avenir aussi je crois. Je crois au jour, si lointain qu'il soit et si longtemps qu'il tarde, au jour porteur de paix, où, pour toute nation, toute nation sera bénédiction.....

Alors un chant nouveau chantera aux lèvres du poète ; et, sur ma tombe, on cueillera des fleurs, pour sa tête. (Sch. Tchernichovsky, né en 1875, *Poèmes.*)

4. — ISRAËL ET L'HUMANITÉ

a) *Israël chez les nations.*

Les enlevés *. — On me conduisit au dépôt. Je n'y étais pas seul. De doux enfants y étaient amenés. Les uns pleuraient ; les autres se regardaient, surpris. On nous dit que demain on nous fera sortir et qu'on nous conduira .. où l'on nous conduira...

Pendant toute cette nuit, le Rabbin resta debout, et, pleurant en cachette, il nous parla dans l'obscurité. Il nous conta que, lorsque les enfants de Jacob vendirent Joseph le juste, ils ne le firent point de leur gré, mais que, du ciel, la chose était voulue, afin que Joseph vînt en Égypte, et enseignât aux Égyptiens qu'il y a au monde un Dieu unique, et un peuple unique, Israël... Il nous conta l'histoire des dix tués, au temps du

* Il s'agit ici des enfants juifs de 12 à 18 ans, que les autorités russes enlevaient de force à leurs familles, sous Nicolas Ier, pour en faire des soldats et des chrétiens. — Ce régime dura de 1827 à 1856 ; il fut supprimé par Alexandre III.

royaume de Rome, qui sacrifièrent leur âme pour la Sainteté du Nom, et celle d'une femme, avec sept enfants, qui furent massacrés, parce qu'ils n'avaient point voulu se prosterner devant une idole étrangère. Et il nous dit que tous ces saints sont assis dans le Jardin d'Éden, avec le Saint, béni soit-il, et qu'ils se réjouissent à la splendeur de sa divinité.

Le matin nous éclaira ; et le gardien de la prison entra. Alors, le Rabbin nous dit : « Saint troupeau, maintenant, nous allons nous séparer. Je vais avaler coups de bâton et prison, pour être venu vers vous par ruse ; et vous partez pour l'exil et l'épreuve. Je ne sais si je vivrai jusqu'à votre retour ; mais là-haut, dans le monde de la vérité, sûrement, nous nous retrouverons. Mes enfants, que soit faite la volonté de Dieu, et que je n'aie point à rougir de vous devant la face de ceux d'En-Haut ! » — Ces paroles descendirent profondément dans nos cœurs ; et c'est ainsi que nous nous séparâmes. (Jehuda STEINBERG, 1863-1908, *En ces jours-là.*)

Pogrome. — Il fait sombre dans la *schoule* (synagogue). Seule, la faible lueur de la lampe éternelle glisse sur une masse noire. Et la masse noire se pelotonne et se balance en arrière, en avant, à gauche, à droite, et toutes les voix sont comme la prière d'un seul et même cœur ; basses d'abord, elles montent, elles montent. — Tout à coup, silence. La masse noire est sans mouvement, comme figée par l'attente. Mais au dehors, tout est tranquille encore. Pas un bruit ; et pourtant, impossible de prier. Le silence vous angoisse, vous étrangle. On tend l'oreille... Et bientôt, très loin, très loin, un grondement sourd qui se rapproche, se rapproche. Qu'est-ce ?... Le grondement se rapproche,

se rapproche toujours... Ce sont eux... Ils viennent... Ils viennent...

Et la communauté, qui ne fait plus qu'une seule masse compacte, recommence à se balancer sur place, et les voix des femmes et celles des enfants et des hommes ne font plus qu'une seule voix, profondément triste : « Roi du Monde ! Roi du Monde !... » Et tout à coup, on perçoit de nouveau la voix du Rabbi, faible, étouffée par les larmes, et pourtant d'une étrange fermeté : « Père de pitié, entends nos voix ; Éternel Dieu, pitié sur nous... » Et de nouveau, la communauté a tout oublié et la douleur de centaines de cœurs s'exhale en une même voix : « Père de pitié, entends nos voix... »

Devant la *schoule,* au dehors, tout est tranquille encore. Mais le sourd grondement se fait déjà plus fort, plus impudent, plus brutal. Et toujours, toujours, il se rapproche. On dirait des milliers de morceaux de fer qui frapperaient sur des pierres ; c'est comme une bête sauvage, à qui on aurait donné subitement une force monstrueuse. Elle se retient encore, mais on sent qu'elle se prépare à bondir... Hourrah ! hourrah !... La bête vient de faire sauter ses chaînes ; elle va dévaster le monde entier.

Dans la *schoule,* les gens sont serrés l'un contre l'autre. Sans bouger de leurs places, tous se balancent en priant. Les pères serrent leurs petits contre leurs poitrines ; les femmes poussent un cri d'épouvante sans parole, sans expression... Les voix de la prière montent, montent encore, et à travers toutes ces voix et les entraînant, la voix ferme du rabbi, implorant le secours unique : « Père de pitié, entends nos voix ; éternel Dieu, pitié sur nous... » Et la communauté tout entière, d'un cœur, d'une voix, supplie : « Père de pitié, entends nos voix... »

Et déjà la bête est devant la *schoule*. On entend, on sent le souffle chaud de son haleine altérée. Des pattes géantes frappent aux parois, cherchent, tâtent les portes... Dans la *schoule* une voix, une seule voix, implorant le secours unique : « Père de pitié ! Père de pitié... » Et, dehors, la bête altérée rugit : « Hourrah ! hourrah !... » Et voici maintenant que les voix du dedans et les voix du dehors entrent en lutte. Qui va l'emporter ?... — Pour une seconde, de nouveau, la communauté se tait. Elle attend. Tout à coup, la porte est fracassée... « Père de pitié !... Père de pitié !... » — « Hourrah ! hourrah ! » (Scholem Asch, né en 1881.)

Les trois peuples. — Trois peuples m'ont donné ce qu'il me faut pour vivre :
Les Romains et les Grecs et mon vieux peuple hébreu.
Rome m'apprit le droit, dont son code est le livre ;
Athènes, la beauté ; Jérusalem, son Dieu.

J'ai vu d'autres clartés depuis cette lumière,
Mais c'est par elle enfin que je sais où je vais ;
Et ces heures d'ennui qui nous rendent mauvais,
Je les consacre au juste, aux arts, à la prière.

Depuis, les nations, qu'un seul droit peut unir,
Sous mes yeux rassurés suivent leurs destinées :
Je reconnais les lois, l'une à l'autre enchaînées ;
J'ai compris le passé, je comprends l'avenir.

Depuis, adorateur des sublimes modèles,
Je m'enivre de chants, je m'égaie aux couleurs,
Je sens la volupté des savantes douleurs.
Je me chauffe au soleil des œuvres immortelles.

Depuis, le doute obscur peut m'assiéger en vain,
J'ai bu la foi limpide aux plus claires fontaines ;
Mon âme sans effort monte aux sphères lointaines,
Et ne s'arrête plus qu'en son foyer divin. (Eugène Manuel, *Poésies du Foyer et de l'Ecole*, éd. de la *Librairie Centrales de Beaux-Arts*.)

Tu es content. — Tu es content, tu es content !
Ton nez est presque droit, ma foi !
Et puis tant de chrétiens ont le nez un peu courbe !
Tu es content, tu es content !
Tes cheveux frisent à peine, ma foi !
Et puis tant de chrétiens n'ont pas les cheveux raides !

Tu es content, tu es content !
Tu n'es presque plus dolicéphale !
Et puis quelques chrétiens n'ont pas la tête ronde !
Tu es content, tu es content !
Tu tiens ton visage presque impassible !
Et puis bien des chrétiens ont la face mobile !

Tu es content, tu es content !
Tes épaules, tes bras gesticulent à peine !
Eh ! parfois des chrétiens parlent avec leurs mains !
Tu es content, tu es content !
Les chrétiens te prient à toutes leurs fêtes !
Tu sais t'y tenir presque aussi mal qu'eux !

En habit, en smoking, en jaquette
Tu y sais bien glousser : « délicieux », « admirable »
Avec le même chic que le dernier d'entre eux.
Tu es content, tu es content !
Ils t'emmènent, quand ils vont finir leur soirée,
Où tous leurs plaisirs vont se terminer !

A pleines mains, à pleines bouches
Ils s'amusent. Ils vont leur train,
Mais toi, que fais-tu dans ton coin ?

Que fais-tu dans ton coin, gauche et triste,
Plein de pitié, plein de mépris ?
Juif, tu manques d'estomac !
Tant de souplesse, tant de contrainte,
Tant d'essais pour en rester là.

Tiens-toi bien, fais comme les autres ;
Ou l'on va rire de ton nez !
Et chasse donc ta brave vieille âme
Qui, jusqu'ici, vient te chercher ! (André Spire, *Poèmes juifs*.)

Le Français juif. — J'attends impatiemment de faire mon devoir comme je le désire et le comprends ;

comme Français et Juif, je dois le faire doublement. Il faut au pays en ce moment tous ses hommes valides pour la défense les armes à la main ; je suis dans un service qui peut se faire fort bien avec des hommes d'âge et moins ingambes, mon devoir est d'offrir mes services ailleurs... Avec quelle joie je m'en irai du côté de l'Alsace et quels souvenirs en pénétrant en uniforme dans ce pays de nos rêves. Nos pauvres papas en tressailleraient dans leurs tombes. Enfin la revanche dont ils ont tant parlé, dont leur cœur débordait ! Et mon brave frère, mon ancien sous la capote, et dans quels tragiques moments ! avec quel plaisir je le vengerai, ainsi que Robert, mon frère trop tôt disparu ! Quelle note à faire payer aux Bandits et combien je serai féroce créancier... Quel bel anniversaire de nos vingt ans de ménage, la « rue de la Mésange » redevenue française ! quel plus beau cadeau pourrais-je rêver de t'apporter ! Et Lautenbourg, Niederbronn, Bionville, tout cela sous nos trois couleurs ! Tu dois comprendre pourquoi je voulais et devais partir, toute la tradition familiale n'est-elle pas avec moi ? Pouvoir emmener toi et nos chéris en Alsace-Lorraine et leur dire : Papa a aidé dans la mesure de ses forces à rendre ces beaux pays à la France, quelle plus belle récompense pour moi ? (Raoul Bloch *, *Lettres,* citées par Maurice Barrès, dans les *Diverses familles spirituelles de la France,* éd. Émile-Paul.)

La mort du Grand-Rabbin Abraham Bloch. — Parmi les victimes de la guerre il y a (1917) trois rabbins : le rabbin de Lunéville, Boris Groudzky, blessé et disparu à Fouchette (Somme), le 24 septembre 1914 ;

* Passé sur sa demande dans l'active, à l'âge de quarante ans, tué devant Verdun en 1916.

le rabbin Vexler, jeune théologien et philosophe d'une grande valeur, mort près de Verdun le 7 décembre 1914, et le grand rabbin de Lyon, Abraham Bloch, aumônier du XIVe corps.

« Le samedi 24 août 1914, dans un village des Vosges, près de Saint-Dié, les Allemands écrasaient d'obus une ferme, où l'on avait abrité cent cinquante blessés. Un incendie éclata, et nos brancardiers durent évacuer l'ambulance sous la pluie de fer. C'est au cours de cette évacuation qu'un soldat, grièvement blessé, prenant le Grand-Rabbin pour un prêtre catholique, lui demanda de baiser un crucifix. Simplement, sans hésitation, sans souci du danger, le rabbin se mit à la recherche du crucifix qui lui avait été demandé, réussit à le trouver, et rapporta au soldat anxieux le symbole de sa foi. C'est après avoir accompli cet acte de charité que le rabbin sortit du hameau, accompagnant un autre blessé jusqu'à la voiture la plus proche. L'obus qui le tua l'atteignit à quelques mètres en avant de la voiture, où le blessé venait de monter. » (*Lettre d'un prêtre catholique, le P. Jamin,* citée par André Spire, *Les Juifs et la guerre,* 142-3.)

Que faire ? — Implorer, au nom de ses penseurs et de ses poètes, le peuple de la poésie et de la pensée ? En vain. Les préjugés qu'on croyait morts en enfantent des milliers d'autres, comme la pourriture engendre les vers. — Tendre la joue droite, quand on vous a souffleté la gauche ? En vain. Ils n'en seront ni troublés, ni touchés, ni désarmés ! ils souffletteront la droite après la gauche, tout simplement. — Lancer, au milieu des criailleries, une parole de bon sens ? En vain. Ils diront : « — Il se permet de baver ? Fermez-lui la bouche. » — Donner, en toute sa conduite, le plus parfait des exemples ?

En vain. Ils diront : « Nous n'en savons rien ; nous n'avons rien vu, rien entendu. » — Chercher l'obscurité ? En vain. Ils diront : « Il se cache, le lâche ! Faut-il qu'il ait mauvaise conscience ! » — Aller à eux, la main ouverte ? En vain. Ils diront : « Quelle indiscrétion ! On reconnaît bien le Juif et son sans-gêne ! » — Les aider à secouer leurs chaînes ? En vain. Ils diront : « Combien a-t-il touché ? » — Leur être fidèle dans la paix ? Leur être fidèle dans la guerre ? En vain. Ils diront : « Il sait tout faire ! C'est un Protée ! » — Vivre pour eux ? Pour eux mourir ? En vain. Ils diront : « Juif il est, Juif il fut, Juif il reste. » (Jacob Wassermann, né en 1873, *Ma voie comme Allemand et comme Juif.*)

L'union sacrée. — Le curé Goëllo (*au pasteur Martigue et au Rabbin Ségal*). — Mes amis... quand je vous regarde... et quand je me regarde... c'est extraordinaire... Aux temps des Croisades, nos chevaliers, partant pour la Terre Sainte, ne manquaient pas de rôtir quelques Juifs... A la Saint-Barthélemy, vos huguenots de province burent, si j'ai bonne mémoire, plus d'eau du Rhône que de vin Muscat... Sous la Terreur, la guillotine coupait la parole aux pauvres curés qui voulaient dire la messe... Est-il besoin de remonter si haut ? N'est-ce pas hier, mes frères, que nous nous entre-déchirions ?... Et nous voici réunis autour de cette table. Et l'on a vu un curé bénir des protestants qui marchaient au canon, un pasteur réciter les prières hébraïques auprès d'un soldat juif mourant, — et, sur les lèvres d'un catholique à l'agonie, un rabbin poser le crucifix... La guerre maudite a fait cela. Eh ! bien, connaissez-vous le dicton de Bretagne : « Ce qui vient du flot s'en retourne de marée... » ? Il faut

que, pour une fois, le proverbe ait menti. Ce que la guerre a fait, la paix ne doit point le défaire... Quand nous voguerons de conserve sur l'océan de l'avenir, jurons-nous de veiller ensemble au banc de quart, et d'ouvrir l'œil, et le bon, pour parer aux dangers des haines renaissantes. Dieu veuille que la guerre passe et que notre union demeure. C'est dans cette pensée que je lève mon verre. (*Ils trinquent et s'embrassent*). (Edmond Fleg, né en 1874, *La Maison du Bon Dieu*, Acte II, scène I, Illustration théâtrale.)

b) *Le peuple d'Israël.*

Le Peuple éternel. — Des peuples nombreux et de puissants royaumes se sont perdus, lorsqu'arriva leur fin, et, devant ceux qui les détruisirent, ne se sont point relevés ; et d'autres peuples nombreux, lorsqu'arrivera leur temps, finiront et se perdront ; mais Israël encore vivra, car en lui est un souffle de vie.

Quand il fut chassé de sa terre, quand furent ravis à sa main son royaume et sa liberté, errant devant ceux qui le pourchassaient, il n'a point prononcé les mots du désespoir ; car, sur les tombeaux de ses ancêtres, sur les ruines de ses villes, sur les dévastations de son pays, une idée nouvelle a fleuri ; un jour d'espoir naquit au jour de sa défaite. Et, tandis que son corps tombait en poussière, il se faisait un cœur sans crainte, un cœur de bronze, que ne purent percer les flèches de la haine, ni fondre les feux de la guerre terrible. (Péretz Smolenskin, 1842-1885, *Le peuple éternel.*)

La malédiction éternelle. — Que m'entourent des chiens et qu'ils mordent ma chair,
Qu'à ma mère-lionne ils osent aboyer,

Que mon sang, mon sang pur, ils le fassent couler,
Ce n'est point sur cela que je pleure, mes frères.

Qu'on m'ôte mon honneur, qu'en opprobre on le change,
Qu'on me gave de honte aux pays de l'exil,
Qu'on souille mon soleil et souffle mes étoiles,
Ce n'est point sur cela que je pleure, mes frères.

Mais que le juste Dieu pour toujours m'ait maudit,
Que, pour moi seul, la mort ait des flèches trompeuses,
Que jamais je ne meure, que je vive éternel,
Sur cela, oui, je pleure, mes frères. (K. Chapiro, 1841-1900, *Poèmes choisis.*)

Le peuple est une herbe. — En vérité, il est une herbe, mon peuple,
Une herbe sèche plus que le bois.
Mon peuple est mort, mort sans salut !
Qu'ici ou là sonne un appel de Dieu,
Il n'entend pas, mon peuple,
Il ne bouge pas, il ne se dresse pas,
Comme le lion au réveil.
Il ne crie pas, cœur unanime
Du couchant au levant, de la mer à la mer,
Le cri de la joie, mon peuple.
Que se montre à lui un de ses enfants,
Qui suive de loin l'appel du Seigneur,
Il ne l'acclame pas, ce vrai, ce fidèle,
Il ne tend pas vers lui des millions de bras.
Non : le hurlement qui tourne autour des veaux d'or
Engloutit la voix du Tonnerre tout-puissant !...
Oui, dans la boue il est tombé, mon peuple.
Son effort est sans gloire,
Son acte, sans forme, son travail, sans loi.
Siècles de marche errante !... Insupportable exil !...
Là s'égara son cœur, se perdit sa sagesse...
Sent-il encore, aux lanières du fouet,
Qu'on écorche son dos, qu'on fustige son âme ?
A-t-il d'autres soucis que le souci de l'heure,
Quand il se traîne, ténébreux,
Sur les routes de la nuit ?
Qu'il rouvre à la lumière du soleil
La paupière de son âme ?
Qu'il lance aux mille échos du temps
Sa parole retrouvée ?
Comment s'éveillerait-il, quand il dort sous le fouet ?

Comment parlerait-il, quand frappé, il se tait ?
La feuille à l'arbre arrachée,
La mousse que la vague emporte,
La grappe que le pied foule,
Par quelles rosées seront-elles ranimées ?
Quand sonnera la trompette nouvelle,
Quand claquera le nouveau drapeau,
Le mort secouera-t-il son sommeil ?
Se lèvera-t-il, le mort, dans le Jour nouveau ? (Ch.-N. Bialik, *Poésies.*)

Aux volontaires d'Israël. — Vêtez-vous de force, en vigueur marchez... Aide au peuple ! Aide au peuple ! Avec quoi ? Ne le demandez pas : avec ce que nous trouverons. — Avec qui ? Ne cherchez pas : avec les volontaires du cœur, avec ceux qui viendront.

Celui que le malheur du peuple dans son cœur a touché, qu'à l'armée il s'unisse. Pas de choix. Tout sacrifice est accepté, tout don de fidélité... Nos restes de lumière et de force, ramassons-les ; un à un, rassemblons-les, et levons l'étendard, au jour de notre force. De l'orient, de l'occident, ils viendront tous, armée grande. Aide au peuple, aide au peuple !

Découvrez la lumière. Faites que se montre la lumière. Si des montagnes de ténèbres s'amoncellent sur nous, que ne s'éteignent pas nos dernières étincelles. Des montagnes de ténèbres, extrayons une flamme, — et, des trous de rochers, des montagnes de saphirs.

Dans l'âme du peuple, dans la nuit de son âme, elle éclate encore, sa divinité. Pour le grand travail, venez tous ! Que tombent les ténèbres, faites-les tomber. — Découvrez, découvrez les lumières profondes, les lumières nombreuses. — O fils des Macchabées, votre peuple, votre peuple, mettez-le debout. Qu'elles se lèvent, qu'elles se lèvent, les générations. Découvrez la lumière. Découvrez la lumière ! (Ch.-N. Bialik, *Poésies.*)

Le Chant des Prisonniers d'Acre *. — De Dan jusqu'à Béerschéba,
De Galaad jusqu'à la mer,
Il a coulé le noble sang
Qui racheta nos terres.

Il a coulé, le sang hébreu,
Chaque sillon s'en est nourri.
Mais où plus noble a-t-il coulé
Qu'aux champs de Tel Chaï ?

Trumpeldor **, héros manchot,
Couché dans la tombe au désert,
Sans souffle, sans armes, sans bras,
Tu gardes nos frontières.

Nous sommes captifs, mais de la prison
Nos cœurs libérés vont vers toi, grand mort ;
Vous êtes à nous, vergers du Midi,
Vous serez à nous, montagnes du Nord. (JABOTINSKY et ses compagnons.)

Les Amants de Sion *. — Nous dépassâmes un groupe de jeunes hommes et de jeunes filles, tête nue, enfoncés jusqu'aux genoux dans la vase, et qui répondaient à peine à notre *chalom* (salut). « C'était une plaine fertile, mais infectée par le paludisme. Les Arabes l'ont abandonnée depuis longtemps. Des Allemands, venus pour fonder une colonie, furent décimés. Les Sionistes ont acheté ces terrains. Dans deux ans, vous pourrez vous promener sous une forêt d'eucalyptus. » — « Vos *halouzim* (pionniers) sont donc invulnérables ? » — « Ils font, en venant ici, le sacrifice de leur vie. Tant

* Composé en hébreu par JABOTINSKY et ses compagnons, emprisonnés pour avoir organisé une *self-defense* juive, lors des pogromes de Palestine en 1920.

** Avec une centaine d'hommes, Joseph Trumpeldor défendit la colonie juive de Tel Chaï contre près de deux mille Bédouins.

*** Nous ne pouvons résister à la tentation d'insérer cette page de la romancière qui écrivit *Une petite fille de Jérusalem*, la *Conquête de Jérusalem*, *Tunis la Blanche*, etc... Madame Myriam Harry, née chrétienne en Palestine, mais d'origine juive par son grand-père, s'est montrée, à diverses reprises, fort sympathique au sionisme.

des leurs sont morts et meurent journellement en Russie, sans utilité, sans conviction, sans idéal... En vérité, le Juif s'acclimate en Palestine mieux que n'importe quel Européen. On dirait qu'il est apparenté organiquement à la terre. Dès qu'il arrive, il prend racine. Même le soleil, il ne le redoute pas. Il travaille presque toujours tête nue, alors que l'Arabe s'emmitoufle... Voyez là-haut : c'est le camp du bataillon. Voulez-vous le visiter ?... »

Nous entrons dans une de ces petites maisons de toile ; elle est meublée de deux lits très blancs et d'une caisse à pétrole sur laquelle s'épanouissent des fleurs des champs, piquées dans une boîte à conserves. Au-dessus, sur une planche, des livres russes et hébreux. — « Comment, vous emportez des livres ? » — « Nous n'emportons que cela. C'est ce qui manque le plus ici. Nous ne pouvons vivre sans livres. »

Dans une autre tente — de trois jeunes filles — ombragée par un vénérable olivier, une bibliothèque plus variée : le *Buch der Lieder,* de Henri Heine ; les œuvres de Shakespeare, les œuvres de Molière, la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan. — « La *Vie de Jésus,* ici ? » — « Nous l'aimons beaucoup. En ce moment, on la traduit en hébreu. Cette camarade peut la lire en français, car elle a fait ses études à Paris. » — « Comment s'appelle-t-elle ? » — « Chochanna. Elle a changé de *guédoud* (bataillon de travail) ; elle casse des cailloux sur le *Kwich* (route) ».....

Chochanna ! Suzanne ! Rose sauvage !... Il me semble voir l'ombre d'Ernest Renan, assise sous l'olivier, et souriant... (Myriam Harry, *les Amants de Sion,* éd. Fayard.)

c) *La mission d'Israël.*

Profession de foi. — Avance et déclare quel est ton nom ? — Mon nom ? Quoique ce ne soit pas mon nom patronymique, je m'appelle Juif, mot qui signifie Louangeur, Célébreur invariable de l'Etre, de l'Unique, de l'Éternel. — Ton âge ? — Mon âge ? Deux mille ans de plus que Jésus-Christ. — Ta profession ? — Je laisse à l'écart les tristes professions qui m'avaient été faites... Ma profession traditionnelle est celle-ci : Je garantis la sainte imprescriptibilité du nom de la Loi, et je suis le conservateur vivant de la noblesse antique et de la légitimité attachée par droit divin au nom, au propre nom du Peuple. — Lève ta main et promets de parler sans haine et sans crainte, de dire la vérité, toute la vérité. — Je m'y engage de cœur et de pensée, j'en fais le serment devant l'Éternel et devant les hommes. — Exprime-toi donc avec la concision de tes pères et confesse-nous ce que tu sais. — Je sais de science certaine que, malgré ses admirables grandeurs, Rome est une cité usurpatrice, qu'elle n'est pas la vraie Jérusalem. Pour la gloire universelle de Dieu, de même que dans l'intérêt positif des hommes, Rome doit être providentiellement transformée, doit être souverainement remplacée. Je sais de science certaine, sur la divinité de Jésus-Christ, qu'elle doit être rejugée à fond et rectifiée ouvertement dans une sainte et sage mesure. Après avoir rendu au peuple ce qui appartient au nom du peuple, après avoir rendu au monde ce qui appartient au monde, rendez à l'Éternel ce qui n'appartient qu'à l'Éternel. — Je sais aussi, et depuis longtemps, qu'il y aura lieu, pour les nations, de rompre un nouveau pain, d'inaugurer le vrai repas de Dieu,

de célébrer de nouvelles Pâques. — Voilà mon libre et légitime témoignage. Et, de plus, les choses que je sais par tradition, par l'esprit de justice et de prévoyance ces choses-là, je les veux d'une volonté inébranlable, et elles seront par force morale, par nécessité suprême et divine autorité. (J. Salvador, 1796-1873, cité par James Darmesteter dans *Prophètes d'Israël,* 376 et suiv.)

La vision d'Isaac. — Isaac bénit Jacob, ses fils et leur semence,
Puis se tourna vers le mur, en silence ;
Et, faible sur sa couche, aveugle et sourd,
Ayant connu pour Dieu des maux très lourds,
Il attendit la mort, rassasié de jours.

Or l'Ange d'Élohim * vint, à l'heure dernière,
Toucher sa tempe et sa paupière,
Et, rendue un instant à ses forces premières,
Son âme retrouva les sons et la lumière.
Et le mur s'entr'ouvrit, plein d'esprits et de cris.
Et le Père mourant vit tous ceux de sa race,
Dispersés et meurtris dans le temps et l'espace.
Et sur les bords des mers
Et sur les fleuves clairs,
Sur les monts et les plaines et les villes lointaines,
Et tout le long des ans,
Sur les jours ondoyants,
Et tout le long des âges, sur les siècles sauvages,
Le Père se penchait, — pour écouter
La plainte qui montait de sa postérité :
« Isaac ! Isaac ! pourquoi nous as-tu mis au monde ?
Nous allons, sans abri ;
Nous n'avons point de part à la terre féconde,
Et sur le sol natal nous sommes des proscrits.
« Le faible nous insulte, le poltron nous brave,
L'enfant siffle contre nous ;
Et nous avons pris des âmes d'esclaves,
A force d'user nos genoux.
« Au long des chemins nous cherchons des frères ;
Mais nos cœurs, en lambeaux,

* Dieu.

Dans la nuit sans fin, n'ont d'autres lumières
Que les bûchers en flamme et l'éclair des couteaux.
« Et nous levons au ciel nos mains épouvantées,
Sans qu'une main d'en haut nous vienne secourir ;
Et sans vivre les joies que d'autres ont chantées,
Nous tombons au sépulcre avant que de mourir. »

Ainsi montait la plainte, sans trêve.
Et le Père gémit dans la voix de son rêve :
« Tu leur avais promis, Seigneur, après ma mort,
Un pays de palmiers où coule l'huile d'or.
L'ont-ils déjà perdu ? Le cherchent-ils encor ?
Comme ils ont dû pécher, pour mériter leur sort.
« Lorsqu'au mont Moria, victime volontaire,
Sous l'angoisse plié,
J'offrais ma gorge au couteau de mon père,
Par ton ange, Élohim, mon corps fut délié ;
Mais regarde mes fils ! A quoi bon ta clémence,
S'il faut que mon supplice, après moi, recommence ? »

Alors Dieu dit au moribond :
« Isaac, si pour tes fils ta douleur le demande,
Je puis, t'épargnant l'épreuve trop grande,
Choisir une autre chair pour y marquer mon Nom,
Et tes enfants seront ce que les heureux sont.
« Ils posséderont un coin de la terre,
D'autres marcheront exilés du soleil ;
Ils se rassasieront au froment salutaire,
D'autres souffriront le jeûne sans sommeil.
« Ils ne seront point mangés par l'épée,
D'autres nourriront la flamme et le fer ;
Ils auront l'âme claire, au feu d'orgueil trempée,
D'autres paraîtront vils à l'univers.
« Ils ne connaîtront rien des tristesses profondes
Qui les pouvaient rendre immortels, —
Mais d'autres feront sonner au monde
La Voix de l'Éternel ! »

Ainsi tonnait dans l'étendue la Parole du Dieu fort.
Mais, montrant ses fils de sa main tendue,
Isaac supplia dans la mort :
« Élohim ! Élohim ! ne change pas leur sort !
Qu'ils vivent, s'il le faut, condamnés au servage ;
Qu'ils errent en sanglots, par les lieux et les âges, —
Mais qu'ils te louent, Dieu juste, et qu'ils voient ton
visage ! »

Et Dieu ferma les yeux du Père des Souffrants,
Et Jacob mit ses os dans la tombe, en pleurant. (Edmond Fleg, *Ecoute, Israël*, éd. Crès.)

d) *Le Messianisme*

La coupe. — « Dis, maman chérie, maman de mon cœur,
Est-elle vraie l'histoire que racontait grand'père :
Qu'il y a là-haut, devant le bon Dieu, dans les hauteurs,
Une coupe,
Une coupe à miracles, une coupe profonde,
Et qu'à tout malheur, et qu'à tout chagrin
Qui nous atteint de sa méchante main,
Des yeux du bon Dieu, une larme coule
Dans la coupe aux larmes ;
Et quand la coupe aux larmes sera pleine de larmes,
Qu'il viendra, le Messie, le grand, le puissant,
Le Messie qu'on prie en toute prière,
Le Messie qu'en pleurant, depuis si longtemps,
Attend la fille de mon peuple, —
Et qu'alors, nous ferons des louanges et nous ferons des chants ?
Est-ce vrai, dis, maman ? »

« Oui, c'est vrai, mon enfant, répond la maman.
C'est une vérité sainte et juste. »

Et l'enfant se tait. Et dans le silence,
Il pense et il pense,
Puis de nouveau demande :
« Mais comment se fait-il, maman,
Que la coupe aux larmes ne soit pas encor,
Jusqu'aux bords,
Pleines de larmes ?
Les larmes versées depuis tant d'années
Sont-elles séchées ?
Ou bien y a-t-il au fond de la coupe, un trou,
Un trou par où s'enfuient les larmes ? »

Et l'enfant vers sa mère a levé ses yeux clairs,
Où la pitié met sa lumière.
Et comme une perle, aux yeux de la mère,
Une larme a tremblé...
Et sur les cheveux du petit, la perle tombe,
Et, de ses boucles, sur son front, la perle coule...

« Ah ! mon Dieu, mon Dieu, cette larme aussi,
Mets-la dans ta coupe, dans ta coupe aux larmes ! »
S. S. Frug, *Traditions et Légendes.*)

Au cimetière. — Dans le cimetière, au-dessus des tombes,
L'oiseau petit chante son chant ;
Des trilles de source et de perle tombent
De sa voix d'argent :

« Salut ! salut ! tombes très vieilles,
En poussière aujourd'hui !
Comme il est sourd, votre sommeil,
Qu'elle est aveugle, votre nuit !

« Mais bientôt luira, toute claire,
Une immense aurore :
Ils resplendiront, les suaires,
Ils battront les cœurs morts.

« Le Messie viendra, il arrive,
Le Rédempteur aux mains d'amour !
Réveillez-vous, âmes captives,
Réveillez-vous du sommeil sourd ! »

Petit oiseau fou, ta chanson naïve,
Depuis trop longtemps, j'en sais le refrain.
« Le Messie viendra, il arrive !... »
Le Messie, hélas ! il est loin !

En paix, les morts peuvent l'attendre ;
Mais il y a les demi-morts :
Un peuple aux fronts couverts de cendre,
Un peuple de vivants qui dort.

O peuple à l'âme endolorie,
Réveille-toi du sommeil sourd,
Et sois toi-même ton Messie,
Ton Rédempteur aux mains d'amour ! (S. S. Frug, *Œuvres*, II.)

Le Peuple-Messie. — Je te louerai, Sauveur des hommes,
Porteur de douleur, Israël.
Sauveur par tes mains, par tes mains tordues,
Par tes mains que les peuples ont tordues,
Par tes mains tordues aux gestes vils.
Sauveur par ton dos, par ton dos courbé,

Par ton dos strié de rouge, par ton dos que les hommes
ont frappé.
Sauveur par ta joue,
Par ta joue de fils aîné de l'Éternel,
Par ta joue offerte aux doigts gonflés des paysans.
Sauveur, par ton sourire,
Par ton sourire humble,
Par ton sourire et ta douleur.
Sauveur par ta voix,
Par ta voix qui glisse avec crainte,
Par ta voix de prince qui implore.
Sauveur par tes yeux,
Par tes yeux qui savent,
Par tes yeux qui ont vu,
Par tes yeux qui ont pleuré aux insultes des foules,
Par tes yeux brûlés d'amour,
Par tes yeux aveugles d'amour.
Sauveur par ta face,
Par ta face en douleur, par ta face difforme ;
Par ta face en douleur, par ta face souillée ;
Par ta face en douleur, par ta face muette ;
Par ta face où coule en bave longue
Le rire et la haine de tes fils,
Les hommes...
Louez Israël.
Louez Israël par toute la terre ;
Louez-le sur les monts, louez-le sur les mers,
Louez Israël.
Louez Israël, hommes de la terre ;
Louez Israël, princes et rois,
Hommes sauvés.
Tous viendront au jour que mon peuple dira.
Tous, en un lever unanime,
Approcheront du temple où coule à longs flots le soleil.
Tous chanteront et tous pleureront
A ton grand baiser,
Israël. (Albert Cohen, né en 1895, *Paroles juives*, éd. Crès et Kundig.)

Le Messie. — Au silence de la nuit, j'entendis une voix, la voix d'un bruit de chaînes de fer, d'anneaux sonnant l'un contre l'autre. Et le ciel s'ouvrit. Et voici, un fleuve de lumière, dont l'eau tout à coup se fendait, une abondance de lumière, des rayons en torrents,

mélange de bleu et d'écarlate, coulant tout autour et coulant sur tout. Et je tombai à terre, et je me prosternai et je me mis à genoux... Le voici, le voici ! C'est le Seigneur, le Seigneur, l'Éternel Cébaoth, parmi l'or de Tarschisch et la lumière qui éclate, entre les nuées rouges qui descendent et qui montent. Sur un feu qui brûle, une blancheur de saphirs : c'est son trône élevé, le trône du Très-Haut ; la lune est son marchepied, le soleil est le coussin de sa tête, et les pans de sa robe emplissent les sept cieux. C'est là qu'il est assis, le Seigneur, Dieu de gloire. Mais qui donc, au trône d'En-Haut, est enchaîné, enchaîné de liens d'or, de cordes qui ne rompent point ? — C'est le Maître, c'est le Roi, le Messie.

Oui, à tes signes, je t'ai reconnu, ô Messie ; au feu qui brûle en tes yeux, celui-là même qui illumine tout regard de poète, tout regard de prophète, de sauveur, de voyant véridique ; au souffle de l'esprit qui coule de ton front, aux rides de pitié dans les coins de tes joues, aux étincelles qui mordent avec les dents de ta bouche, — et surtout, surtout à tes chaînes, aux chaînes qui enchaînent tes bras, et que je n'ai vues qu'à Prométhée. Oui je t'ai reconnu, mon Maître, mon Roi, ô Messie !

Voilà des milliers et des milliers d'années qu'elles t'enchaînent, ces chaînes d'or, au trône de gloire du Seigneur Cébaoth. Et tu ne peux pas faire un seul geste. Et de tes hauteurs, tes yeux voient, sur tes frères, toutes les épouvantes de la vie. Et ta main se sent trop courte pour les sauver. Et à chaque jour, et à chaque heure, et à chaque instant, ton œil voit quelque malheur nouveau, ton oreille entend quelque nouvelle voix de quelque nouveau sang qui, de la terre, crie vers toi ; et ton âme, en toi, se sent trop courte aussi ; et la colère

te brûle comme une flamme, et tes veines se convulsent, et tu désires, et tu veux, et tu rends toute ta force et tu essaies de briser tes chaînes, de t'échapper, de t'élancer, pour délivrer et pour sauver.

Et, dans le remuement des anneaux de tes chaînes, quand tu t'efforces de les briser, j'entends ta voix qui crie et se lamente : « Assez ! assez ! Je ne peux plus. Je veux descendre, aller, sauver. » Mais enchaîné, tu ne peux pas ; tu ne peux pas et tu retombes. Et tout ce qui fut, tout recommence, et durant des milliers et des milliers d'années, on entendra ainsi ta voix dans la nuit ; et moi aussi dans le silence, moi aussi, je l'ai entendue et elle criait :

« Hélas ! hélas ! jusques à quand ? dis-le moi, Dieu ; en secret, murmure-le moi. Pourquoi avoir soufflé en moi cette âme ? Pourquoi avoir planté en moi ce cœur, — à sentir tout malheur et toute iniquité, à gémir et souffrir avec tout opprimé ! — et en même temps, m'avoir enchaîné les mains, les empêchant de délivrer ? — Pourquoi me donner un œil qui voie, une oreille qui entende ; un œil qui, de générations en générations, ne verra que des larmes, une oreille, qui de siècles en siècles, n'entendra que des plaintes, et une âme qui sentira toutes les blessures de toutes les âmes, — et en même temps des mains liées, des mains liées qui ne peuvent délier ? Pourquoi avoir mis dans ma bouche un souffle à faire sécher tout souffle à force de cris, et avoir en même temps fermé ma bouche, l'empêchant de crier ? Pourquoi m'avoir donné la puissance d'aider, la volonté de panser toute plaie, de sécher toute larme, — pourquoi, pourquoi m'avoir fait sauveur, et, en même temps m'avoir empêché de sauver ? »

Et dans la nuit, j'entendais la voix des chaînes d'or,

se frappant l'une l'autre, — tandis que le Messie s'efforçait de briser ses liens et d'arracher de sa place le Trône de gloire, secouant ses colonnes avec les cieux des cieux. Et, devant sa face, d'un bout de la terre à l'autre bout, j'entendais sur la terre d'en bas, un bruit de chaînes de fer.

Mais, entre les nuées rouges et l'or de Tarschisch de la lumière éclatante, — coulant de la blancheur du trône de saphir, une voix se fit ouïr, répondant : « Quand se lèvera une génération nouvelle, une génération qui voudra être délivrée et préparera son âme pour être délivrée, alors toi aussi tu te lèveras, tu seras délivré et tu délivreras ! « (David Frischmann, 1863-1922, *Poèmes*.)

FIN DE L'ANTHOLOGIE JUIVE

Édition classique

SOMMAIRE

ÉPOQUE BIBLIQUE

Textes traduits du *Pentateuque*, des *Prophètes* et des *Hagiographes*.

ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE

Textes traduits du *Rituel*, des *Apocryphes*, des *Pseudépigraphes*, de *Flavius Joseph*, etc...

ÉPOQUE TALMUDIQUE

Textes traduits du *Talmud*, du *Midrasch*, de la *Mechilia*, du *Yalkut*, etc...

ÉPOQUE RABBINIQUE

ÉPOQUE MODERNE

Textes français de *Joseph Salvador, Eugène Manuel, Henri Franck, Myriam Harry, Raoul Bloch, Aimé Pallière, André Spire, Albert Cohen, Edmond Fleg.*

Traductions et paraphrases de textes hébreux, de : *Gordon, Steinberg, Smolenskin, Berditchewsky, J. Cohen, Schnéour, Tchernichowsky, Frug, Bialik, David Frischmann, Jabotinsky.*

yddisch, de : *Mendelé Mocher Seforim, Péretz, Scholem Aleichem, Schalom Asch, Reizine, Morris Rosenfeld.*

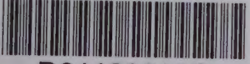
allemand, de : *Jacob Wassermann.*

anglais, de : *Israël Zangwill.*

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

Date Due

CAR Nov 2			
CAR Feb 9			


Duke University Libraries
D01130610C